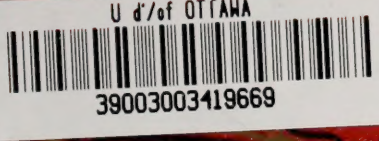
MAISON
A. MAME & FILS
TOURS


U d'/of OTTAWA
39003003419669

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAVIENSIS

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

7-2-40

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/rosedeschemins00vign

ROSE-DES-CHEMINS

3e SÉRIE IN-4o

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

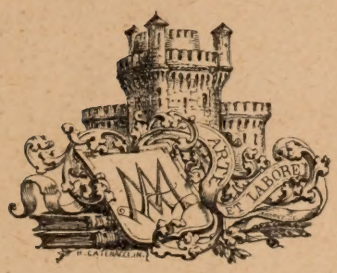
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

« Que fais-tu là, petite? »

CHARLES DE VITIS

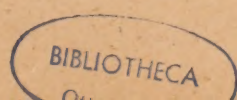
ROSE-DES-CHEMINS

ILLUSTRATIONS DE JORDIC



TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS



PQ
2473
.V534 R62

ROSE-DES-CHEMINS

PREMIÈRE PARTIE

LA FAMILLE GRAUVILLE

I

A L'AIDE

« Monsieur ne reçoit pas, je vous l'ai déjà dit!

— Je vous en supplie, mon maître se meurt, on m'a assuré que M. Grauville ne refusait jamais son aide... Allez le chercher, Dieu vous bénira! »

Ainsi parlait au concierge d'une superbe maison de la rue de la Faisanderie une vieille bonne, à la figure honnête, à la tournure paysanne.

« Eh bien! montez vous-même, fit le concierge en repoussant la porte de sa loge d'un air bourru. C'est au premier étage, au-dessus de l'entresol. »

Et il ajouta, grognon :

« Si nous nous dérangions pour tous les intrigants qui viennent ennuyer ce bon docteur au milieu de la nuit, ce ne serait plus la peine de nous mettre au lit. »

Il était onze heures du soir. Raymond Grauville travaillait à une étude bactériologique et fouillait de son microscope les bouillons de culture dans lesquels croissaient les dangereux microbes.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, grand, fort, bien découplé. La bonté était empreinte sur son visage, on aurait dit que le reflet

de toutes ses bonnes actions éclairait ses yeux et lui donnait ce doux regard. Penché sur son étude, il n'entendit pas le valet de chambre l'appeler deux ou trois fois en lui annonçant qu'on le demandait instamment. Il fallut que celui-ci s'avançât jusqu'au milieu de la pièce pour distraire le docteur de ses sérieuses études.

« Qu'y a-t-il? Pourquoi me déranger? Je n'ai que mes nuits pour travailler.

— Monsieur, j'ai cru bien faire.

— Enfin, que me veut-on?

— C'est une femme, une bonne, la domestique des locataires voisins.

— Ils sont riches. Je ne me dérange jamais pour les heureux du monde, la nuit.

— Monsieur, ce sont des locataires d'un petit logement au fond de la cour. La bonne supplie, pleure...

— Faites-la entrer dans mon cabinet. »

Le docteur ne travaillait jamais dans son cabinet. La pièce où il se livrait à ses études était nue et vide, dallée en marbre, avec de grandes bibliothèques, des tables de bois blanc et des sièges en canne. Pendant au mur, des cartes représentant la disposition des organes du corps humain; sur les tables, des scalpels, des pinces et tous les terribles instruments de chirurgie. Il ne se trouvait heureux et tranquille que dans cette modeste chambre.

La pièce dans laquelle le docteur se rendit pour recevoir la suppliante, différait totalement de celle-ci par sa somptuosité princière. Aux murs, de hautes tapisseries provenant d'un vieux château que possédaient en Champagne les parents du docteur, magistrats de père en fils, ce qui leur créait une sorte de noblesse, la noblesse de robe. On voyait d'ailleurs leurs portraits accrochés au mur, et leurs figures honnêtes et loyales assuraient de suite la sympathie pour celui qui était leur descendant.

« Qu'y a-t-il, ma bonne femme? dit-il en entrant brusquement dans le magnifique cabinet.

— Je ne puis vous expliquer au juste, monsieur le docteur, je suis une pauvre fille ignorante qui ne sait rien de rien. Mais mon maître crie, souffre comme un damné; sa femme et ses filles pleurent et prient.

— C'est bien! je verrai par moi-même. »

Et appelant Joseph, son valet de chambre :

« Venez avec nous, dit-il; j'aurai sans doute besoin de vous. »

Ils traversèrent, en sortant du cabinet du maître, deux ou trois salons en enfilade et tombèrent sur une vaste antichambre. Dans cette pièce, un domestique aidait un jeune homme mis à la dernière mode, freluquet de la tête aux pieds, à se défaire de son pardessus. Il apparut en costume de soirée, souliers vernis, fleur à la boutonnière, monocle vissé dans l'œil.

« Tu viens encore du cercle, mauvais sujet? lui dit le docteur.

— Oui, lui répondit le nouveau venu; mais semblable à un bon père de famille, je rentre et me mets au lit, à moins que je ne t'attende.

— Bonsoir, dors et bonne nuit, car je rentrerai tard, dit-il en fermant la porte d'entrée.

— Va donc encore t'éreinter pour des pauvres, imbécile! Ah! si j'avais ta fortune! » grommela le gandin entre ses dents.

Cet élégant, c'était Lucien, le frère cadet du docteur Grauville, — le point noir de l'existence de Raymond. — « Caïn et Abel, » comme les appelaient tout bas entre eux les familiers de la maison.

Le docteur, avec les deux domestiques, descendit en courant l'escalier monumental, traversa, précédé par la bonne, une vaste cour et arriva au pied d'un escalier qui conduisait « aux petits appartements », comme disaient avec mépris le concierge et les fournisseurs.

« Montez, monsieur le docteur. C'est au cinquième, à gauche. Je prends l'escalier de service, et je cours vous ouvrir la porte. Suivez-moi, » dit Véronique (car Véronique était le nom de la bonne) au valet de chambre immobile.

Le docteur monta l'escalier précipitamment et sans doute d'un pas plus agile que Véronique, car lorsqu'il sonna suivant les indications données, au cinquième, la porte de gauche, ce fut une grande et belle jeune fille qui vint lui ouvrir.

« Oh! merci, merci, monsieur le docteur! s'écria-t-elle. Vous voilà, mon père est sauvé!

— Mademoiselle, n'allons pas si vite en besogne. Je le soignerai et Dieu le guérira, s'il le veut.

— Oh! monsieur, nous l'avons tant prié! et c'est Lui qui m'a envoyé l'inspiration de vous faire demander de venir. Mais je vais vous introduire près du malade. Il est un peu mieux maintenant, il repose.

— Mademoiselle...?

— Mademoiselle Louise de Sivry, monsieur.

— Mademoiselle Louise, dit d'un ton familier le docteur, je vous suis.

— Eh bien! qu'apprends-je? dit en entrant le docteur, j'ai des voisins qui se permettent d'être malades dans ma propre maison sans m'en avertir. Heureusement que j'ai une police bien faite, un concierge stylé, et que je viens par moi-même juger de la maladie.

— Monsieur, dit en s'avançant vers le docteur ému une femme grande et belle, au port de reine, aux cheveux blancs relevés en racine droite sur un front olympien, soyez le bienvenu dans notre maison. Avec vous, ajouta-t-elle en lui tendant les deux mains, c'est le bonheur, c'est la guérison qui entrent dans notre modeste logis. »

Elle disait « notre modeste logis », et ce mot dans sa bouche semblait signifier un palais, tant elle avait de grandeur, de majesté, d'aisance en le prononçant.

Le comte de Sivry, affaissé dans son lit, poussa un gémissement indéfinissable de satisfaction et de douleur et tourna faiblement la tête vers le docteur.

« Allons, ne vous dérangez pas. Expliquez-moi, je vous prie, madame, la marche de la maladie, dit-il en s'adressant à la comtesse de Sivry.

— Monsieur, répondit-elle, mon mari se plaignait depuis longtemps de violentes douleurs d'estomac, lorsque aujourd'hui, en sortant de table, il fut pris d'une crise subite. Il n'eut que le temps de courir à son lit... »

Elle fut interrompue par les cris que se mit à pousser le malade.

« Tenez, docteur, la crise recommence. »

Il ne fallut pas longtemps au docteur pour voir ce dont le malade souffrait.

« Ne vous inquiétez pas : ce sont des crampes d'estomac. C'est très douloureux, mais ce n'est pas mortel. Joseph ! cria-t-il, courez chercher dans mon cabinet de l'élixir parégorique, et revenez plus vite encore ; ne perdez pas une minute. En attendant, je vais lui mettre des linges chauds sur l'estomac.

— Voilà, monsieur, » dit Joseph, rentrant tout essoufflé au bout de quelques minutes.

Le docteur Raymond administra une cuillerée d'élixir au malade, puis une deuxième, voyant que la crise se prolongeait, et le résultat bienfaisant ne se fit pas attendre.

« Maintenant dormez, dit-il au malade, et madame va me continuer le récit qu'elle avait commencé tout à l'heure. »

Mme de Sivry reprit le récit au point où elle l'avait laissé. Elle raconta que son mari souffrait fréquemment d'une douleur à l'épaule, que de temps à autre il avait des crachements rosés et, d'une façon presque suivie, un manque d'appétit, une lourdeur d'estomac dont la constance le décourageait.

« Mais vous le sauverez, docteur, vous le sauverez.

— Dieu seul le peut, chère madame. Allons, à demain, dit-il, et dormez tous tranquilles. »

Ce que le docteur ne disait pas, c'est que le malade était perdu, c'est qu'il avait un cancer à l'estomac et que tout ce qu'il pourrait faire, c'était de le prolonger le plus longtemps possible.

Lorsque Raymond se réveilla le lendemain matin, il se sentit gai comme à l'approche d'un grand bonheur.

« Qu'ai-je donc? se dit-il en sonnant son domestique, il me semble que j'ai vingt ans. Hélas! non, poursuivit-il en se regardant à la glace, j'ai quarante ans et bien sonnés. Allons! pas de coquetterie, mon ami, et courons à nos malades. »

La première visite fut pour la famille de Sivry.

« Monsieur est beaucoup mieux, lui cria Véronique en lui ouvrant la porte.

— Je vais en juger, » dit-il en se dirigeant vers la chambre du malade.

Le soleil entrait à flots dans la pièce aux deux fenêtres largement ouvertes, et c'est dans l'encadrement de la baie, ses beaux cheveux blonds nimbés par le soleil, que lui apparut, grande et svelte, semblable à une divinité antique, Paule, la fille cadette de M. de Sivry, — Paulette, comme on l'appelait couramment.

Le docteur s'avança vers son malade, sans tourner les yeux vers Paule.

« Cela va mieux, m'a-t-on dit?

— Oui, docteur ; décidément votre police est bien faite, dit gaiement le malade.

— Ma police, ma police, c'est Véronique tout simplement, dit-il en coulant un coup d'œil malicieux vers Paulette intimidée. Elle m'a reçu avec une figure si radieuse, que j'avais diagnostiqué votre état avant qu'elle eût ouvert la bouche.

« Allons, je vais vous faire une ordonnance. »

Il regarda autour de lui et s'aperçut seulement alors que la plus scrupuleuse propreté parvenait seule à cacher la pauvreté de l'ameublement. Il sentit Paulette gênée par ce regard.

« Au fait, dit-il brusquement, j'ai dans ma poche tout ce qu'il me faut pour écrire. Je l'avais oublié. »

Et il écrivit sur ses genoux une ordonnance qu'il tendit à Paulette. Puis, se ravisant et vivement, comme il faisait toutes choses :

« Je la porterai moi-même. Mademoiselle, quel superbe point de vue! » dit-il en s'approchant de la jeune fille interdite.

Devant eux s'étendait, à perte de vue, la masse sombre des arbres du bois de Boulogne. Au delà, les hauteurs de Suresnes, aux contours indécis, estompaient légèrement le ciel gris-bleu. Un pâle soleil de printemps, doux mais déjà joyeux, éclairait le panorama splendide qui se déroulait devant eux.

« Mais, dit le docteur, je changerais volontiers mon grand appartement du devant contre le vôtre. Vous avez découvert un paradis, gardez-le précieusement.

— Oh! monsieur, voici l'ange à la porte, avec son épée, dit la jeune fille en montrant des ouvriers à blouse blanche qui creusaient des fondations dans un terrain vague du boulevard Flandrin.

— Allons, au revoir! dit Raymond, je m'en vais voir des malades plus malades que vous. Je reviendrai cet après-dîner, et je vous emmène avec moi dans ma voiture. Pas de résistance! Suis-je le maître ici, ou non? »

Vers deux heures de l'après-dîner, Joseph, le valet de chambre de Raymond, sonnait à la porte de l'escalier de service du comte de Sivry. Il priait M. le comte d'excuser le docteur ; mais le docteur ne pouvait accompagner monsieur, appelé près d'un enfant atteint du croup.

« La voiture attend M. le comte en bas; M. le docteur espère que M. le comte voudra bien s'en servir. »

M. de Sivry, soutenu par ses deux filles, descendit l'escalier et monta dans le coupé de maître avec elles. Paulette, en levant par hasard les yeux vers la fenêtre du docteur, aperçut derrière le rideau à peine soulevé un visage crispé et mauvais.

« Qu'est-ce encore que cette nouvelle lubie de mon frère? dit Lucien

Grauville, — car c'était lui, — et ne suis-je pas plus intelligent en dépensant mon argent aux courses et au jeu? Mon frère ne ferait-il pas mieux de me donner son surplus, au lieu de le gaspiller pour des intrigants de bas étage? »

Lucien oubliait que son frère avait payé la veille pour lui, sans faire un seul reproche, une dette de jeu de cent trente mille francs.

Lucien Grauville, le frère cadet de Raymond, avait hérité pour sa part, de même que le docteur, de ses parents, de sept à huit millions. Se trouvant à dix-huit ans maître d'une si grosse fortune, il s'était lancé à corps perdu dans le tourbillon mondain. Il eut une foule d'amis, de flatteurs, d'hommes tarés qui vécurent à ses dépens et qui l'aidèrent à jeter royalement par les fenêtres l'argent amassé par ses parents. Si ceux-ci eussent consenti à ne lui faire perdre que son argent, ce n'eût été que demi-mal; mais ils en firent, par leurs mauvais exemples, par leurs décevantes doctrines philosophiques, un homme sans foi ni loi, incapable de distinguer le bien du mal, se dirigeant par son seul plaisir et prêt au besoin pour le satisfaire à toutes les plus lâches compromissions, au crime même, s'il l'eût fallu. Au train qu'il menait, Lucien eut vite dissipé la fortune paternelle, et il revint à son frère Raymond, pauvre et non repentant.

Il se soumit difficilement au doux joug que ce dernier lui imposa et n'eut jamais de reconnaissance pour l'argent que son frère lui donnait sans compter.

« Il n'a nul mérite, disait-il à un de ses mauvais conseillers, le comte de Maurepas; il n'a besoin de rien. »

II

CŒUR BRISÉ

La famille de Sivry était originaire de la Bretagne. Marins de père en fils. C'était chez eux comme une sorte de sacerdoce auquel se soumettait l'aîné de la famille. Un de leurs aïeux avait, disait-on, combattu sous Louis XIV, aux côtés de Duguay-Trouin. Mais, comme chacun le sait, l'état militaire n'est pas une source de richesse, et le beau château que les de Sivry possédaient en Bretagne fut bientôt tout ce qui resta à la noble famille. Le comte de Sivry, celui que nous avons vu au commencement de ce récit, fut obligé, à contre-cœur, disons-le, de suivre la carrière tracée par ses aïeux. Au retour d'un de ses voyages, il épousa une cousine éloignée, assez riche pour redorer un peu son blason et lui permettre de quitter cette vie d'aventures et de voyages pour laquelle il n'était point fait. Ils se consacrèrent à l'éducation de leurs deux filles, Louise et Paulette. Avec les trente mille francs de rente qu'ils possédaient, il eût été facile aux de Sivry de vivre et de doter assez largement leurs filles ; mais M. de Sivry, naïf et crédule comme tous les honnêtes gens, se laissa enjôler par des financiers douteux. Il leur confia une partie de son capital, espérant ainsi doubler la fortune des enfants qu'il adorait. Il gagna une première fois, et, cette chance inespérée lui donnant de la hardiesse et du courage, il tenta de nouveau la fortune, perdit une grosse somme, la regagna, et ainsi de suite jusqu'au jour où il vint échouer, avec ses deux filles, dans cet appartement ensoleillé de la rue de la Faisanderie.

Il leur restait environ trois mille francs de rente ; mais la dot des enfants

était perdue, et il fallut vivre avec la plus stricte économie. M. de Sivry essaya d'abord de se procurer une place; l'état de sa santé ne put lui permettre de continuer ses recherches. Les deux jeunes filles, élevées comme des enfants riches, savaient de tout, mais rien à fond ; il fallait pourtant travailler, elles entreprirent des ouvrages de lingerie.

Mlles de Sivry se mirent à l'ouvrage avec ardeur. Elles sortaient peu, se contentant d'une messe matinale et d'une promenade au Bois, le dimanche. Leur seule distraction était la visite de leurs deux cousins, Jean et Gaston de Montluçon, tous deux anciens élèves de Polytechnique. Jean, sorti le premier de l'École, était à peine âgé de vingt-quatre ans et un des plus brillants ingénieurs de l'État. Son frère Gaston, plus âgé que Jean de cinq ans, avait suivi la carrière militaire et était capitaine au comité d'artillerie de la place Saint-Thomas-d'Aquin. Il avait fait de remarquables découvertes dans les instruments de précision, et il était proposé pour la Légion d'honneur.

Sans s'être rien dit, sans s'être engagé, il y avait comme une entente tacite entre les jeunes gens et les parents. On savait que Jean épouserait sa cousine, la belle Paule, et que Gaston épouserait Louise.

Les âges concordaient d'ailleurs, Paulette ayant dix-huit ans et Louise vingt-deux. Il n'y avait qu'un point noir à l'horizon : c'était le manque de fortune de part et d'autre ; il fallait une dot à Louise pour épouser un officier et une à Paulette pour épouser un ingénieur qui avait beaucoup de talent, mais peu de gain. Aussi elles travaillaient de toutes leurs forces, les gentilles enfants, pour amasser cette dot fabuleuse, enlever au bout de l'aiguille les trente mille francs qu'il faut à la fiancée d'un officier. Leur index, criblé de petites piqûres, racontait mieux que personne l'ardeur qu'elles mettaient à amasser cet argent. Véronique les secondait; elle faisait les courses, le ménage, et travaillait à ses moments perdus et même fort avant dans la nuit.

Tel était l'état de famille dans laquelle se trouvait le docteur Grauville, brusquement introduit au milieu de la nuit. Il ne se doutait guère, en sonnant gaiement à la porte de ce modeste appartement, par ce clair matin d'avril, que le sort de sa vie allait s'y décider définitivement.

Une douce intimité s'établit entre le docteur et les de Sivry. Il trouvait chez eux le foyer qui manquait à son riche intérieur. Il fut invité, avec la plus grande simplicité, à partager avec Jean et Gaston le repas de famille du

dimanche, et il accepta très bourgeoisement. Véronique s'y multipliait; elle déployait ses plus fins talents de cuisinière pour son cher docteur, l'homme célèbre qui l'avait si poliment accueillie le soir où, désolée, elle sonnait à sa porte.

Un jour, Véronique accourut en pleurs, le bonnet de travers, chez celui qu'elle appelait « le grand savant ».

« Monsieur sait sans doute que nous ne sommes pas riches. Trois mille francs de rente environ. »

Ici le docteur fit un haut-le-corps; il n'avait pas soupçonné pareille pauvreté chez des gens qui savaient encore tenir un certain rang. Il se représentait les privations auxquelles ils avaient dû s'astreindre, et il était tout attristé par cette subite découverte. Il le fut encore bien plus lorsque Véronique, continuant son récit, lui confia que les nobles demoiselles faisaient des travaux de lingerie pour de grands entrepreneurs de la rue du Sentier.

Elle raconta les économies faites sou à sou pour amasser une dot à la fiancée du capitaine Gaston.

Le docteur, atterré, écoutait sans interrompre.

« Et voici pourquoi je suis venue, conclut Véronique. Le petit capital restant à M. de Sivry avait été confié à un banquier qui, se chargeant de le faire fructifier, versait annuellement un revenu de trois mille francs. Ce matin M. de Sivry, se rendant chez lui, trouva les portes fermées, une foule amassée à la porte criant : « A mort, à mort, le lâche, le maudit, le voleur ! »

« L'infâme s'est enfui, emportant avec lui la fortune, le dernier morceau de pain de mes bons maîtres. Vous êtes un grand savant, monsieur, et vous saurez trouver le moyen, vous qui savez tout, de nous faire ravoir notre argent.

— Hélas! ma pauvre fille, en matière d'argent je suis un ignorant. C'est à vous que je m'adresserais, au contraire, pour vous prier de m'enseigner un moyen de donner à vos maîtres l'argent qui leur fait défaut.

— Monsieur, c'est impossible, ils n'accepteront rien.

— Alors revenez ce soir, à six heures. J'aurai réfléchi d'ici là. »

En effet, le docteur réfléchit, et il réfléchit si bien et si longtemps que toute son après-dîner il resta plongé, la tête dans ses mains, en songeant, peut-être pour la première fois de sa vie, à autre chose qu'à ses travaux. Et ce qui passait et repassait devant ses yeux demi-clos, c'était la gracieuse silhouette de Paulette. Il la voyait toujours dans l'encadrement de

« Mon père, vous avez bien fait, je vous obéirai. »

la fenêtre, dorée par le soleil, ainsi qu'elle lui était apparue la première fois, et dans son cœur se confirmait le sentiment qui y germait indécis depuis longtemps. Il aimait Paulette, lui le vieux savant de quarante ans; il la voulait pour femme; il en voulait faire l'ange de son foyer, la mère de ses enfants.

Par un scrupule inexplicable, par une prescience instinctive, Véronique n'avait pas parlé au docteur des liens qui unissaient Jean et Paulette et des promesses tacites échangées entre eux.

A six heures, lorsque l'exacte Véronique se présenta, la résolution de Raymond était prise.

« Dites-moi à quelle heure et à quel moment je pourrais trouver M. de Sivry seul.

— Monsieur est seul maintenant.

— Eh bien! Véronique, je vous suis; annoncez-moi à votre maître. J'espère que tous vos maux vont finir. »

En ce moment on entendit, dans la pièce voisine, le bruit d'un meuble renversé :

« Qu'est-ce donc? dit vivement le docteur. On croirait qu'on nous écoute. »

Il souleva d'un geste brusque la portière en velours de Gênes réséda éteint et ouvrit la porte qui donnait sur le petit salon voisin.

Un vase de fleurs brisé gisait à terre, à côté de la petite table à incrustations de nacre sur laquelle il était posé. Un gros chat angora, le favori du docteur, Brisquet, se léchait tranquillement les pattes, très fier du dégât, dont il était sans doute la cause.

« Ah! c'est encore toi, Brisquet, qui fais des tiennes! dit Raymond. Je serai obligé de te remettre à la raison, car tu ne me laisseras pas un meuble intact. »

« C'est égal, dit-il à part lui, j'ai eu peur. Comment! vous êtes encore là, Véronique! Allez donc, je vous suis. Que tout le monde ignore toujours votre démarche, » ajouta le généreux docteur.

Il partit rassuré. Il se trompait: ses deux conversations avec Véronique avaient été surprises par Lucien.

Dissimulé derrière la porte entre le cabinet et le salon, dans un mouvement violent qu'il avait fait pour se retirer, il avait renversé le vase posé sur la table et n'avait eu que le temps de se cacher à l'abri d'un

paravent étendu près de la cheminée. Le chat le sauva et détourna les soupçons.

« Ah! mais, j'ai bien fait d'écouter, pensa-t-il. Il n'est pas difficile de voir quelle résolution il va prendre. Il s'est certainement laissé captiver par une de ces aventurières. Il en épousera une et mariera richement l'autre à un des cousins. Hé! mais, pourquoi ne serais-je pas celui-là? Il faudra voir et ne pas me laisser flouer. A nous deux, mesdemoiselles! Lucien n'a pas dit son dernier mot. »

M. de Sivry, atterré par la terrible nouvelle, était affaissé dans un fauteuil quand le docteur entra.

« Monsieur Grauville, dit-il en tendant la main, quelle bonne inspiration vous conduit ici?

— Monsieur, dit ému le docteur, c'est tremblant, c'est en solliciteur que je viens...

— Comment! vous, le grand docteur, le grand savant, avez quelque chose à solliciter de moi?

— C'est le bonheur, c'est la joie de ma vie que vous tenez entre vos mains.

— Parlez, monsieur, vous piquez ma curiosité. S'il est en mon pouvoir de vous rendre heureux, c'est fait, je vous prie de le croire.

— Monsieur, j'irai droit au but...

— Je vous écoute, parlez.

— Enhardi par votre promesse, monsieur, j'ose me déclarer. J'aime Mlle Paulette et je vous demande sa main. »

Le premier mouvement de M. de Sivry fut un mouvement de refus; puis, en une seconde, il se vit ruiné, le mariage de Paule et de Jean rendu impossible, ses filles livrées à la misère ou condamnées à un travail quotidien. Un changement rapide s'opéra dans ses idées, et ce fut le cœur joyeux, la main tendue, qu'il dit à Raymond :

« Monsieur, je n'étais guère préparé à cette nouvelle; mais tout le bonheur est pour nous. J'accepte au nom de ma femme et au mien.

— Il faut aussi consulter un peu Mlle Paule, interrompit le docteur.

— Paulette est une enfant qui ne voit que par nous et qui aimera le mari que nous lui choisirons. Ces dames vont rentrer certainement, et je préfère qu'elles ne vous trouvent pas ici. Au revoir, cher docteur, et revenez, ce soir, voir votre fiancée. »

Dix minutes après le départ du docteur, Mme de Sivry rentrait avec ses enfants. Le père appela sa fille près de lui et lui dit d'un air radieux :

« Paule, grâce à toi, si tu le veux, nos chagrins sont finis.

— Que dites-vous, mon père? dit Paule interdite.

— Rien que la vérité, mon enfant. M. Raymond Grauville, notre richissime voisin, le grand docteur renommé dans le monde entier, nous fait l'honneur de demander ta main,... et je la lui ai promise! »

Paule eut un mouvement de recul. Comment! on disposait ainsi d'elle? Elle eut envie de crier : « Non! non! mille fois non! Que m'importe la pauvreté? Je travaillerai et je serai fidèle à Jean. »

Mais elle jeta un regard sur son père vieilli, affaissé, attendant sa réponse avec anxiété. Elle songea à sa mère, si fatiguée par cette lutte de tous les instants, par le coup reçu le jour même; à sa sœur Louise sans dot, et, refoulant les sentiments de révolte qui bouillonnaient en elle, elle répondit :

« Mon père, vous avez bien fait, je vous obéirai. »

Elle courut dans sa chambre et, fondant en larmes, elle pria de tout son cœur. Le coup de sonnette annonçant la visite du docteur Raymond la tira de son affaissement.

« Allons, dit-elle, il faut boire le calice jusqu'à la lie. Mon Dieu, donnez-moi le courage! »

Et, ferme et résolue, elle entra dans le salon où Raymond et Lucien Grauville l'attendaient.

Voici comment Lucien avait pris la résolution d'accompagner son frère.

En rentrant chez lui, celui-ci, joyeux et léger comme un jeune homme de vingt ans, fort de la promesse faite par M. de Sivry, ne put se contenir et confia à Lucien son futur mariage.

« Oui, je la ferai riche, je la ferai heureuse. Je veux que tout le monde participe à notre bonheur. Toi, Lucien, tu ne nous quitteras pas, tu vivras près de nous toujours, et tu ne manqueras de rien, mauvais garnement. »

Lucien dissimula mal une grimace de dépit.

« Je veux faire les choses grandement. Je reconnaîtrai deux millions à ma chère Paulette, et je donnerai un million de dot à Louise pour qu'elle puisse épouser Gaston. Je ne veux que des sourires heureux autour de moi. »

Ainsi parlait le docteur dans l'abondance de son cœur, pendant que Lucien pensait :

« Ah! tu ne me donnes rien, tu me jetteras les miettes de ta table et tu doteras des inconnus! Mais tu verras, mon bon! »

Et un plan machiavélique s'échafaudait dans sa tête. Pourquoi ne serait-il pas celui-là qui épouserait Louise? Il y avait bien Gaston; mais Gaston pouvait disparaître, et à lui la dot colossale, la liberté assurée...

Mais il fallait jouer serré.

« Quelle bonne idée! dit-il à son frère. Je te reconnais bien là; c'est beau, c'est généreux, ce que tu fais. Laisse-moi t'accompagner pour jouir du bonheur de Mlle Paulette. Quelle joie elle aura, la pauvre fille, et quelle reconnaissance elle te devra!

— Comment! c'est moi qui lui suis reconnaissant d'accepter un vieux bonhomme comme moi.

— Allons donc! épouser un homme riche, c'est le rêve de toutes les jeunes filles, et si je ne plaçais Mlle Paulette au-dessus de tous les calculs, je supposerais qu'elle a manœuvré habilement pour te faire tomber dans ses filets. Oh! je ne dis pas cela pour elle, dit-il en coupant court au geste de dénégation de son frère; c'est un ange, et je suis fier de l'avoir pour belle-sœur. »

Néanmoins il avait son but et avait jeté dans l'esprit de son frère une semence de doute qu'il espérait y faire fructifier.

Paulette alla à Raymond la main tendue.

« Voici ma main, monsieur. C'est la main d'une femme loyale qui fera tout son possible pour vous rendre heureux.

— C'est trop de bonheur, dit Raymond d'une voix entrecoupée; je ne sais comment vous remercier. »

La soirée se passa douce, en famille. Paule, aimable et gracieuse, allait de l'un à l'autre, et nul, sauf Louise, ne se douta du déchirement affreux de son cœur.

La cérémonie eut lieu à Saint-Honoré d'Eylau. Le contrat, signé deux jours auparavant, avait été tel que l'avait annoncé M. Grauville.

Les deux sœurs eurent, à la cérémonie, un gros chagrin. Aucun des cousins n'y assista. Jean, quand il avait appris le mariage, n'avait pas eu le courage de reparaître chez les de Sivry. Il aurait fait à Paule des

reproches qu'elle ne méritait pas, puisqu'elle n'avait rien juré, et il comprenait si bien les mobiles auxquels elle avait obéi!

Quant à Lucien, il ne voulut pas céder sa place à Gaston, et c'est à son bras que Louise suivit sa Paule à l'autel.

. . . . . .

Jean ne pouvait supporter la vue du bonheur de Raymond.

Il s'enfuit.

Muni des pleins pouvoirs du ministre de Chine à Paris, Jean de Montluçon fut bien accueilli par tout ce que la ville de Chang-Haï comptait de riches industriels et de fonctionnaires notables.

Mais, plus que tous les autres, M. Parnell, un riche Américain, qui avait fondé à Chang-Haï la ligne du Pacifique, lui ouvrit les portes de sa maison.

Il avait deviné, dans le jeune ingénieur français, un de ces travailleurs intelligents et infatigables qui surmontent toutes les difficultés. Il lui fit épouser sa fille, miss Arabella Parnell, dont la beauté et la dot énorme attiraient tant de soupirants.

Une année plus tard, le vieux Parnell berçait dans ses bras un bel enfant, Harry, le fils de Jean de Montluçon et de sa chère Bella.

III

CHASSE A L'HOMME

Lorsque son mariage fut célébré, Raymond fut heureux comme les âmes simples ont le privilège de l'être. Cet illustre savant, qui depuis plus de vingt ans consacrait toute son intelligence aux travaux les plus ardus, était resté un naïf; il n'avait jamais pris le temps d'écouter battre son cœur, et tous les trésors d'affection qu'il avait amassés se répandaient sur sa jeune épouse. Sa noble figure rayonnait, et tout en lui, sa voix, ses yeux, son allure même, disaient qu'il était heureux. Sa jeune femme lui était reconnaissante de tant d'affection, reconnaissante aussi et surtout de cette libéralité qui assurait à ses parents une fin paisible, à sa sœur Louise une union selon son cœur.

M. et Mme Grauville, après un voyage sur les bords du Rhin, se retirèrent pendant un mois dans une propriété que Raymond possédait aux environs d'Épernay, le château de Montflanquet. Ce château était situé en haut d'une colline verdoyante; des vignes s'étageaient jusqu'à mi-côte, mais le sommet était garni de bois frais et touffus, au milieu desquels s'élevait, majestueux et imposant, le manoir des Grauville.

Raymond avait eu soin de faire rafraîchir le château de Montflanquet avant d'y conduire sa chère Paulette, en sorte que toute la majesté de l'ancien château s'unissait au confort moderne pour faire de cette habitation un séjour délicieux.

Paulette admira tout sans réserve; mais ce qu'elle admirait encore plus, quoique en silence, c'était la tendresse de son mari, qui la comblait

de prévenances et d'attentions. Elle sentait grandir chaque jour en son cœur l'affection qu'elle avait vouée à Raymond.

C'était heureuse et presque sans arrière-pensée qu'elle parcourait les bois qui environnaient le château, — « mes forêts, » disait-elle gaiement.

Et, capricieuse, elle s'amusait à changer l'aspect de sa nouvelle demeure; elle voulait la rendre à sa première destination.

Raymond louait tout, approuvait tout, et consentait à passer des heures entières dans une vieille tour isolée, perdue dans un des coins du parc, et que Paulette affectionnait particulièrement.

On y jouissait, il est vrai, d'une vue splendide; mais elle était bien délabrée, presque branlante. La jeune femme l'appelait la « Tour prends garde! » en riant de si bon cœur, qu'elle découvrait toutes ses jolies dents blanches.

Cependant il fallait rentrer à Paris. L'hôtel que le jeune ménage avait choisi dans l'avenue des Champs-Élysées était définitivement aménagé.

Un malheur devait bien vite obcurcir ce ciel sans nuage.

M. de Sivry, dont le mal était incurable et qui perdait ses forces de jour en jour, mourut malgré les soins intelligents que Raymond lui prodigua. Sa femme, qui avait toujours été sa conseillère, son soutien, déclina rapidement aussi, après la mort de son mari. Il semblait que cette noble créature n'eût été ferme et résistante que lorsqu'il y avait pour elle une mission à remplir. L'avenir de ses filles étant assuré, son mari ayant disparu, elle n'avait donc plus rien à faire en ce monde; elle s'en alla doucement, sans que l'affection des siens pût la retenir.

M. Grauville se montra, comme toujours, admirable dans cette occasion.

« Voilà une famille que je vous ramène, ma chère Paulette, » dit-il au retour de l'enterrement de sa mère, et il introduisit Louise et Véronique dans la chambre de sa femme. « Je pense, ma chère amie, que vous accueillerez favorablement les deux nouvelles pensionnaires que le Ciel nous envoie. »

Ce fut un peu une consolation pour Paule que de pouvoir pleurer librement avec Louise. Véronique les consolait, leur parlait de leurs parents et les grondait aussi avec son gros bon sens.

« Allons, mesdemoiselles (elle appelait toujours Paulette mademoiselle), faut se faire une raison. Ça ne ressuscite pas les morts de pleurer.

Et puis, que dira M. Gaston, s'il vous voit si triste, mademoiselle Louise? Il est déjà assez malheureux que votre mariage soit retardé par suite de votre deuil! Vous, mademoiselle Paulette, vous êtes trop privilégiée d'avoir trouvé un si bon mari : car il est bon comme du bon pain, not' digne monsieur. Il faut penser au petit ange que nous attendons, et pour lequel vous devez conserver votre santé. »

Les « demoiselles » se rendaient aux raisons de Véronique et souriaient pour lui faire plaisir.

La consolation que Dieu nous ménage toujours ne se fit pas attendre, et elle vint à Paulette sous la forme d'un petit ange du ciel.

« Qu'il est beau! qu'il est frais et rose! disait avec transport le docteur Grauville, penché sur son berceau.

— Ma chère Louise, ajoutait-il rayonnant de bonheur, il faut en faire part à notre cousin Jean de Montluçon; car vous avez toujours une correspondance suivie avec lui, n'est-ce pas?

— Oui, docteur, il paraît que son Harry pousse à merveille et commence à parler.

— Ah! nous n'en sommes pas encore là, nous! Mais si jamais enfant de roi fut choyé, fut gâté, ce sera toi, cher petit trésor! »

Et il embrassait sa fille avec transport.

Pauvre petit enfant noyé dans les dentelles, couché dans un berceau blanc et or, abrité par des rideaux de soie aux reflets nacrés et tout bordés de superbes bruges, tu ne te doutais guère de l'avenir terrible qui t'attendait!

. . . . . .

« Décidément la guigne me poursuit, s'écria Lucien en abordant son ami de Maurepas au cercle. L'enfant est né bien vigoureux et tout disposé à jouir de la fortune de Raymond. Va, je n'aurai rien de tout cela; ces Sivry absorberont jusqu'au dernier sou.

— Je t'ai dit déjà que c'est sottise de lutter contre les événements; tu épuises tes forces en vain. Ce qu'il faut, c'est savoir les utiliser. Les Sivry prennent la fortune de ton frère; fais-toi Sivry.

— Comment donc! ce sont des phrases, non des raisons.

— Épouse l'autre mijaurée.

— Allons donc! elle a un fiancé que je ne pourrai jamais détrôner.

— Si tu ne peux le détrôner, il faut le détruire. Au lieu de te lamenter, cherche et trouve.

— Trouve! trouve! cela est facile à dire! Enfin j'ai du temps devant moi, grâce au deuil qui retarde le mariage. Quelle bonne inspiration ont eue les parents de Paulette de mourir à temps! » ajouta-t-il, cynique.

L'occasion que cherchait Lucien semblait difficile à trouver. L'été se passa, et rien ne vint aider au projet du malheureux. Il cherchait, il ne trouvait rien. La vie s'écoulait, calme, paisible. Le chagrin de la perte des parents s'engourdissait, et on commençait à parler de fixer la date du mariage de Louise.

Un jour, Lucien entra aimablement dans la *nursery,* où la jeune femme berçait son enfant.

« Voyons, voyons, dit-il, il me semble que nous nous engourdissons dans notre bonheur. Je viens vous parler de Raymond, chère sœur; je le trouve un peu pâle, un peu fatigué. Ne pensez-vous pas qu'un séjour à la campagne, au château de Montflanquet, par exemple, lui serait salutaire? Il se fatigue avec ses malades et ne songe pas à lui. Parlez-lui, petite belle-sœur, et vous en obtiendrez ce que vous voudrez. Songez aussi, dit-il en taquinant la mignonne *Rose-Thé,* à tout le bien que bébé en retirera. »

On avait donné à l'enfant le nom de *Rose-Thé,* à cause de la blancheur rosée, idéale, de son teint, et vraiment aucun nom ne pouvait être mieux choisi.

Il fut facile à Paule de décider son mari à changer de résidence. Elle prétexta pour elle-même le besoin d'un séjour à la campagne; elle voulait aussi quelques distractions pour Louise, et elles se proposaient toutes deux de suivre à cheval les grandes chasses d'automne à Montflanquet.

C'était Lucien qui avait soufflé cette idée aux jeunes femmes. Il avait son projet, son infernal projet.

« J'ai invité Gaston, dit-il à Louise. Vous auriez peut-être oublié, vous? » ajouta-t-il en souriant.

Décidément Lucien était charmant, et Louise et Paulette se reprochaient vraiment d'avoir douté de lui.

. . . . . .

Montflanquet brillait de l'éclat des anciens temps. Les voitures du château ramenaient tous les jours, de la gare d'Ay, de nouveaux invités. Paulette les recevait avec une grâce charmante.

Debout sur le perron, la main tendue, elle trouvait pour chaque

arrivant une parole de bienvenue. Le docteur la contemplait, radieux.

« Eh bien! disait le soir, à table, le vicomte de Verlaine, ami de Gaston, ce bonheur conjugal ne te tente donc pas, et tu ne nous invites pas encore à ton futur mariage?

— C'est vrai, nous sommes égoïstes, fit Raymond, et si Louise et Gaston y consentent, je vous invite, mesdames et messieurs, à la noce dans un mois, comme on dit en Champagne. Nous la ferons à Montflanquet, dans la vieille chapelle du château.

— Evohé! dit Lucien.

— Il est temps de te décider, Lucien, disait le comte de Maurepas en sortant de table. Il me semble que tu te laisses prendre à cette félicité idyllique.

— Patience! patience! demain, à cette joie succéderont les pleurs et les cris. »

Il ne voulait rien dire de plus.

« Je vais mûrir mon projet, et je t'en parlerai cette nuit. »

Le lendemain, le soleil brillait dans un ciel sans nuages. Une grande animation régnait depuis le matin dans la cour d'honneur. Vers huit heures, au moment où les chevaux piaffaient, où les chiens retenus par les piqueurs tiraient sur leurs laisses en faisant entendre un vacarme assourdissant, Paulette parut en haut du perron, suivie d'un groupe nombreux d'invités, et fut saluée par les joyeuses acclamations de tous les gens du château.

D'un pas léger elle s'avança jusqu'à son cheval favori, dont elle flatta doucement l'encolure. Lucien s'était précipité pour lui tenir le pied.

« En selle! » cria d'une voix joyeuse le bon docteur.

Et tout le monde obéit à l'ordre de Raymond.

« N'oublie pas ton rôle, murmura Lucien à l'oreille de Maurepas en sautant à cheval.

— Sois sans crainte; je me charge de la donzelle, et toi, charge-toi du reste! »

Le plan avait été arrêté de longue main entre Raymond et son chef de vénerie. On devait faire sortir la bête du fourré et lui faire suivre un chemin circulaire bordant le mur de clôture de la propriété. Des rabatteurs placés de distance en distance, de l'autre côté du chemin, étaient chargés de la diriger du côté de l'eau.

Lucien venait de lui fracasser la tête.

Les invités qui ne suivaient point la chasse pouvaient arriver en voiture aux étangs par une allée centrale.

La chasse était dans tout son plein. Habits rouges et amazones, sonneurs de trompes et valets de meutes se mélangeaient dans un pittoresque désordre. A ce moment Louise, qui montait un superbe alezan aux côtés de Gaston, s'entendit interpeller joyeusement.

« Mademoiselle, disait M. de Maurepas, je me permettrai de vous faire observer que Montluçon vous accapare et qu'il oublie une chose importante : c'est que votre place vraiment sera dangereuse ou embarrassante, dans un instant, pour les chasseurs.

— En effet, fit Gaston, que la bête fasse un écart, et nous sommes acculés; elle est fatiguée, et dans son désespoir elle peut venir se jeter sur nous. Vous pourriez être prise dans la bousculade, et s'il vous arrivait malheur, je ne m'en consolerais de ma vie. »

Au même instant on entendit Lucien qui criait d'une façon fébrile :

« Montluçon!

— Qu'y a-t-il? fit le jeune homme en se retournant à sa droite.

— Venez vite, venez. Le pied droit de ma jument, à l'arrière, me semble déferré. Rapidement, jetez-y donc un coup d'œil.

— Bon, bon, me voilà! »

Et, saluant de la main Louise, qui s'éloignait avec M. de Maurepas, il se dirigea vers son interlocuteur.

Louise se retourna pour lui sourire encore une fois. Pourquoi se sentait-elle triste, et pourquoi une ombre passait-elle sur ce fin visage?

Gaston et Lucien se trouvaient seuls.

Gaston, sans descendre de cheval, penché sur l'arçon de la selle, examina d'un œil attentif le sabot du cheval de Lucien.

« Je ne vois rien, dit-il, je... »

Le reste de la phrase ne fut jamais prononcé.

D'un coup sec, tiré presque à bout portant, Lucien venait de lui fracasser la tête.

Le coup de feu s'était perdu dans la fusillade déjà lointaine, et le cri du mourant dans l'hallali joyeux.

Lucien forgeait ainsi le premier anneau de sa chaîne de crimes.

Sans rien perdre de son atroce sang-froid, il saisit une poignée de houx épineux et en frappa vigoureusement la jument de Gaston.

Le pur-sang affolé, peu habitué à un pareil traitement, s'enfuit à travers les fourrés, traînant derrière lui le corps renversé de la victime.

« Je vais retourner de suite au château, pensa-t-il. Il ne faut pas que mon absence puisse susciter des soupçons. »

En effet, il arriva juste à temps pour assister aux honneurs du pied, faits à la maîtresse de céans.

Lucien se plaça furtivement parmi les cavaliers, cherchant à ne pas attirer l'attention. Mais Louise, qui attendait avec impatience le retour de son fiancé, remarqua l'arrivée de Lucien, et elle l'interpella, anxieuse.

« Où donc est Gaston?

— Je n'en sais rien, je ne l'ai pas vu, » dit Lucien troublé.

Mais, s'apercevant que cette négation était maladroite, il reprit :

« Je l'ai quitté presque en même temps que vous; il courait trop fort pour moi, et il m'a dépassé après m'avoir rendu le service que je lui avais demandé. A l'allure immodérée qu'il avait prise, je ne doutais pas qu'il ne m'eût devancé ici, et de beaucoup. »

Ah! pensait-il en lui-même, il court; mais ce n'est pas dans cette direction-ci. Non seulement il ne m'a pas devancé, mais encore il m'a laissé la place libre.

« C'est étonnant qu'il ne soit pas ici, dit Louise en jetant un regard inquiet vers la grille du château.

— Je suis tout surpris vraiment. Voulez-vous que j'aille à sa recherche?

— Non, c'est un excellent cavalier, dit Raymond en intervenant. Tu t'alarmes à tort, Louisette. »

Il achevait à peine ces mots, que le sabot d'un cheval retentit sur les dalles de la cour.

« Le voilà sans doute, » continua le docteur.

C'était bien le cheval de Gaston, qui s'élançait affolé, mais traînant derrière lui le corps sanglant de son cavalier, et qui s'abattit brusquement au pied du perron.

Une clameur immense, faite d'horreur et d'épouvante, s'échappa de toutes les poitrines. Mais un cri aigu, strident, déchira l'air et domina tout.

Ce cri avait été poussé par Louise, qui, éperdue, s'élança, plus prompte que tous les autres, au secours de son cher Gaston.

« Pour Dieu! tonna Raymond en l'arrêtant, qu'on l'emmène! »

Si rapide qu'eût été son mouvement, il avait laissé à Louise le temps de comprendre que tout était fini; et, portant les deux mains à son cœur, elle chancela.

Le pur-sang, affolé, s'enfuit, traînant derrière lui le corps de la victime.

Lucien, blême, livide, se précipita au secours de la jeune fille, et ceux qui le virent ainsi défait ne doutèrent pas un seul moment de son immense compassion. Avant de perdre connaissance, Louise, par une divination instinctive, repoussa le bras qui s'offrait à elle.

Au milieu du désarroi général, Raymond seul avait conservé son sang-

froid. Deux domestiques du château transportèrent jusqu'à sa chambre Louise évanouie, et là Paulette, aidée de Véronique, lui prodigua tous ses soins.

Pendant ce temps, dans la cour, on dressa à la hâte une civière sur laquelle les piqueurs étendirent le corps de Gaston. La nuit était venue, et les torches que l'on avait allumées jetaient une lueur blafarde et sépulcrale sur cette lugubre scène.

Pourquoi Lucien, chargé d'accompagner le triste cortège, chancela-t-il et dut-il s'arrêter au seuil de la porte de la chambre du docteur, dans laquelle on transportait le cadavre inanimé?

. . . . . .

Les invités du château s'étaient retirés discrètement. Comprenant la gravité de la situation, ils vinrent prendre congé du docteur, en lui présentant tous leurs compliments de condoléances. Ces amis des jours de fête fuyaient la maison en deuil. Seul, le comte de Maurepas demeura.

« Je ne quitte point mes amis dans le malheur, dit le complice de Lucien, lorsqu'il s'avança le dernier pour serrer la main du docteur.

— Merci, de Maurepas, » fit Raymond.

Il retourna au chevet de Louise. L'évanouissement avait cédé à des soins énergiques; mais Louise reprenait peu à peu ses esprits, et, horrifiée, elle revécut par la pensée la scène atroce qui s'était déroulée une heure auparavant.

« Gaston! cria-t-elle en rouvrant les yeux.

— Louise! ma petite Louise! calme-toi, je t'en supplie, dit Paulette.

— Non, non, c'est trop horrible! Que vais-je devenir?

— Voyons, ne t'agite pas ainsi, tu vas augmenter ta fièvre. »

Et Paulette l'embrassait en lui serrant les mains; mais les démonstrations affectueuses de sa sœur ne faisaient qu'augmenter son exaltation.

Paulette commençait à faiblir. Elle se mit à pleurer.

Louise se dressa sur son séant et, l'œil fixe, hagard, cherchant à comprendre, elle regarda sa sœur.

Sa raison parut s'égarer; puis, sa lucidité lui revenant subitement et complète, un éclair traversa son esprit. Elle s'écria :

« C'est donc vrai! »

Et elle éclata en sanglots.

C'est alors que le docteur entra. Avec son habileté de praticien consommé, il jugea la situation d'un coup d'œil.

« Louise, dit-il d'un ton d'affectueux reproche, calmez-vous, il le faut. »

Les larmes coulaient toujours, abondantes. Il apaisa cette agitation alarmante par une potion qui devait procurer à Louise quelques heures de repos.

Puis, attirant sa femme dans l'embrasure d'une fenêtre, il lui dit à mi-voix :

« Elle va s'endormir doucement, d'ici à une heure. Dès que tu la verras s'assoupir, laisse-la sous la garde de Véronique et va m'attendre dans le petit salon bleu. J'irai t'y rejoindre ; j'ai à te parler.

— Où vas-tu maintenant ? lui dit-elle.

— Je retourne près de Gaston. »

Enfermé près du cadavre, le docteur l'examinait machinalement, lorsque son attention fut attirée par une blessure circulaire faite à la base du crâne.

« Est-ce possible ? » fit-il.

Et l'idée d'un crime traversa son esprit.

« Je rêve... »

Cependant, sortant précipitamment de la pièce, il alla chercher dans son cabinet ses instruments de chirurgie, et, fouillant la plaie, il en retira une balle d'un calibre étrange.

Il reconnut bien vite les balles spéciales dont il se servait pour des fusils à deux coups de fabrication américaine, que Jean de Montluçon lui avait envoyés.

Seuls, Gaston et Lucien en avaient de semblables. L'hypothèse du suicide traversa à peine son esprit. Il connaissait trop les principes religieux de Gaston pour avoir le moindre doute à cet égard. En outre, la blessure située à la base du crâne rendait cette hypothèse invraisemblable. Il fallait donc conclure à un accident. Dans la course affolée du cheval, un choc sur le chien du fusil pouvait avoir fait partir le coup.

D'ailleurs, il y avait une chose bien simple à faire : examiner l'arme de Gaston.

Il se rendit à la salle d'armes, où tous les fusils avaient été déposés. Le domestique chargé de les nettoyer avait été employé à une autre besogne plus pressante et n'avait point encore touché aux armes.

Le docteur trouva facilement le fusil de Gaston, déposé à part dans un coin et encore taché de sang. Il le prit et recula, glacé d'horreur; le chien était au cran d'arrêt; pas un seul coup n'avait été tiré.

« Je deviens fou, voyons! se dit-il. Ce n'est pourtant pas de moi que vient cette balle... Je n'ai pas tiré. »

Il passa sa main sur son front, comme pour en chasser une horrible pensée.

Un doute affreux se faisait jour dans son esprit.

Il courut examiner le fusil de Lucien.

Une balle avait été tirée; l'arme l'attestait.

Alors il chancela, et, se refusant de croire à l'horrible évidence, il résolut d'interroger Lucien.

Celui-ci était enfermé dans la serre.

« Mon pauvre Raymond, quelle atroce chose! Je suis encore tout bouleversé. »

Sa voix sonnait faux, et Raymond, sans dire une parole, le regarda en scrutateur.

Vaguement inquiet, Lucien poursuivit d'un ton qu'il essaya de rendre dégagé: « Triste chasse, où je n'ai même pas tiré un coup de fusil, » allant ainsi maladroitement, dans son désir de se disculper, au-devant des questions de son frère.

Raymond frémit. Ne venait-il pas d'avoir la preuve certaine du contraire?

« Oui, c'est un affreux malheur, reprit le docteur, calme en apparence, et nous ne pourrons même pas pleurer en paix. L'incident est trop étrange, la justice se mêlera de l'affaire. Il y aura enquête, interrogatoire. Je vois d'ici la gendarmerie entrant au château et appréhendant au corps, qui? je ne sais qui, mon Dieu! Nous n'avons rien à craindre, je le sais, dit-il en appuyant sur ces mots; mais il est toujours pénible de se trouver mêlé à un tel scandale. »

Lucien avait fait un haut-le-corps qu'il réprima bien vite, pas assez vite pourtant pour que le docteur ne s'en fût aperçu.

« Pourquoi y aurait-il enquête? reprit Lucien vivement. La mort n'est-elle pas bien vraisemblable, bien plausible? Un cheval prend peur, s'emballe; le cavalier affolé lâche les rênes, et son corps est traîné dans les halliers. En faut-il plus pour mourir? »

Raymond eut la vague intuition que Lucien avait déjà préparé sa défense.

« Tu as peut-être raison ! »

Et, s'éloignant :

« Je vais m'informer de Louise.

— J'ai déjà pris de ses nouvelles tout à l'heure, fit Lucien ; elle était un peu mieux.

— Je compte sur son courage ; mais je ne puis répondre de ses forces. Il lui faudra de l'héroïsme pour vivre cette vie désolée.

— Pensez-vous donc qu'il n'y ait plus de bonheur pour elle ? dit Lucien. Doutez-vous qu'elle ne se console ? Les morts vont vite, vous savez. D'autres que Gaston peuvent avoir été séduits par sa grâce, et la position que tu lui assures n'est-elle pas enviable ? »

Les doutes de Raymond se confirmèrent.

Après s'être assuré que Louise reposait toujours, il alla rejoindre sa femme dans le petit salon bleu.

« Ma pauvre Paulette, dit-il, il vous reste un triste devoir à remplir. C'est à vous de prévenir Jean de la mort de son frère.

— J'y avais songé, » dit Paulette simplement ; mais ce qu'elle ne disait pas, c'est combien il lui était douloureux de porter un nouveau coup au cœur qu'elle avait déjà meurtri.

IV

L'ÉTANG DU BOIS FLEURI

Un voile de tristesse s'était répandu sur le château de Montflanquet. Le docteur Grauville, si ferme, si courageux à l'ordinaire, semblait avoir été frappé tout particulièrement par cette brusque mort. Dans l'entourage du château, on s'en étonnait et on chuchotait tout bas.

Vraiment il paraissait plus désolé, plus sombre que la fiancée elle-même.

Car il souffrait mille morts, le grand docteur Raymond Grauville.

Depuis le jour de la fin tragique de Gaston, les soupçons qu'il avait conçus prenaient de plus en plus corps dans son esprit. Il était persuadé que Lucien n'était pas étranger à cette mort; il en avait la certitude morale à côté de la certitude matérielle que la découverte de la balle lui avait donnée. Mais une certitude morale n'est pas tout. De quel droit accuserait-il son frère? Il ne le pouvait, d'ailleurs. Quelles preuves avait-il? Et puis Lucien se montrait si calme, si parfait, si plein d'attentions pour tout le monde. Serait-ce là l'attitude d'un criminel?

Sa conduite à l'égard de Louise était pleine d'aisance, de tranquillité. Il s'occupait d'elle avec une sollicitude de frère; il lui parlait de Gaston, trouvant des notes attendries au bon moment, si plein de bonté et de tact, que Louise elle-même se reprochait sa méfiance instinctive et s'accusait de manque de cœur et d'ingratitude.

La gracieuse Rose-Thé était la seule distraction de toute cette famille endeuillée. Elle devenait plus jolie de jour en jour. Elle allait avoir trois ans,

et commençait à se faire comprendre ; elle avait des petits mots délicieux. Le docteur en était fou ; il s'amusait des journées entières avec elle ; mais, une fois seul, il retombait dans des rêveries dont la présence de sa femme ne parvenait même point toujours à le distraire.

Elle était auprès de lui un jour où une lettre de Chang-Haï, bordée de noir, leur parvint. Inquiets, ils la lurent ensemble, des yeux, sans prononcer une parole. Elle était courte et navrante :

« Mes bons amis,

« Je vous écris le cœur navré et l'âme en deuil ; je viens chercher dans votre sympathie un adoucissement au terrible malheur qui vient de me frapper. La fièvre jaune, qui sévit avec une nouvelle violence dans la contrée, a frappé mon excellent ami, mon second père, M. Parnell. Il nous a été ravi brusquement en quelques jours ; ma femme a été atteinte à son tour, et je viens de la perdre...

« Je me sens faiblir, et j'ai peur de tomber à mon tour. La vie m'a été assez dure pour que je la quitte sans regrets. Mais j'aime mon fils, mon cher petit Harry.

« La perte de mon ami et de la douce compagne de mes jours m'a été atrocement pénible ; mais ce qui m'est encore plus cruel, c'est la pensée que, moi mort, mon pauvre chéri serait seul ici-bas. Mais ma douleur me rend ingrat ; il ne serait pas seul, il vous aurait.

« Mes chers amis, soutenez-moi de votre affection ; j'en ai si grand besoin !

« Votre ami désolé,

« JEAN. »

« Mais c'est affreux ! s'écria Paule. Quelle série d'épreuves s'abattent sur ce pauvre Jean !

— Et il est seul ! reprit Raymond ; nous sommes trop loin pour que notre sympathie puisse lui être bien efficace. Que faire ?

— Avant tout, avertir Louise et doucement ; elle va être bien affligée, j'en suis sûre.

— Ce serait elle l'ange consolateur de Jean, si elle le voulait bien.

— Elle ne le voudra jamais, reprit Paule très vivement.

— En tout cas, si elle refuse d'épouser Jean, ne pourrait-elle l'aider, servir de seconde mère au petit Harry? Et d'ailleurs, si elle consentait à faire ce voyage, les distractions forcées qu'elle rencontrerait et le sentiment du bien qu'elle peut faire là-bas lui permettraient, je le crois, de surmonter son noir chagrin.

— Pourtant, mon ami, reprit doucement la jeune femme, nous l'entourons de tant de soins, et Lucien s'ingénie à la distraire et s'occupe d'elle sans cesse.

— Ah! c'est bien ce qui me contrarie! » murmura le docteur entre ses dents.

Sa femme leva sur lui un regard étonné, interrogateur; mais son visage exprimait une si grande et si sombre anxiété, que Paule ne songea qu'à chasser ses tristes pensées.

« Occupons-nous de ma sœur, » dit-elle.

Et, sonnant sa femme de chambre, elle lui demanda où était Mlle Louise.

« Mademoiselle est sortie avec M. Lucien, répondit la femme de chambre. M. Lucien proposait à mademoiselle, en sortant, une partie de canot, et mademoiselle a dû accepter, car ils se sont dirigés tous deux vers le *Bois-Fleuri,* du côté de l'étang. »

Paule, congédiant d'un geste la domestique, se retourna vers Raymond :

« Allons nous-mêmes les rejoindre, voulez-vous?

— Oui, et pressons-nous, » répondit-il.

Ce qu'il n'ajoutait pas, le pauvre docteur, c'est qu'il se défiait sans cesse de Lucien et que le doute affreux qui s'était glissé une fois dans son âme n'en pouvait plus sortir.

Et puis cet homme honnête se sentait coupable de ne pas livrer l'assassin aux mains de la justice. Mais pouvait-il dénoncer son propre frère? pouvait-il tacher le nom que son enfant devait porter?

Il se livrait en son cœur un combat cruel; il souffrait de cette lutte qui le rongeait sourdement, mais sûrement.

. . . . . .

C'était une heure bien chaude de la journée que celle qu'avait choisie pour sa promenade le jeune cavalier qui galopait, ce jour-là, sur la route poudreuse d'Ay.

Ce jeune cavalier, Louis Roulier, ne pressait ainsi son cheval que pour se donner l'illusion de l'activité.

Enfant d'une noble famille, il avait été confié dès son bas âge, pour des

Elle se laissa ramener au rivage.

raisons qu'il ignorait, à de braves Champenois, les Roulier, qui lui avaient donné des soins affectueux qu'aucun argent ne peut payer.

La rente servie par la noble famille avait brusquement cessé, et les Roulier n'en avaient pas moins continué à se dévouer. Louis avait reçu une instruction soignée; c'était un avocat célèbre; à chaque loisir il venait se

reposer auprès de ses parents adoptifs. Il s'occupait de l'éducation de son frère adoptif, Georges, un vrai Roulier celui-là, et le reste du temps errait à l'aventure.

Sa situation étrange le rendait sauvage. Il fuyait la société de son choix, de son rang, de peur des indiscrétions que l'intimité entraîne; mais il fuyait encore plus la société des amis de ses parents adoptifs, dont les manières frustres le choquaient.

Il aperçut de loin un canot, balancé doucement par le mouvement des rames, qui s'avançait. A l'arrière un homme, mis avec une élégante recherche, ramait ; à l'avant, une femme en deuil semblait rêver.

Toujours sauvage, Louis préféra s'éloigner.

Il avait à peine fait quelques pas, qu'un double cri d'angoisse s'éleva dans l'air. Nul doute que la chétive embarcation, conduite par une main mal habile, n'eût chaviré.

Louis était brave, chevaleresque; aussi il courut, rapide comme la flèche, vers l'étang et s'élança sans hésiter dans l'eau. Il ne s'arrêta qu'une minute, afin de distinguer, dans les deux corps qui se débattaient en enfonçant, la jeune fille du jeune homme ; et il se précipita au secours de Louise. Il saisit vigoureusement la jeune fille; elle résista un instant à cette étreinte, comme si elle eût horreur de celui qui la sauvait; puis, affaiblie, elle se laissa ramener sur le rivage.

D'ailleurs, l'immersion avait été courte, et la jeune fille ne s'évanouit même pas complètement. En reprenant ses sens, elle regarda son sauveur avec étonnement, puis avec une douce reconnaissance.

Lui, charmé d'avoir ramené à la vie cette gracieuse personne, souriait sans s'occuper de Lucien, qui, honteux, s'efforçait sur la rive de réparer le désordre de sa toilette.

Il était confus de sa maladresse et dépité d'avoir laissé à un autre le soin de sauver Louise; c'était pour lui une occasion si facile de mériter sa reconnaissance! Elle lui avait échappé au profit d'un inconnu. Aussi lorsqu'il s'avança vers Louis Roulier, penché sur la jeune fille, il l'arracha vite à sa contemplation en le priant de mettre le comble à son obligeance et de leur procurer un véhicule quelconque pour rentrer au château.

Au même moment on entendit le roulement d'une voiture qui déboucha par l'allée en berceau. C'était Raymond et sa femme. Lucien, gêné, s'avança vers eux et, balbutiant, leur raconta l'aventure.

Avant qu'il eût achevé, Paule sauta, légère, du tilbury et s'élança vers Louise; mais le docteur resta immobile, comme cloué sur place. Un soupçon affreux venait de lui traverser l'esprit; le trouble de son frère le confirma dans sa pensée, et pour la première fois il ne put se contenir.

« Misérable! » gronda-t-il.

Mais Lucien, fort de son innocence en cette affaire, le regarda bien en face.

« Tu es fou! dit-il.

— Je voudrais l'être, ah! oui! »

Raymond perdait toute mesure; Lucien calmé reprit :

« Tu as tort, mon cher, de t'emporter ainsi. Penses-tu m'accuser par tes suppositions indignes, quand Louise, témoin irrécusable, te racontera facilement l'accident?

— C'est juste, j'ai eu un instant de folie, dit-il. Songeons à soigner les malades. »

Louise arrivait gaiement à la voiture; ses vêtements mouillés gênaient sa marche, mais il était clair que cet incident ne l'avait pas contrariée le moins du monde.

Le docteur, ayant peur que les deux jeunes gens ne se refroidissent, pressait le départ. Il prit le temps néanmoins d'adresser de chaleureux remerciements à Louis Roulier; celui-ci se déroba, donnant à peine son adresse, malgré l'insistance avec laquelle toute la famille et Mlle de Sivry elle-même mettaient à l'inviter à venir au château.

Le trajet en voiture de l'étang au château étant assez long, Raymond se fit décrire par Louise les incidents de la promenade sur l'eau.

Arrivée à l'instant précis où la barque avait été renversée et où les deux promeneurs s'étaient sentis précipités dans l'étang, Louise s'arrêta.

« Ici, dit-elle, je ne sais plus que dire. Il s'est passé une chose étrange. J'étais dans l'eau avant d'avoir compris d'où venait le choc et d'où provenait la chute. »

Raymond ne répondit rien; il tremblait de comprendre. Lucien, après avoir supprimé le fiancé, essayerait-il aussi de faire périr Louise? Dans quel but son frère aurait-il agi? En tout cas, il s'agissait de soustraire le plus vite possible Louise aux dangers qui la menaçaient, et à ce point de vue son départ pour Chang-Haï était providentiel.

Louise continua, sans soupçonner quels tourments assiégeaient l'âme de Raymond :

« N'est-ce pas, Lucien, que cette chute a été véritablement étrange? dit-elle naïvement.

— Oui, j'en suis encore consterné, et je ne peux m'expliquer notre accident, » répondit Lucien très calme et regardant Raymond dans les yeux.

Car il sentait que son frère le soupçonnait, et pourtant il n'était pas coupable et ne s'expliquait vraiment pas comment la chose avait pu se produire.

« C'est égal, fit Louise, notre généreux sauveur est arrivé à temps.

— Oh! dit Lucien, il m'a devancé, voilà tout. Une seconde de plus, et c'était moi qui eusse eu l'honneur insigne de vous *sauver des flots*, acheva-t-il en souriant.

— En tout cas, je compte sur vous pour aller au plus vite remercier ce monsieur. Comment s'appelle-t-il?

— Il s'appelle Louis Roulier, dit Lucien en jetant les yeux sur la carte que l'inconnu lui avait remise, et il est avocat au barreau de Paris.

— Il faudra aller le trouver aussitôt que vous serez présentable, Lucien, dit Paule.

— Oui, certainement. Le temps de changer de vêtements, et je pars. »

V

JOURS DE DEUIL

L'avocat n'était point chez lui ; Lucien Grauville ne trouva que les deux braves Roulier, paysans naïfs qui s'empressèrent de dire la joie qu'ils auraient à voir Louis reçu au château et de lui confier tout ce qu'ils savaient de la naissance de l'enfant abandonné.

Lorsque Lucien revint de sa visite aux Roulier, il était perplexe.

Quel était ce jeune homme qui apparaissait tout à coup, semblable à un héros du moyen âge, pour sauver des eaux une jeune inconnue ? Les Roulier ignoraient quels étaient les parents de l'enfant confié, il y a vingt-six ans, à leur garde ; mais ils les supposaient riches et de noble famille.

Il mettait ce mystère à part dans son cerveau ; cela lui servirait peut-être plus tard.

C'était sans doute une mine d'or à exploiter.

Tout est bon à ramasser pour les aventuriers de cette sorte. En tout cas, il ne répéterait aux hôtes de Montflanquet que ce qu'il voudrait bien de l'entretien qu'il avait eu avec les parents adoptifs de Louis.

Il n'irait certainement pas répéter l'espoir qu'avaient les Roulier d'introduire au château le jeune et déjà célèbre avocat. Non, il ne fallait pas un rival de plus dans la place. Il voulait être seul à lutter pour avoir le million de dot de Louise.

Une déception l'attendait à l'arrivée.

« Eh ! où courez-vous ainsi, Joseph ? »

Voici ce qui s'était passé :

Louise et Paule étaient allées, suivant le désir exprimé par le docteur, le retrouver dans son cabinet.

« Nous avons reçu ce matin une lettre de Chang-Haï, dit-il.

— Ah ! fit Louise toute pâle. Que dit ce pauvre Jean ? Comment a-t-il appris la triste nouvelle ? Je souffre pour lui de son désespoir.

— Sa lettre, dit le docteur grave, n'est point une réponse à la nôtre ; et lorsqu'il m'écrivait celle que j'ai reçue ce matin, il ne se doutait point encore du nouveau chagrin qui allait l'accabler.

— Vous dites « nouveau chagrin » ? interrompit Louise anxieuse, quels autres malheurs peuvent encore l'atteindre ? Sa fortune est à l'abri de tous dangers. Je ne vois pas ce qui pourrait lui arriver.

— Voyons, Louise, laisse mon mari parler et ne l'interromps pas constamment, » dit Paule.

Elle passa son bras autour du cou de la jeune fille et la força à s'asseoir à côté d'elle, sur un petit canapé bas.

« Voici la lettre reçue ce matin, dit le docteur en tirant d'un meuble de Boule, placé dans une encoignure de la chambre, la triste missive.

— Mais elle est encadrée de deuil ! » ne put s'empêcher de s'écrier Louise.

Le docteur ne répondit rien à l'interruption faite par la jeune fille, et il commença la lecture de la lettre que nos lecteurs connaissent déjà.

A mesure qu'il lisait, les yeux des deux jeunes femmes se mouillaient de larmes, et ce fut la voix coupée par des sanglots que Louise s'écria, lorsque le docteur eut achevé sa lecture :

« Ah ! c'est affreux ! c'est atroce ! Pourquoi sommes-nous si éprouvés ?

— Les voies de Dieu sont impénétrables, » reprit gravement le docteur.

Et, voyant que les deux jeunes femmes continuaient à sangloter :

« Les pleurs n'y feront rien, fit-il. Il s'agit de prendre une résolution et de songer à ce pauvre Jean. »

Le chirurgien reparaissait en lui. Il voyait de suite la plaie, et il cherchait à la panser.

« Ah ! fit Louise étouffant ses pleurs, si vous me permettiez, si vous vouliez...

— Quoi ? Parle ! cria Paule anxieuse.

— Non, je n'oserai jamais vous dire mon idée ; vous me désapprouveriez et me traiteriez d'insensée.

— Mais non, ma chère petite, dit le docteur, vous n'êtes plus une enfant, le malheur a mûri votre esprit, et je suis sûr que le conseil que vous nous donneriez serait sage et bon. J'ai grande confiance en vous ; sans cela, vous aurais-je fait venir avec Paule chez moi pour prendre une décision ?

— Vous savez, dit-elle, que je n'ai plus de bonheur à espérer sur cette terre. N'est-ce pas la Providence qui nous envoie ce petit innocent, le petit Harry, le neveu de Gaston ? Et voilà ce que je veux vous dire : laissez-moi partir à Chang-Haï, laissez-moi aller recueillir cet orphelin, dont je ferai mon enfant. Il me rattachera à l'existence et me donnera la force de vivre cette vie si désolée pour moi. »

Paule écoutait Louise, ravie de l'entendre exprimer ce qu'elle désirait tout bas ; mais en même temps elle tremblait à l'idée des dangers que Louise faible, mal rétablie, courrait pendant ce long voyage, et elle n'osait se prononcer. Aussi elle laissa le docteur répondre, sans donner le moindre signe extérieur d'approbation ou de désapprobation.

« Ma chère Louise, dit-il, je n'attendais pas moins de votre bon cœur et de votre dévouement sans bornes. Il est bien entendu que vous êtes libre d'agir à votre gré ; j'admire ce courage qui vous fait traverser des terres, des mers inconnues, pour aller à la recherche de cet enfant. Je ne m'oppose pas à votre projet, d'autant plus que j'avais moi-même songé à vous proposer ce long voyage.

— J'avais donc tort, reprit Louise, de craindre votre désapprobation.

— Oui, ma chère enfant, ce voyage vous fera du bien et vous détournera de votre perpétuel chagrin. Allez nous chercher cet enfant, et ramenez-le parmi nous. Ce sera le vôtre, bien à vous ; nous ne nous en occuperons que pour l'aimer et le gâter.

— Et qui sait ? reprit Paule, rompant enfin le long silence dans lequel elle se renfermait, qui sait si la joie causée par l'arrivée de Louise n'opérera pas un miracle et ne rendra pas la santé à Jean ? »

Ce fut seulement lorsque toute la famille fut réunie autour de la grande table carrée en bois massif pour le repas du soir que Paule annonça à Lucien le départ de Louise en lui racontant les nouvelles reçues de Chang-Haï, le matin même.

Lucien reçut cette communication sans manifester le moindre dépit. Il admira et vanta hautement le courage de Louise et demanda la permission de la conduire jusqu'à Marseille.

« Nous irons tous jusque-là, lui répondit Raymond; libre à toi de te joindre à nous.

— Oh! merci, vous êtes bons, fit Louise.

— Allons, pas d'attendrissement, grommela Raymond. Raconte-nous, Lucien, ta visite chez M. Louis Roulier.

— C'est vrai, dit Louise, on ne s'occupe ici que de moi et nullement de notre sauveur.

— Ah! oui, de M. de Terre-Neuve, reprit aigrement Lucien; il était sorti, et je n'ai trouvé que son père et sa mère adoptifs.

— Ah! vraiment, il était sorti? dit Louise.

— Oui, paraît-il, il voulait se dérober à nos remerciements. S'il vous a sauvée, c'est par mégarde, et il s'en cache comme d'une mauvaise action. Il a fait cela pour s'amuser; c'est un sombre, un taciturne et un misanthrope, et c'est lui qui voudrait sans doute vous remercier, ajouta-t-il en se tournant du côté de Louise, de l'occasion que vous lui avez fournie de se distraire un peu.

— En tout cas, dit Louise, je tiens à remercier ce monsieur moi-même, et si je ne puis le faire, je serais heureuse qu'un de vous le fît pour moi. »

Lucien ne répondit pas. En somme, il se souciait peu de plaire à Louise, maintenant qu'elle partait et que cette proie lui échappait. Il ne savait pas se contenir longtemps, lorsque sa fortune et ses plaisirs n'étaient pas en jeu.

« Sois tranquille, dit Paule, je saurai bien le retrouver, cet illustre inconnu. Il m'intéresse, car je soupçonne en lui un homme intelligent et bon. »

Paule était sincère en faisant cette promesse; mais les événements foudroyants qui allaient se succéder coup sur coup l'empêcheraient de la tenir.

Ce furent d'abord les préparatifs du départ de Louise qui absorbèrent tous les habitants de Montflanquet. Quelques heures avant que toute la famille ne quittât le château pour l'accompagner jusqu'à Marseille, le docteur la prit à part et lui dit :

« Vous êtes, ma chère amie, une femme mûrie par le malheur, à qui on

peut parler sérieusement. Vous partez pour un long voyage. Il est possible que vous ne me retrouviez pas à votre retour.

— Oh! docteur, ne parlez pas ainsi, dit vivement Louise. Nous nous retrouverons tous ici, heureux.

— Dieu le veuille! reprit le docteur en secouant tristement la tête. Il faut tout prévoir, et je veux, avant de vous quitter, vous demander quelques promesses qui me tranquilliseront si je venais à disparaître, laissant ma Paule seule avec ma petite Rose-Thé. Je me sens bien vieilli et bien fatigué, et la tombe m'apparaîtrait comme un lieu de repos si je ne savais pas tout ce que je laisse derrière moi. Je n'ai pas besoin de vous recommander de veiller sur ma femme et ma petite fille, si je venais à leur manquer. Ce serait faire injure à votre bon cœur que d'en douter.

— Mais enfin, docteur, c'est moi qui pars, et c'est vous qui restez. C'est à moi qu'il faut dire adieu, c'est à moi qu'il faut donner du courage.

— J'ai peut-être tort de vous parler ainsi tristement, Louise, dit le docteur; mais il faut que je vous confie un secret.

— Un secret à moi! fit Louise.

— Oui, à vous, ma sœur. Voici une lettre que vous remettrez à Jean; mais vous ne la lui remettrez que si je viens à mourir. Si vous ne retrouviez plus Jean vivant, alors c'est vous qui en prendriez connaissance et qui agiriez suivant mes instructions; mais vous ne le ferez que si j'étais mort moi-même. Soyez persuadée qu'il m'en coûte de vous confier cette lettre; vous ne saurez que bien plus tard le déchirement de mon âme. »

Et le docteur s'arrêta, étouffant un sanglot.

« Allons, acheva-t-il en se levant et en passant la main sur son front, comme pour en chasser des idées noires, il faut nous quitter. Que Dieu vous bénisse, ma chère enfant, pour tout le bien que vous allez faire! Vous trouverez dans la paix et le contentement de votre conscience l'adoucissement à tous vos chagrins. »

. . . . . .

Dès que Louise fut arrivée à Chang-Haï, elle écrivit à sa sœur une lettre très rassurante.

Jean, bien que très attaché à sa femme, n'avait point eu pour elle une de ces passions qui sont la raison d'être de la vie; il se consolait peu à peu,

en voyant Harry se fortifier chaque jour, et les soins affectueux dont Louise l'entourait remplaçaient pour lui le foyer évanoui.

La joie de se sentir nécessaire, la joie de se dévouer à Jean et à son cher petit bébé, rendait peu à peu à Mlle de Sivry le goût de l'existence.

Cet amour maternel, qui sommeille dans chaque cœur de femme, s'était éveillé à la vue du pauvre petit orphelin, et les caresses de Harry avaient calmé la blessure de son âme.

Sa lettre était presque gaie; on parlait de retour en France, de projets de réunion.

Paule aurait dû être complètement heureuse; heureuse de voir Louise enfin consolée, et de voir Jean, pour lequel elle gardait toujours une secrète affection, entouré, secouru par la plus tendre et la plus dévouée des sœurs.

Mais une inquiétude la rongeait.

Son mari semblait depuis quelque temps miné par un mal étrange, contre lequel la science de tous ses collègues restait vaine.

Il languit des mois, sans amélioration sensible. Bientôt on lui ordonna un repos complet, et toute la famille se transporta dans la solitude de Montflanquet.

Il y déclina de plus en plus, et Paule sentait chaque jour grandir son affreuse angoisse.

Elle ne quittait plus son cher mari. A toute heure, assise à son chevet, elle semblait vouloir arrêter la terrible faucheuse, dont le bras se levait, menaçant. Elle procura en hâte, au malade, les secours de la religion.

Un jour, Paule travaillait auprès de son mari endormi, lorsque, le regardant avec sollicitude, elle vit ses yeux grands ouverts. Il la regardait, elle aussi, et il lui fit signe de s'avancer.

Elle se leva, s'approcha et lui prit la main; et comme la voix de son mari était très faible, elle se pencha pour écouter.

Il disait :

« Veille sur Lucien! »

Elle dit « oui »; puis, le regardant, elle poussa un cri d'horreur: les yeux de Raymond étaient fixes, et pas un souffle ne sortait de cette bouche entr'ouverte.

Elle ne put d'abord se rendre à l'affreuse évidence. Elle sauta sur la sonnette et fit retentir le château d'appels réitérés. Les domestiques accou-

rurent, Véronique en tête. Hélas ! ils ne firent que confirmer à Paule l'horrible réalité : le docteur s'était endormi, calme, du sommeil de la mort.

Lorsque Paule fut bien convaincue qu'il n'y avait plus d'espoir, elle se raidit contre la douleur. Elle appela à son aide toute son énergie, et elle fut admirable de force et de résignation. Elle rendit elle-même à son mari les derniers devoirs, refusant les offres de service de Lucien.

VI

AU FEU!

La mort de son mari fut un coup affreux pour Paule. Elle se sentit perdue, seule, entourée d'ennemis ou d'indifférents.

Ah! si elle avait eu auprès d'elle Jean ou Louise pour la conseiller, pour la diriger, quelle quiétude elle eût éprouvée!

Elle avait des craintes vagues, de noirs pressentiments. Elle ne pouvait les définir et encore moins écrire ce qu'elle ressentait.

Pourquoi la dernière parole du docteur avait-elle été pour lui dire :

« Veille sur Lucien! »

Et elle avait promis.

Elle se sentait engagée vis-à-vis du mourant.

Ah! si elle avait su ce que la dernière parole signifiait; si elle avait su qu'elle pouvait se traduire ainsi :

« Défie-toi de Lucien! »

Raymond avait, en mourant, senti qu'il laissait seule sa femme sans expérience avec un homme tel que Lucien, un homme disposé à ne reculer devant aucun expédient pour se procurer de l'argent. Il avait entrevu en un instant, avec la lucidité qu'ont souvent les mourants, les difficultés auxquelles sa femme serait en proie, et il avait rassemblé toutes ses forces pour lui recommander en quelques mots de « veiller sur Lucien ».

Ces mots, elle les avait mal compris.

Le hasard fait souvent de ces coups.

Notre bonheur ou notre malheur tient fréquemment à un fil.

Il s'agit de le bien saisir.

L'ouverture du testament avait mis Lucien en fureur : son frère ne lui laissait rien du tout. Il avait immédiatement télégraphié à son ami de Maurepas.

La réponse ne se fit pas attendre; Maurepas l'apportait lui-même. Il avait prévenu par dépêche Lucien de son arrivée.

Elle était ainsi conçue : « Arrive cinq heures. Viens m'attendre Reims. »

C'était une bonne précaution. Maurepas, d'ailleurs, avait plus « d'un tour dans son sac », et on ne le surprenait pas facilement. Il jugeait inutile que Paule les vît ensemble. On ne sait ce qui peut arriver.

Il trouva Lucien qui l'attendait en se promenant nerveusement sur le quai de la gare de Reims. Il l'aborda d'un air sombre et préoccupé.

« Quelle mine tragique, mon bon! Cela ne va donc pas? » dit Maurepas.

Lucien l'entraîna vers la promenade qui avoisine la gare, pour lui faire le récit de ses déboires.

« Tu as été prévenu, comme tous les amis, de la mort du docteur; mais ce que tu n'as pas connu, ce sont les événements qui ont précédé cette mort. Raymond a eu des soupçons; comment lui sont-ils venus? je ne sais... Toujours est-il qu'il me déshérite dans son testament, et que je n'ai pas un maravédis. Il laisse toute sa fortune à sa femme et à sa fille. Paule doit subvenir à tous mes besoins et m'assurer une existence large et honorable.

— Ah! voilà une autre histoire! dit Maurepas.

— Oui, et le plus terrible pour moi, c'est que Louise est partie à Chang-Haï chez le frère de son fiancé, Jean de Montluçon. Tu connais son histoire? Il a écrit à Raymond, peu de temps avant la mort de ce dernier, pour lui annoncer la mort de sa femme et de son beau-père, enlevés par les fièvres de Chine. Lui-même se sent atteint par le terrible fléau, et il recommande à Paule l'enfant qui restera seul.

— Alors?... tu m'intéresses.

— Alors, Louise est partie, ange de dévouement, chercher l'enfant. Quand Louise reviendra-t-elle,... si elle revient? Tout m'échappe à la fois, argent et femme.

— Voyons! tout n'est pas encore perdu. Jean peut mourir, et alors tu épouses Louise riche, retour de Chine; tu adoptes l'enfant milliardaire, et tout le monde te bénit et t'admire.

« Si la mort dérange des choses, elle en arrange d'autres, ajouta sentencieusement Maurepas. Mais tu n'es pas venu ici sans avoir une idée.

— Oui, j'en ai une, mais si peu sûre! Toi, que ferais-tu à ma place?

— Oh! moi, dit-il, je suis un violent. Je ne vais pas au but par quatre chemins. Quand les gens me gênent, je les supprime.

— Oh! encore un assassinat! fit Lucien. Non, non, non!

— Pas de gros mots, voyons! Où prends-tu un assassinat? Moi, je ne vois que des accidents causés par le hasard. On aide un peu au hasard, voilà tout. Un petit coup de pouce, et le tour est joué.

— Si c'est là toute ton idée, elle n'est pas merveilleuse, fit Lucien. Il y a eu trop de morts, trop d'accidents, fit-il en se reprenant, souriant, à Montflanquet depuis quelque temps. Cela n'est pas naturel. Et puis, ce n'est pas tout; je ne t'ai pas dit le plus terrible.

— Dis vite, fit Maurepas, tu m'effrayes.

— La veille du départ de Louise, mon frère l'a fait appeler secrètement dans son cabinet. Intrigué par ces précautions, j'ai, du petit salon, essayé d'entendre la conversation; peine inutile! je n'ai pas saisi un mot.

— Eh bien! mais, interrompit Maurepas, si c'est là tout ce que tu as à me dire, et si c'est pour cela que tu me déranges?...

— Je n'ai rien entendu, reprit Lucien; mais j'ai vu à travers les petits carreaux Louis XIV de la grande baie qui sépare le petit salon du cabinet de Raymond, j'ai vu le docteur remettre à Louise une enveloppe cachetée, et en la reconduisant à la porte il a dit cette phrase, qui sonne encore à mon oreille :

« — Louise, je vous confie cette lettre. Si Jean n'est plus à votre arrivée à Chang-Haï, je vous ordonne de l'ouvrir et de vous conformer à mes instructions, si je venais à mourir. Il s'agit de Gaston et de sa mort tragique. »

« Cette lettre est une arme terrible contre moi; car Jean est sauvé : une dépêche reçue hier nous l'apprend.

— Oui, ça ne va pas trop bien tes affaires, mon pauvre Lucien, et je ne vois qu'un moyen de te tirer de là, dit tranquillement Maurepas.

— Oh! dis-le vite, vite, car je n'ai plus d'idées.

— Tout beau! mon cher, dit Maurepas. En quoi ai-je bénéficié de ce marché? Où est l'argent que tu m'avais promis? J'en ai assez, conclut-il en s'animant, de fournir à crédit des idées géniales.

— Tu plaisantes, voyons! reprit Lucien inquiet; ce n'est pas le moment.

— Hé non! mon cher, donnant, donnant. Si tu veux mon idée, et elle est bonne, il faut me la payer en beaux écus sonnants. Ah! la position n'est pas belle. Je connais Jean de Montluçon; c'est un homme énergique et intelligent. Il ne reculera devant rien pour venger la mort de son frère Gaston. Je te plains sincèrement, tandis qu'avec mon idée...

— Voyons! parle, que veux-tu?

— Je veux demain matin cent mille francs comptant; il me les faut à toute force.

— Peste! tu n'y vas pas de main morte; mais où veux-tu que je les prenne?

— Demande-les à ta belle-sœur.

— Avec ça que c'est facile! Paule me déteste au fond et se défie de moi. Mais celle qui me nuit, qui excite ma belle-sœur à me tenir la dragée haute, c'est la vieille nourrice Véronique. Oh! cette vieille, comme je la hais, moi! ajouta-t-il, les dents serrées; mais je ne puis rien contre elle, rien!

— Aurai-je, oui ou non, cet argent? Ce sont deux femmes, après tout, dont il me semble que tu devrais avoir facilement raison. Cet argent, demande-le à ta belle-sœur; c'est pour payer une dette de jeu, une dette sacrée.

— Elle ne le croira pas; je ne joue pas ici, et puis je ne pourrai la voir seule; aussitôt que je suis près d'elle, la vieille Véronique arrive rompre notre tête-à-tête. C'est à croire que le mot d'ordre a été donné.

— Enfin il n'y a pas à balancer. Veux-tu être sauvé, oui ou non? N'y a-t-il pas un moment où tu pourrais la voir?

— Oui, tu me donnes une idée. Ce soir, aussitôt après le départ de Véronique, je prends l'escalier qu'elle vient de quitter, et je frappe à la porte du petit salon. Paule, pensant que la vieille bonne a oublié la clef, vient ouvrir, et je demande l'argent et je te l'apporte.

— C'est bien; je compte sur toi, et je t'attendrai cette nuit, à deux heures, dans la serre du château. Il est huit heures du soir, et, en reprenant le train de suite, il sera encore temps de mettre, ce soir, ton projet à exécution.

— Je te conterai mon idée en route, » avait dit Maurepas à Lucien.

Et, en effet, à peine furent-ils installés dans le coupé de première qui les ramenait à Ay, que Maurepas exposa son projet à son complice.

Il ne s'agissait rien moins que de se faire épouser par Paule, et au besoin, pour parvenir à cette fin, on fabriquerait une lettre en imitant l'écriture du docteur Grauville. Cette lettre adressée à Lucien, quelques jours avant la mort du docteur, serait un suprême appel à l'affection de Lucien. Il supplierait son frère de vouloir bien servir de père à son enfant, en épousant sa veuve Paule.

Certainement Paule, persuadée que la lettre était de son mari, ne songerait pas un seul instant à se dérober à ses dernières volontés. Elle obéirait sans enthousiasme; mais qu'importait Paule dans cette affaire? Il n'y avait qu'une question d'argent, et les deux complices se promettaient d'en user royalement.

Maurepas quitta Lucien à la grille du château. Ils ne voulaient point être vus ensemble par le garde de la propriété.

Lucien, une fois entré, descendit la longue allée perpendiculaire à la maison; puis, tournant à gauche, il s'enfonça dans un massif d'arbres et rejoignit, assez loin de la porte d'entrée, le mur de clôture. Il prit dans sa poche une clef et, ouvrant une petite porte de service percée dans le mur, il introduisit de Maurepas.

« Là, comme cela, dit-il, personne ne t'aura vu. Je vais te conduire dans la serre, où tu m'attendras patiemment. Je serai ici dans deux heures.

— Allons, bonne chance et de la fermeté! »

Paule lisait, étendue sur un siège, dans son petit salon. A côté d'elle, sur une chaise longue, l'enfant dormait tout habillée. Par un caprice inexplicable, elle avait, ce soir-là, refusé de se laisser déshabiller par Véronique.

Elle voulait attendre petite mère; elle se coucherait en même temps qu'elle. Véronique, qui ne savait rien refuser à son enfant, était partie en bougonnant.

« Je reviendrai dans une heure te mettre au lit, petit démon!

— Non, ma bonne Véronique, fit Paule, c'est inutile; ne vous dérangez pas, je la coucherai moi-même.

— Je m'en vais, puisque madame le veut, et je reviendrai dans une heure.

Lucien la saisit violemment par le bras et, lui mettant la main sur la bouche...

— Allons! c'est bon; on ne peut vous commander, Véronique; vous n'en faites qu'à votre tête.

— Je vais attendre en bas, à l'office. Comme cela, je serai bien sûre de ne pas m'endormir.

— Heureusement que Rose dort! Sans cela, quels mauvais exemples vous lui donneriez, ma bonne nounou! dit Paule en haussant les épaules. C'est bon; vous êtes quand même la meilleure des femmes, et si jamais je venais à lui manquer, c'est à vous que je la confie, ma pauvre vieille Véronique.

— Madame sait bien, dit Véronique, ce que je lui ai déjà promis l'autre jour; mais puisqu'il faut une promesse solennelle pour vous rassurer, je jure, fit-elle en étendant la main sur la tête de Rose-Thé, je jure sur cette enfant, de ne la quitter jamais et de me dévouer à elle jusqu'à mon dernier souffle.

— Merci, fit Paule, les larmes aux yeux, émue par cette promesse simple et naïve; merci, et maintenant me voici tranquille. Vous avez raison, j'étais folle de m'alarmer ainsi. Allons! bonsoir, fit-elle en lui tendant la main, et dormez.

— Ah! mais non! grommela Véronique, je reviendrai dans une heure pour coucher mon chérubin. Ce serait la première fois de ma vie que je ne le ferais pas. »

Paule était rentrée dans le petit salon depuis quelques instants et lisait tranquillement près de Rose endormie, quand elle entendit frapper à la porte.

« Tiens, fit-elle, voilà Véronique qui revient. La pauvre vieille n'est pas tranquille. Pourtant elle est sortie par le grand escalier; comment se fait-il qu'elle soit déjà là? Il faut au moins un quart d'heure pour faire le tour de cette grande maison. »

Elle se leva, alla ouvrir et recula, effarée, en voyant entrer Lucien, souriant.

« Ah! il paraît que vous ne m'attendiez pas!

— Non, en effet, fit-elle, je suis toute surprise.

— Oh! vous vous imaginez bien, ma chère Paule, que je ne viens pas ici à pareille heure pour vous demander de vos nouvelles.

— Je le suppose, en effet.

— Oui, reprit Lucien, il s'agit d'une chose très sérieuse.

— C'est donc une chose bien pressante? N'auriez-vous pu attendre à demain matin? fit Paule anxieuse et se mettant sur la défensive.

— Je viens vous adresser une requête.

— Une requête à moi! fit Paule. Je suis si peu de chose! Que puis-je faire pour vous?

— Écoutez ma confession. J'ai une dette, une dette sacrée; je dois la payer demain sans faute, et je n'en ai pas le premier sou. S'il s'agissait de demander de l'argent pour moi, j'aimerais mieux mourir que de recourir à cette extrémité; mais quand il s'agit d'une dette, et que l'honneur du nom des Grauville y est attaché, je ne peux m'y soustraire, et c'est pour cela que j'ai recours à vous.

— Combien voulez-vous? » dit Paule l'interrompant.

Elle était persuadée qu'il n'y avait pas de dette, que Lucien la trompait; mais l'argent venait des Grauville, et elle le rendait aux Grauville. Ah! s'il n'y avait pas eu sa fille, l'enfant de Raymond, comme elle aurait tout laissé là et abandonné ses droits! Mais il y avait son enfant, qu'elle voulait riche et heureuse, et pour elle elle lutterait jusqu'au bout.

Lucien demeura interdit devant cette demande faite brusquement; puis, payant d'audace :

« Cent mille francs. C'est peu pour vous, n'est-ce pas?

— Non, fit Paule, car moi j'ai été très pauvre, et je connais le prix de l'argent; mais du moment qu'il s'agit d'une dette d'honneur, il n'y a pas à balancer, et je vais vous les donner. »

Paule se leva, majestueuse et digne, et, jetant en passant un regard sur l'enfant endormie, elle se dirigea vers sa chambre à coucher, où Lucien la suivit.

Elle ouvrit un tiroir dans lequel était une liasse de billets de banque épinglés. Elle en compta cent, et, les remettant à Lucien :

« Voilà, » fit-elle simplement.

Elle a l'air bien disposée ce soir, si je payais d'audace? pensa-t-il.

« Paule, ma chère Paule, dit-il, je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance.

— C'est peu de chose, fit-elle, gênée, essayant de couper court aux remerciements de Lucien; j'agis comme l'eût fait mon mari, votre frère.

— Vous êtes tous deux grands et généreux, et je voudrais vous ressembler. Pourtant, ajouta-t-il, je ne dois pas me déclarer trop indigne, car je

veux vous confier un désir de mon frère, désir qu'il m'a exprimé quelques jours avant sa mort.

— Quoi donc? fit Paule curieuse.

— Voici ce qu'il m'a dit :

« — Si je venais jamais à mourir, mon cher Lucien, jure-moi que tu servirais de père à ma petite Rose-Thé et que tu épouserais Paule. »

— Cela, fit Paule en se dressant toute droite, cela, mon mari ne l'a jamais dit. J'en jurerais sur la tête de mon enfant, » fit-elle en étendant la main vivement.

Dans ce brusque mouvement, elle renversa la lampe posée à droite sur le bureau, et, avant qu'elle se fût rendu compte de ce malheur, les tentures de mousseline, les rideaux étaient en feu. Le verni tout neuf des meubles blancs s'enflamma, et en un instant la chambre ne fut plus qu'un immense brasier.

« Mon enfant! » cria Paule atterrée, et elle se précipita vers le petit salon.

Lucien la saisit violemment par le bras et, lui mettant la main sur la bouche :

« Taisez-vous! ordonna-t-il; fuyez, je m'en charge. »

C'est qu'une idée infernale venait de germer en une seconde dans son esprit!

Si l'enfant brûlait, il n'y avait plus qu'à supprimer la mère et la fortune serait à lui!

Il voulut la pousser brusquement dans le grand escalier; mais il ne rencontra qu'un corps inerte. Paule, suffoquée par la fumée, venait de s'évanouir. Il la saisit dans ses bras et s'enfuit en poussant de grands cris. Les domestiques, qui veillaient encore dans l'office, accoururent.

« Au feu! cria Lucien; je sauve la mère, sauvez l'enfant. Au nom de Dieu, sauvez Rose-Thé! »

Il déposa Paule, toujours évanouie, sur un canapé dans une chambre assez éloignée de son appartement.

Mais, avant de revenir sur le lieu du sinistre, il alla dans la serre retrouver de Maurepas.

Ce dernier regardait, consterné, les flammes rouges qui jetaient jusque dans la serre une terrible lueur.

« Qu'y a-t-il donc, Lucien?

— Tiens! voilà ton argent! répondit celui-ci en lui remettant la liasse de billets bleus. Je n'ai pas le temps de t'expliquer ce qui se passe. File au plus vite. J'irai te voir à Paris. Voilà la clef de la petite porte; tu la jetteras par-dessus le mur après t'en être servi. Quant à moi, je me sauve, j'ai à faire. »

Les trois pièces de l'appartement de Paule étaient en feu, et une fumée épaisse asphyxiait tous ceux qui voulaient y pénétrer.

Lucien arriva tout courant.

« Où est Rose-Thé? »

Un silence de mort lui répondit.

« Ah! vous êtes des lâches! fit-il. Personne de vous n'ose rentrer dans ces pièces. J'irai, moi, dussé-je y laisser ma vie. »

Il fit mine de s'élancer dans les flammes, et les domestiques effarés se suspendirent à lui pour l'empêcher d'avancer.

« Monsieur! tout est perdu; il n'y a plus d'espoir : la pauvre petite est bien morte, allez! voilà déjà le feu qui gagne le second étage. »

En effet, les flammes s'élançaient au ciel et éclairaient le parc de sinistres reflets.

Lucien s'arrachait les cheveux.

« Ma fortune, disait-il, à qui sauvera cette enfant! »

Il avait l'air d'un fou, d'un égaré.

« Mon frère, mon pauvre frère, tu me l'avais confiée, et voilà ce que j'en ai fait. Je ne me consolerai de ma vie! »

Et il faisait retentir l'air de ses cris; il pleurait, il était tragique dans son désespoir, et si on n'avait pas été si ému, on aurait peut-être pu douter de sa sincérité, tant il avait de facilité à exprimer son chagrin.

Les pompiers accourus d'Ay à la nouvelle du sinistre ne se rendirent maîtres de l'incendie qu'au bout de plusieurs heures d'efforts et de travail. Il fallut faire la part du feu; la moitié du château était détruite.

Paule, que Lucien avait transportée dans la partie la plus éloignée de la maison, était toujours évanouie.

Les femmes de chambre s'empressaient autour d'elle, et rien ne la faisait revenir de cette syncope prolongée.

« Comment se fait-il, fit l'une d'elles, que Véronique ne soit pas ici? »

Au même moment Véronique, pâle, décomposée, entrait dans la pièce.

« Ma pauvre maîtresse! ma pauvre maîtresse! Mais elle est morte, grand Dieu! Regardez, ses mains sont droites, le regard fixe. »

Et, voyant que les femmes de chambre atterrées ne lui répondaient rien, elle cria :

« C'est donc vrai! »

Et elle sortit comme une flèche.

« Pauvre Véronique! dit Marie, une lingère, la douleur la rend folle.

— Ce sera bien plus terrible, lorsqu'elle apprendra la fin affreuse de la petite demoiselle; mais ce n'est pas moi qui me chargerai de le lui annoncer.

— Je crois vraiment que madame est morte, répondit Marie; c'est dommage, une si bonne et si douce dame!

— Oh! cela ne vaudrait-il pas mieux? Elle ne pourrait supporter la douleur causée par la perte de sa fille, » répondit la femme de chambre.

Elle achevait à peine cette parole, que Paule fit un mouvement.

Elle ouvrit les yeux, vit ces visages anxieux qui l'entouraient. Elle passa la main sur son front et cria d'une voix angoissée :

« Ma fille! où est ma fille? »

Personne ne lui répondit.

« Où est-elle? Je veux la voir! »

Et elle voulait se précipiter en bas du lit improvisé; mais ses forces la trahirent, et elle retomba.

« Mais parlez donc! Et vous, dit-elle à Lucien qui entrait, vous, infâme! vous, fourbe! vous, traître! qu'en avez-vous fait? Répondez!

— Elle est morte, dit doucement Lucien, malgré tous les efforts que j'ai faits pour la sauver. »

Paule se dressa brusquement, et elle cria d'une voix stridente en éclatant d'un rire nerveux :

« Morte! tu mens! C'est toi qui l'as tuée, misérable! misérable! misérable! » répéta-t-elle par trois fois.

Et elle s'élançait sur lui comme une lionne à qui on a arraché ses petits.

« Madame, fit un des domestiques, madame, M. Lucien a été admirable; il a fait tout ce qu'il a pu pour sauver l'enfant. Son désespoir était tel que, sans nous, il se serait jeté dans le brasier pour périr avec mademoiselle.

— Ah! vous aussi, vous vous laissez prendre à cette comédie? Ah! traître, je te démasquerai; je dirai à tous que c'est toi qui as livré mon enfant aux flammes, après m'avoir arraché par des mensonges l'argent que tu voulais pour tes plaisirs! »

Et comme Lucien haussait les épaules d'un air de pitié et lui prenait les mains pour la forcer à se rasseoir, elle s'échappa vivement et s'écria, en plongeant ses mains dans la poche du pardessus de Lucien :

« Tenez! il est là, cet argent! ce maudit argent pour lequel vous commettez des crimes! Voilà la preuve de ce que j'avance. »

Elle sentait qu'elle avait besoin de convaincre ses auditeurs. Personne n'avait vu entrer Lucien chez elle, personne ne la croirait; les cent mille francs seuls seraient une preuve peu convaincante, il est vrai, mais qui montrerait qu'elle disait vrai au sujet de sa visite.

Elle recula, terrifiée.

Les cent mille francs n'étaient plus dans la poche de Lucien. La dernière chance de salut lui échappait. Elle ne pourrait donc pas faire punir ce misérable.

« Ah! » dit-elle douloureusement.

Et elle retomba sans forces sur le canapé.

« Pauvre femme! » fit Lucien tristement.

Et il trouva deux larmes dans ses yeux.

« La douleur l'égare, mais je lui pardonne. Ah! pourvu qu'elle ne devienne pas folle! »

. . . . . .

DEUXIÈME PARTIE

MURILLONNE

I

DÉSESPÉRÉE

Dans la partie du château de Montflanquet qui avait été épargnée par les flammes, on avait accumulé pêle-mêle et en désordre tous les objets précieux, les meubles rares qui avaient pu être écartés à temps.

Malgré la richesse somptueuse de ces tableaux de prix, de ces bronzes d'art, de ces fauteuils antiques, ce désordre avait quelque chose de misérable, de lamentable. On aurait dit les épaves, les débris d'une immense fortune. Non, ce n'était pas là le désastre matériel qu'il fallait plaindre et prendre en commisération, mais le désastre de cette jeune femme abîmée dans sa douleur et seule, absolument seule au milieu de son noir chagrin.

Elle, la jeune femme choyée, la jeune mère heureuse, elle était seule! Sa fidèle Véronique elle-même l'avait quittée. Et, dans son désespoir, elle repoussait obstinément tous les soins que ses domestiques dévoués s'efforçaient de lui rendre; elle refusait de manger, elle voulait ne plus parler, elle aurait voulu ne plus penser!

Lucien, nerveux, agité, arpentait avec rage les allées du parc. Il était dépité de la tournure que prenaient les choses. Cet incendie malencontreux ne secondait qu'à demi ses projets. Il devait se faire aimer de Paule, disait le vicomte de Maurepas : le beau conseil vraiment, et comme il était facile à suivre!

« Que faire? Je ne veux plus consulter Maurepas; cela me coûte trop cher. Et puis tous ses conseils me portent malheur! Il fallait faire le doucereux avec Louise, et l'oiseau s'est envolé! Il fallait faire le doucereux avec Paule, et, dans ses grands gestes de théâtre, elle met le feu à la boutique, puis me déteste pour les désastres qu'elle a causés! Ah! non, je n'en veux plus de ce métier-là! Trop de patience, mon bon Lucien! on te berne. Il est temps d'agir avec tes vrais moyens; il ne faut pas méconnaître tes dispositions, mon ami. De la violence, et droit au fait! Impossible cependant de brusquer Paule : elle me repousse, ma présence même l'irrite, et dès que je cherche à la consoler, elle se fâche, elle s'exaspère comme une folle!

« Folle! mais j'y pense... »

Et Lucien plus calme, puisqu'il avait un projet nouveau à édifier et à mûrir, se promena lentement, en homme qui réfléchit, et sa badine, immobile en sa main, épargna les campanules qui s'inclinaient encore vers le chemin.

Le soir même, il lança à Maurepas cette laconique dépêche :

« Envoie médecin pauvre et accommodant. »

Le médecin qui eut l'honneur d'être désigné pour ce rôle fut un jeune homme, habile en expédients plutôt qu'en médecine, et digne en tous points de la mission qu'on lui confiait.

Le docteur Posiot, introduit auprès de Paule, l'examina et l'interrogea avec soin.

Celle-ci, accablée par sa douleur, pouvait paraître un peu étrange à ceux qui n'ont pas l'habitude de voir les manifestations différentes des grands chagrins.

S'il multipliait les questions, ce n'était certes pas par intérêt médical. Non, il voulait sonder la malade; car, en son esprit retors, avait germé cette nouvelle invention :

« J'aurais peut-être plus de bénéfice à seconder la femme riche contre son beau-frère qu'à prêter main forte à ce dernier, qui semble peu généreux. »

Son intérêt seul le guidait; la justice n'entrait pas en ligne de compte à ses yeux.

Sa décision fut vite arrêtée, il n'avait rien à espérer de Paule. Cette âme honnête et loyale, quand elle serait rentrée en possession d'elle-

même, n'admettrait jamais que Lucien ait pu former un aussi infâme projet; elle ne pourrait donc avoir aucune reconnaissance pour celui qui l'aurait sauvée d'un danger auquel elle ne croirait pas.

Après la visite médicale, Lucien emmena le docteur à l'écart :

« Eh bien! quel est votre diagnostic? demanda-t-il anxieux.

— J'avais deviné juste, monsieur. Ses nerfs sont fort surexcités; le chagrin l'exalte; mais ce sont là des phénomènes fréquents, et qui ne doivent pas nous inquiéter. Avec des soins dévoués, de la prévenance, de la douceur, elle se calmera très vite.

— Et si ces soins lui manquaient?

— Elle guérirait aussi, quoique moins rapidement, je pense. »

Décidément le docteur ne se prêtait pas du tout aux desseins de Lucien; il n'était pas de ceux que l'on amène aisément au parti désiré. Il fallait parler d'honoraires. Sur ce terrain-là on s'entendrait plus vite.

Alors, bravement, Lucien lui expliqua ce qu'il attendait de lui: il fallait qu'il fût reconnu, affirmé que Paule ne jouissait plus de ses facultés, et qu'elle avait besoin d'un gérant de ses biens. Pour cela il offrait cinquante mille francs.

« C'est le prix d'une visite, non d'un certificat, monsieur, dit le docteur.

— Oh! fit Lucien, quelles sont donc vos prétentions?

— Je n'en ai point. Il me semble que c'est vous qui les avez toutes. »

Décidément il était très fort, le jeune monsieur Posiot. Il obtint facilement les cent mille francs qu'il voulait. En payement, il donna mieux qu'un certificat, toute une consultation de perfidie et de malhonnêteté.

« Ne songez pas, dit-il, à la placer dans une maison de santé, on la laisserait sortir, déclarant bien vite qu'elle est remise, et vous en seriez toujours au même point. D'ailleurs, dans une consultation de plusieurs docteurs, il y aurait des avis trop différents, dont quelques-uns vous contrarieraient sans doute. Le plus sage, c'est de la garder chez vous; oui, « garder, » insista-t-il, pour répondre au mouvement de Lucien, mais la garder sérieusement. Profitez de cet accès de misanthropie, et mettez-la à l'écart. Vous invoquerez pour cela son désir formel de rester seule. Au besoin, vous direz que je conseille la solitude, surtout l'éloignement des personnes qui lui rappellent le passé. Vous éviterez ainsi toute surveillance, et pourrez agir à votre gré.

— Vous comptez sans nos nombreuses relations, interrompit Lucien. Le jugement du monde est le seul qui compte à mes yeux, ajouta cet être indigne; mais j'y tiens.

— Décidément, monsieur, il faut vous apprendre à vous-même l'étendue de vos mérites! Pourrait-on vous blâmer d'un tel dévouement? Vous soignez vous-même votre belle-sœur au lieu de la confier à des mains mercenaires, pour qu'elle n'ait pas plus tard, après sa guérison, le souvenir pénible d'un séjour dans une maison de santé; vous la gardez près de vous. Il n'y a dans cette conduite rien à blâmer, il me semble. Le goût de solitude de votre belle-sœur ira s'accentuant; vous ne le laisserez ignorer à personne, au contraire.

— Mais Paule se plaindra, elle réclamera peut-être...?

— Chargez-vous de la faire taire, ou du moins éloignez tous ceux qui pourraient s'émouvoir de ses plaintes. Allons! monsieur, le reste vous regarde.

— Pourtant, fit Lucien, vous me devez encore un service.

— Lequel? interrompit le docteur en se mettant sur la défensive.

— Celui de dire à tous les amis de la famille ce que vous pensez de ma belle-sœur, et vous en penserez toujours ce que vous venez de dire; c'est entendu, n'est-ce pas? »

M. Posiot s'inclina.

Il se réservait, à part lui, de n'en rien faire, dès qu'il aurait touché ses honoraires et quitté Lucien.

Malheureusement pour le docteur, celui-ci ajouta :

« Quelques amis des environs sont venus prendre des nouvelles de ma belle-sœur, et, sachant que vous deviez l'examiner, ils ont attendu afin de connaître le résultat de votre visite. Je vous prie donc de venir le leur donner vous-même. »

Cette prière, c'était un ordre. M. Posiot le sentit; il dut s'exécuter.

Que de bassesses l'amour du gain peut faire commettre!

Ils se dirigèrent tous deux vers le grand salon. Et les amis des beaux jours, ceux qui avaient vu les grandes fêtes du château, entendirent dans ce même salon, autrefois si plein de joie, un médecin célèbre assurer, d'une voix froide et solennelle, que Paule Grauville, celle qui restait seule d'une si grande gloire, avait presque perdu la raison!

La nouvelle se répandit parmi les domestiques. Quelques-uns furent

incrédules; mais ils cachèrent presque tous leur conviction. Le vent de la fortune avait tourné, il soufflait du côté de Lucien; ceux mêmes que Paule avait comblés de bienfaits pouvaient-ils tenir rigueur à celui qui devait désormais assurer leur existence?

D'ailleurs, pour plus de sûreté, Lucien se promit de les renvoyer tous peu à peu; Paule ne devait garder près d'elle aucun soutien.

II

LA TOUR PRENDS GARDE

Dans la partie la plus éloignée du château, tout au fond de l'immense parc de Montflanquet, s'élevait une vieille tour en ruines qui remontait, disait-on, au temps lointain du moyen âge. La tour était, par un phénomène assez singulier, qu'on ne pouvait guère s'expliquer autrement que par un cataclysme étrange, bordée d'un côté par un précipice dangereux et profond et, de l'autre, par des fourrés, des broussailles qui y croissaient depuis des siècles dans un désordre inexprimable et en défendaient l'approche. On ne pouvait y parvenir que par un petit pont-levis qu'on avait jeté à l'endroit le moins dangereux du précipice.

Le pont-levis était le plus souvent relevé, et seuls les habitants du château pouvaient pénétrer dans la tour.

Seulement il y avait un vice de construction dans le maniement de ce pont. Au lieu de se relever du côté de la tour et, par conséquent, de permettre aux gens qui étaient dedans de le manier à volonté, il se relevait à l'autre côté du précipice; de sorte que si on avait voulu jouer un mauvais tour à ceux qui l'habitaient, on n'aurait eu qu'à relever le pont, et ceux qui étaient dans la tour eussent été prisonniers.

Le docteur Grauville avait voulu tout d'abord remédier à cet état de choses lorsqu'il fit réparer le château, afin de le rendre digne de recevoir sa jeune épouse. Mais Paulette s'opposa à ce projet; elle voulait garder la tour telle qu'elle était. Elle aimait le désordre pittoresque de cette vieille

« Tour prends garde, » qui la changeait de l'ordre et de la correction du superbe château.

Elle demanda et obtint la permission de la meubler à sa guise.

Le rez-de-chaussée se composait d'un couloir qui ouvrait sur un petit parloir meublé très simplement avec des meubles droits Louis XIV, que Paulette avait dénichés dans un vieux pavillon de chasse en ruines.

Une grande salle de billard et une cuisine complétaient ce rez-de-chaussée.

Au premier, une chambre à coucher, un cabinet de toilette, un petit salon et une grande pièce qu'on appelait « le débarras ».

Elle était toute garnie d'immenses armoires dans lesquelles il y avait du linge, de l'argenterie, des robes, des vins fins et des provisions.

Lucien gardait devant les domestiques du château une correction parfaite. Il était pour Paule d'une bonté sans égale, n'en parlant jamais que des larmes plein les yeux.

Ah! pourquoi Dieu ne l'avait-il pas fait périr dans cet incendie, et pourquoi n'avait-il pas sauvé Rose-Thé? Que faisait-il sur cette terre, lui, l'être seul et sans famille? Il ne pouvait plus être utile à personne, pas même à sa chère sœur Paule, qui, s'obstinant dans son atroce chagrin, voyait sa raison s'échapper de jour en jour.

Il ne lui restait qu'une seule espérance qui l'aidait à vivre.

Le docteur avait déclaré que la maladie de Paule n'était pas incurable, et qu'elle guérirait si on la changeait de milieu et d'habitudes.

Lucien allait partir pour un long voyage, déclara-t-il un jour, et, rassemblant tous les domestiques, il leur annonça sa résolution de les congédier.

« Mon intention, dit-il, est de vendre le château de Montflanquet. Je ne veux pas vous renvoyer sans vous dédommager de la bonne place que je vous fais perdre. Je me suis occupé de vous tous, et à tous j'ai trouvé une situation. »

Et il énuméra ce qu'il avait fait.

Les domestiques se déclarèrent satisfaits. En somme, ils retrouvaient une aussi bonne place que celle qu'ils quittaient, et ils avaient, en outre, deux mois de leurs gages au château, payés comme compensation.

« Mais qui servira monsieur, en attendant son départ?

— Ne vous occupez pas de moi, je vous prie; la femme du fermier suffira, car nous comptons partir demain. »

Toute la valetaille s'éloigna, faisant à Lucien de respectueux adieux. Une heure après, tout le monde avait disparu. Pas un des serviteurs n'avait pensé à aller saluer Mme Grauville: elle comptait si peu maintenant!

« A l'autre! » fit Lucien, lorsqu'il eut congédié les serviteurs, et il se dirigea vers le perron de la seigneuriale demeure.

Il croisa en route un petit garçon, fils de fermiers voisins, qui, courant de toutes ses forces, l'obligea à se détourner de son chemin. L'enfant tenait à la main une enveloppe cachetée, et de l'autre une pièce d'argent avec laquelle il allait sans doute payer l'affranchissement de cette missive.

« Tout beau, mon petit bonhomme! Où coures-tu donc ainsi? fit aimablement Lucien. La dame m'a dit qu'elle t'avait confié cette lettre. Je vais la porter à la poste moi-même. »

L'enfant crut naturellement ce que lui disait ce beau monsieur, si bon, si généreux. Il s'en alla content, sans se douter du malheur qu'il venait de commettre et de l'importance capitale attachée à cette lettre.

On aurait pu juger de l'effet que celle-ci produisait à Lucien, si un observateur perçant l'épaisseur de la muraille eût suivi sur sa figure ses impressions diverses.

Cette lettre était adressée à Mlle Louise de Sivry, chez M. Jean de Montluçon, concession américaine, à Chang-Haï (Chine).

C'était le long récit des malheurs qui l'avaient accablée coup sur coup.

Mme Grauville ne cachait pas à Louise les soupçons qu'elle avait conçus sur Lucien.

Elle terminait par un appel vibrant à la tendresse de sa sœur et de Jean et à la promesse d'aller les rejoindre dès que sa santé le lui permettrait.

Lorsqu'il eut achevé la lecture de cette longue épître, il s'écria :

« Satanée Paule! Elle me fourrait dans un joli pétrin! Il s'agit de jouer serré avec elle. C'est qu'il n'est pas commode, le particulier Jean! Heureusement qu'il est en Chine et qu'il ne se doute de rien. Faire mourir Paulette serait dangereux. On s'étonnerait de cette nouvelle mort. Non, j'ai bien réfléchi, elle me confirme elle-même dans ma première idée par cette lettre, qui ne partira pas. Elle craint que sa raison ne s'égare; je dirai à tous qu'elle est égarée. Folle! folle! voilà ce qu'il me faut. Il faut l'éloi-

gner, l'isoler, et c'est bien étonnant si, après un an ou deux de cette réclusion, elle ne perd pas vraiment la raison. Il est facile d'écrire à Chang-Haï

Tout au fond de l'immense parc de Montflanquet s'élevait une vieille tour en ruines.

des lettres imitées de l'écriture de Paule, et mes bonnes gens de là-bas s'endormiront tranquilles dans leur quiétude, et moi je jouirai d'une fortune que seul d'ailleurs je saurai dépenser dignement.

« Elle ne se doute guère, cette mijaurée de Paule, que je tiens sa lettre entre mes mains et que je la tiens bien ! »

Et parlant ainsi, il plia la lettre en quatre, la remit dans l'enveloppe et la plaça dans un portefeuille qu'il enfonça précieusement dans la poche de son gilet.

Puis il se rendit chez sa belle-sœur; celle-ci était sortie.

A tout hasard, il la chercha dans le parc. Il l'aperçut qui allait lentement, devant lui, au milieu de l'allée conduisant à la tour.

Elle marchait, grave, pensive, tout de noir habillée, et ne s'aperçut pas qu'elle était constamment suivie. Dailleurs, cette allée contrastait entièrement avec toutes les autres du château, si remarquablement entretenues, magnifiques de symétrie et d'arrangement.

Là, au contraire, les herbes folles, les pissenlits sauvages, les orties blanches croissaient en liberté et faisaient un tapis épais qui empêchait de percevoir le bruit des pas.

« Ah ! pensait Lucien, formant son plan pendant qu'il suivait sa belle-sœur, ah ! si tu pouvais entrer dans la tour ! Que ma peine serait simplifiée ! »

Et il suivit Paulette, comme le chasseur suit le gibier, attendant, pour le surprendre, l'instant favorable.

Paule, comme hypnotisée par le désir violent de Lucien, suivait pensive sa route, et, arrivée à quelques pas de la tour, elle s'arrêta.

« Comme il y a longtemps que je ne t'ai rendu visite, ma chère tour ! Allons, entrons-y. Peut-être y trouverai-je des souvenirs de mon mari et de mon enfant? Peut-être y revivrai-je une bonne heure du passé ? »

Elle s'avança résolument et, faisant jouer avec difficulté le ressort rouillé qui abaissait le pont-levis, elle l'abattit et le franchit vivement.

Lorsque, quelques heures après, elle voulut sortir de la tour et qu'elle vint sur le seuil de la porte, elle recula, interdite, glacée d'effroi. Le pont-levis, relevé, se dressait devant elle, de l'autre côté du précipice, comme une sentinelle veillant à l'entrée d'une forteresse.

Elle était prisonnière dans la tour.

III

PRISONNIÈRE

Paulette resta un moment immobile, stupéfaite. Elle passa la main sur son front, regarda tou tautour d'elle, pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas; puis, faisant un effort pour sortir de sa torpeur, elle poussa un cri d'appel désespéré. L'écho seul lui répondit; mais elle ne perdit pas tout courage, et elle attendit encore quelques instants.

Voyant que personne n'accourait à ce cri angoissé, elle vola vers l'escalier, et elle grimpa comme une folle les marches qui conduisaient à la plate-forme.

Elle espérait découvrir ainsi un être humain en pleine campagne : elle supplierait, elle promettrait une fortune à celui qui viendrait la délivrer, et l'appât du gain triompherait certainement sur ceux qui l'apercevraient de l'espèce de superstition qui s'attachait à cette tour maudite.

Elle avait d'abord cru à un accident. Le pont-levis avait certainement été relevé par un domestique qui passait là par hasard; mais on ne pouvait s'arrêter à cette première hypothèse.

Le maniement du secret qui servait à faire jouer le pont n'était connu de personne que de M. et Mme Grauville et de Lucien. Il était assez difficile à trouver, pour supposer que personne eût pu faire jouer le ressort par hasard. D'ailleurs, elle savait bien que nul ne s'aventurait dans ces solitudes hantées; il fallait... — et cela, elle osait à peine le croire, — que Lucien eût relevé derrière elle le pont-levis et eût ainsi coupé toute retraite.

Oui, certainement, lui seul pouvait avoir accompli cette action infâme.

La nuit venait, et les ténèbres épaisses qui envahissaient l'appartement n'étaient rien à côté des noires ténèbres qui assombrissaient l'âme de Paule.

Elle était là, abattue, sans forces, sur son fauteuil. Elle retournait dans sa tête toutes les chances de salut, et la seule qui s'offrait à son esprit, c'était la fuite, une fuite immédiate. Il fallait cependant attendre au lendemain matin; il était impossible d'examiner les moyens d'évasion qui s'offraient à elle au milieu de cette obscurité.

Elle se traîna jusqu'à son lit, et elle y tomba comme une masse. Elle resta là étendue, les membres brisés, l'esprit vide, sans remuer, jusqu'à ce qu'elle se sentît frôler au visage par une aile d'oiseau. Elle ne se rendit d'abord pas compte; puis, cette sensation revenant une seconde fois, elle comprit qu'elle avait à faire à une chauve-souris attirée par l'odeur du sang!

Une sueur froide l'inonda. Elle pria, elle pleura, et c'est dans cet état que les premières lueurs de l'aurore la surprirent.

Ah! qu'elle bénit cette vapeur blanche qui, entrant peu à peu indécise par les fenêtres, chassa triomphantes les ténèbres et donna des contours précis aux meubles qui encombraient la chambre!

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la tour était bordée d'un côté par le précipice qui, s'entr'ouvrant, avait englouti un des seigneurs de Montflanquet, et, passant sur ce précipice, le pont-levis y donnait seul accès. De l'autre côté, des fourrés inextricables, des arbres gigantesques s'entre-croisaient en un désordre, en un chaos indescriptible, et formaient une muraille impossible à traverser.

C'était pourtant de ce côté-là que Paule avait résolu de s'évader. Puisqu'elle voulait fuir, coûte que coûte, elle ne reculerait devant aucune douleur. Elle savait bien qu'elle déchirerait son visage et ses mains aux épines du fourré, qu'elle laisserait des lambeaux de ses vêtements aux arbres du chemin; mais elle voulait fuir, et peu lui importaient les souffrances! Elle se sentait une force nerveuse incroyable, et il lui semblait qu'à elle seule elle soulèverait des montagnes et qu'il y avait assez de force dans ses faibles bras pour écarter les arbres géants qui gêneraient sa route.

Elle voulait fuir, fuir par tous les moyens, et, à mesure que l'heure s'avançait, cette idée s'enfonçait de plus en plus dans son cerveau enfiévré.

Elle descendit au rez-de-chaussée de la tour et ouvrit une des fenêtres donnant sur le bois épais. A peine eut-elle fait jouer les deux volets, qu'une foule de branches arrêtées sans doute dans leur expansion par cette muraille de tôle firent irruption dans la baie et l'envahirent complètement. C'était déjà un obstacle, un des premiers que Paulette rencontrait dans sa fuite.

Mais elle s'était préparée à tout, et elle ne recula pas. Elle prit une courte hachette, dont on se servait à la cuisine, et elle fendit, avec cet instrument, les branches qui s'avançaient en maîtresses dans la pièce.

Après une heure de travail acharné, elle put dégager une partie de la fenêtre.

Elle était mince et souple et se glisserait par cette petite ouverture.

Avant de partir, elle se laissa tomber à genoux, et pria ardemment Dieu de protéger son départ. Puis, se relevant, forte de la grâce d'en haut, elle enveloppa ses cheveux d'un épais foulard de soie, afin de les protéger contre les ramures des taillis, et calme, maîtresse d'elle-même, elle se disposait à franchir l'étroite baie, lorsqu'elle se sentit retenue par le bras et arrêtée dans son élan.

Une voix railleuse vibrait à son oreille et, ricanant, disait :

« Eh bien! ma chère sœur, c'est ainsi que vous partez sans me faire vos adieux? »

. . . . . .

La foudre, tombant soudainement aux pieds de Paulette, ne l'eût pas plus anéantie que cette subite apparition. Elle se vit perdue, sans espoir de retour. Sa dernière chance de salut lui échappait.

Mais, semblable aux gentilshommes qui, avant de monter à l'échafaud, saluaient, souriants et légers, Madame Élisabeth debout au pied de la guillotine, elle se raidit contre son épouvante, et, digne, imposante comme une reine, elle répondit :

« De quel droit, monsieur, vous introduisez-vous ainsi chez moi, sans vous faire annoncer? »

Lucien fut impressionné par la majesté de cette femme qui, prisonnière, en son pouvoir, le recevait en grande dame et l'intimidait, comme s'il eût été un tout petit garçon introduit dans son salon.

Il chassa toutefois loin de lui cette impression, et ce fut calme et ironique qu'il répondit à Paulette immobile :

« Pas de grands mots, chère madame, et cessons de faire de la dignité. Cela ne prend pas avec Lucien Grauville. Je suis venu ici pour vous parler, pour vous ouvrir mon cœur; oui, vous ouvrir mon cœur, accentua-t-il en voyant Paulette incrédule. Vous savez, ma sœur, que vous êtes ici en mon pouvoir; nul ne viendra vous trouver en cet endroit, et j'ai tout loisir de faire de vous ce que je veux. Je puis vous y laisser mourir de faim, de tristesse ou d'ennui; mais ne craignez rien, je n'ai pas l'intention de recourir à cette extrémité. D'ailleurs, il dépend de vous d'en sortir. Je vous ai fait, il y a quelque temps, dans une nuit mémorable, l'offre de ma main, et je vous la fais encore ici même. Paule, voulez-vous être ma femme et m'accorder votre main?

— Jamais! jamais! »

Lucien eut un accès de rage. Elle l'écraserait donc toujours, cette Paulette, de son mépris et de ses dédains! Il n'avait qu'un geste à faire, et il la jetterait là, morte, à ses pieds, et ce serait fini; elle ne parlerait plus, elle ne le cinglerait pas de ses répliques hardies et sanglantes!

Il fut sur le point de céder à cette envie et de saisir la jeune femme à la gorge, de broyer ce corps fin et délicat dans ses deux mains puissantes; mais ses deux bras retombèrent inertes le long de son corps. Il ne pouvait pas.

Y avait-il encore au fond de ce cœur gangrené un peu de pitié, ou bien, semblable aux bourreaux des anciens temps, préférait-il jouir longtemps des tourments de sa victime, voir le pauvre oiselet meurtrir sa tête aux barreaux de sa cage et implorer sa liberté?

Il ne put se rendre compte du sentiment auquel il obéit. Il avait vu rouge un instant; mais c'était fini, et Paulette ne se douta jamais du danger qu'elle venait de courir.

« Encore une fois, quittez ces grands airs qui vous siéent fort mal. Vous vous demandez sans doute ce que je vais faire de vous; car maintenant que vous avez refusé d'être ma femme, vous ne vous imaginez pas que je vais vous rendre votre liberté?

— Je n'imagine rien, fit Paule d'un air froid, ou plutôt je m'imagine tout de votre part.

— Vous calculez bien, madame. Mon intention est donc de vous laisser ici seule, enfermée, morte au monde et oubliée. Un domestique sourd et muet, que j'ai fait venir de Paris à votre intention, vous apportera vos

repas et les choses dont vous aurez besoin; vous pourrez les demander et les inscrire sur une ardoise que je vous procurerai. N'essayez pas de corrompre Dosia (c'est ainsi que s'appelle votre nouveau serviteur); il est incorruptible et tenu, vis-à-vis de moi, par un secret terrible que j'ai découvert.

— Ah! vous parlez d'or, fit-elle; mais vous avez oublié que j'ai des parents, des amis. Jean et Louise m'aiment, eux, et s'inquiéteront de moi; ils me chercheront et ils me trouveront. Vos précautions étaient bien prises, monsieur, mais pas assez pour que je les déjouasse. J'ai écrit à Chang-Haï une lettre que vous n'avez pu surprendre, où j'appelle à l'aide, au secours, et qui sera écoutée. »

Lucien ne répondit rien; il sortit de sa poche lentement un portefeuille de cuir de Russie et en tira une enveloppe. Il la remit à Paule.

« C'est bien cette lettre-ci, n'est-ce pas, dont vous parlez? Vous avez tort de rire de ma police; elle était bien faite, vous voyez. »

C'en était trop pour la pauvre Paule. Elle eut envie de crier, de pleurer; elle eut envie de se jeter aux pieds de Lucien et de lui demander grâce; mais l'éclair de triomphe qui passa dans les yeux de son beau-frère arrêta chez elle toute velléité de soumission.

Elle ouvrit la lettre, aussi calme, aussi digne que si elle eût été libre et maîtresse, la parcourut et la rendit à Lucien en disant :

« C'est celle-là même, monsieur; je ne savais pas que vous joigniez à l'art de l'incendiaire le talent du voleur.

— Gardez cette lettre, madame, je vous en prie; je n'ai rien à en faire maintenant. Vous supposez bien que je ne l'enverrai point. Mais, soyez tranquille, je ne laisserai point votre sœur sans lettre. A l'art du voleur et de l'incendiaire je joindrai celui du faussaire, et je donnerai là-bas, à ma guise, de vos nouvelles fausses et gaies. »

Paule, tant que Lucien ne s'était attaqué qu'à elle et à son repos, avait su conserver son calme; mais lorsqu'elle vit que cet infâme, ne se contentant plus de la torturer, écrirait sous son nom, en imitant son écriture, à sa chère sœur Louise, des mensonges, des infamies peut-être, elle ne se contint plus :

« Lâche! lâche! cria-t-elle.

— Vos mépris ne m'atteignent pas, reprit Lucien. Ah! il y a assez longtemps que je souffre! Je prends ma revanche maintenant. Toute

jeune fille, vous m'avez volé l'affection de mon frère. J'étais heureux près de lui; sa fortune était la mienne; j'y puisais à pleines mains. Vous l'avez épousé, et alors tout son cœur s'est tourné vers vous. Non contente de me prendre l'affection de Raymond, vous avez introduit votre sœur dans la famille et lui avez fait donner un million. Alors, ébloui par cette somme énorme, j'ai voulu épouser Louise, et c'est moi, moi, entendez-vous bien? qui ai assassiné Gaston. Maurepas m'a aidé, certes; mais c'est moi qui l'ai tué de mes propres mains! Ne reculez pas ainsi, pleine d'horreur, vous en entendrez bien d'autres encore; gardez votre indignation pour tout à l'heure. »

Et comme Paulette, atterrée, mettait la main sur ses oreilles, il lui dit :

« Vous m'entendrez jusqu'au bout, madame. Je veux parler; je veux vous dire tout le mal que je vous ai fait. Qu'ai-je à craindre de vous? Jamais plus vous ne sortirez d'ici; jamais plus vous ne verrez un être humain!

— Mon Dieu! murmura Paulette, qu'ai-je donc fait pour souffrir ainsi?

— Savez-vous que votre mari s'est douté de mon crime? Comment? je l'ignore. Il m'a fait subir un interrogatoire humiliant; mais, avant de m'interroger, sa conviction était faite, et il était persuadé de ma culpabilité. C'est de cette certitude qu'il est mort, balancé par le désir de parler et la crainte de ternir ce nom des Grauville dont vous êtes si fière! Car il est taché de sang par un des siens, par moi que vous haïssez; il est taché du sang de Gaston, taché du sang de votre mari.

— Je sais tout cela, reprit Paule. Je sais aussi qu'il est taché du sang d'une innocente, du sang de mon enfant; car vous l'avez laissée brûler volontairement et consciemment! Le nierez-vous maintenant que vous découvrez, dans un accès d'orgueilleux défi, votre âme de démon?

— Je ne le nie pas, madame; c'est grâce à moi que Rose-Thé a péri dans les flammes. Je voulais cette fortune que vous m'aviez ravie. La chute de cette lampe m'a servi de prétexte; car vous vous imaginez bien qu'il m'eût été facile d'éteindre les premières flammes. Mais j'avais calculé votre mouvement maladroit, et j'étais certain de ce qui est survenu.

— Monsieur, dit Paule d'une voix grave, je suis bien malheureuse, bien délaissée. Ma position ferait pitié à l'être le plus misérable et le plus souffreteux; mais je ne la changerais en rien contre la vôtre. Vous me faites

horreur, et je vous plains, monsieur, je vous plains sincèrement, plus peut-être encore que je vous méprise. »

Lucien fut cinglé en plein visage par ces paroles si froides, si dédaigneuses. Comment! elle était là, il tenait sa vie entre ses mains, et elle l'outrageait ainsi!

« Madame, vous ne vous imaginez pas, je suppose, en me poussant à bout ainsi, exciter ma compassion? Ne croyez pas non plus que je suis assez enfant pour m'exposer encore à ce qui serait arrivé, si j'étais venu vous trouver deux heures plus tard. Regardez, mes précautions sont prises. »

Et, ouvrant la baie, il lui montra deux énormes bouledogues, à la mâchoire féroce, qui veillaient devant la fenêtre.

« Si vous faisiez la moindre tentative d'évasion, ces deux chiens vous auraient déchirée à belles dents avant que vous n'eussiez touché terre. Et comme je crains que vous ne les amadouiez à la longue, en usant de votre influence perverse, comme vous l'avez fait sur mon frère, dès demain cette fenêtre sera murée. Je m'en vais maintenant; je reviendrai ici vous voir quelquefois. Vous recevrez tous les jours la visite de Dosia; il déposera à la porte de la tour tout ce dont vous aurez besoin. Je suis un geôlier et non un ogre, conclut-il. Madame, je n'ai qu'une parole, et le jour où il vous plaira de dire « oui », vous sortirez d'ici en m'offrant votre main. Je regrette, poursuivit-il, narquois, d'abuser ainsi de vos instants, et pardonnez à mon importunité. »

IV

EN FUITE

Sur la route caillouteuse qui relie le château de Montflanquet à la petite gare d'Ay, en serpentant au milieu des vignes champenoises, deux ombres noires fuyaient dans la nuit.

Il était environ une heure du matin. Les dernières flammes qui s'élevaient de temps en temps du milieu des décombres de l'incendie éclairaient la route de sinistres reflets, et au loin, du côté du château, traversaient le ciel d'éclairs sanglants.

« Nounou, disait une petite voix douce, où me conduis-tu? j'ai sommeil.

— Tais-toi, ma chérie! reprenait tout bas une voix que la peur faisait trembler, tais-toi! ou les méchants hommes viendront te prendre. Tu sais bien, les méchants hommes qui ont brûlé la jolie maison où tu demeurais.

— Oui, je me souviens, fit la petite avec un gros soupir; mais j'ai sommeil, et je veux voir maman.

— Voyons! sois raisonnable, ma mignonne. Tu la verras ta maman, si tu es bien sage et bien obéissante.

— Oui, je veux bien me taire, nounou; mais je veux dormir et je ne veux plus marcher. Je ne veux plus, poursuivit l'enfant en s'animant, non! non! non!... »

Véronique, consternée, restait assise auprès d'elle sur le chemin, se demandant ce qu'on allait devenir.

Tout à coup, bien loin, il lui sembla entendre un roulement de voiture,

Deux ombres noires fuyaient dans la nuit.

et, prêtant de plus en plus l'oreille, elle entendit une voix d'homme qui chantait à tue-tête dans une langue étrangère :

« Tiens! pensa-t-elle, c'est une voiture qui vient à nous. Si j'osais

demander au conducteur une place pour moi, je prendrais ma petite sur mes genoux. »

Les voitures qui s'avançaient étaient des voitures de *camps volants* allemands qui retournaient dans leur pays, après avoir amassé dans les villages un petit pécule. Ils rentraient chez eux, dans un endroit situé sur les bords du Rhin, à Rolandsek, près de Cologne.

Ils s'en allaient à petites journées par Reims, Luxembourg, Coblentz et Cologne. C'est du moins ce qu'ils expliquèrent à Véronique dans leur patois indigène, et qu'elle ne comprit pas. La seule chose qu'elle saisit, c'est qu'on allait passer à Reims. Elle se dit qu'elle était bien plus sûre d'être à l'abri des poursuites sous cette bâche de paysans, que si elle prenait le chemin de fer à la gare d'Ay, où tous les habitants de Montflanquet étaient parfaitement connus.

Et ce fut le cœur plein de joie, remerciant Dieu du secours qu'il lui envoyait, qu'elle et sa petite Rose se blottirent sous la bâche verte, soutenue par des cerceaux en bois, où l'on mettait d'ordinaire des marchandises.

Ce fut dans ce sordide réduit, étendue sur les genoux de sa fidèle nourrice, que Rose-Thé, l'enfant millionnaire, l'enfant choyée, élevée dans la soie et les dentelles, s'endormit. Un gros chien qui gardait la voiture, et que le maître appelait *Fuchs* (renard en allemand), vint, les yeux étonnés, contempler les deux nouvelles voyageuses, et sans doute attiré, fasciné par le charme qui se dégageait de cette enfant innocente, s'arrondit en boule et s'endormit à ses pieds.

La petite Rose-Thé commençait, ce soir-là, sa vie d'aventures et de malheurs. Elle venait pourtant, sans le savoir, de se faire un ami fidèle. Qui peut se vanter d'en dire autant?

Tout en contemplant le joli visage souriant de son chérubin endormi, Véronique songeait, et elle était bien triste et bien douloureuse pour elle, cette rêverie; car, de temps en temps, de grosses larmes roulaient de ses yeux sur les vêtements de l'enfant.

« Dors tranquille, mon amour, songeait-elle, et puissé-je écarter de ta blonde tête tous les soucis, tous les chagrins, tous les malheurs qui ont causé la mort de tes parents! »

Et elle repassait dans son souvenir les événements écoulés depuis la veille.

Voici ce qui s'était passé :

Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié que, la veille au soir, Véronique avait quitté Paule, en se promettant de revenir, au bout d'une heure, coucher la fillette endormie sur la chaise longue.

Elle revint en effet, au bout de ce temps, et elle frappa vainement plusieurs fois à la porte du petit salon.

« Tiens ! pensa-t-elle, madame est dans sa chambre, et elle ne m'aura point entendu frapper. »

Et elle tira de sa poche la petite clef qui lui servait pour s'introduire dans l'appartement privé de sa jeune maîtresse.

Elle ouvrit la porte et fut très étonnée de voir les lampes encore allumées, et, s'avançant dans la pièce, d'apercevoir, étendue sur la chaise, la petite Rose.

« Madame serait-elle malade? » pensa-t-elle.

Et précipitamment, franchissant le cabinet de toilette, elle se disposa à entrer dans la chambre à coucher, quand elle s'arrêta, interdite, la main immobile sur le bouton de la serrure.

Le son de deux voix arrivait jusqu'à elle. L'une s'élevait, âpre, nette, mordante, adoucie de temps à autre par des notes assourdies qui sonnaient faux, et l'autre voix, une voix au timbre d'or, répondait, douce et posée.

Il ne fallut pas longtemps à Véronique pour reconnaître à qui appartenaient ces voix. Celle qui était cassante et menaçante était bien celle de Lucien Grauville; l'autre était celle de Paule.

Décidément elle était trop inquiète, et elle entrerait.

Au moment où elle prenait cette résolution, elle entendit un grand cri d'appel. Croyant que ce cri venait de la petite Rose-Thé qui, s'étant réveillée brusquement, se sentait tout épeurée, se voyant seule, le soir, sur la chaise longue au lieu d'être dans son lit, elle courut au petit salon. L'enfant, calme, dormait en souriant, les mains jointes. Alors, affolée, elle se dit :

« Mais je perds la tête ! Le cri venait de la chambre de madame. »

Elle y courut alors; elle poussa brusquement la porte et recula, suffoquée par la fumée épaisse.

Elle entendit Paule s'écrier :

« Mon enfant ! sauvez mon enfant ! »

Elle vit Lucien mettant brutalement la main sur les lèvres de la jeune femme et lui disant rageusement :

« Taisez-vous! taisez-vous! »

Et elle ne put crier; la peur, l'effroi, lui paralysaient la gorge.

Sa présence d'esprit ne la quitta pourtant pas un seul instant.

Elle sentait qu'il n'y avait pas une minute à perdre. Les flammes gagnaient déjà le cabinet de toilette. Elle retourna sur ses pas, saisit dans le petit salon Rose toujours endormie, et, l'enveloppant dans le chaud manteau qui la recouvrait toute, elle l'emporta, affolée, par le petit escalier dérobé qui conduisait à sa chambre.

Elle n'avait rencontré dans son trajet aucun des domestiques du château : ils étaient tous occupés du côté de l'incendie.

Elle déposa doucement sur son lit son précieux fardeau, et elle songea à aller s'informer de ce qu'était devenue Paule.

Le premier domestique qu'elle rencontra lui indiqua l'endroit où Paule était réfugiée. C'était dans un petit salon faisant suite à la serre. La serre se trouvait au milieu du jardin, formant ainsi un petit corps de logis isolé que le feu n'avait pu atteindre.

Véronique traversa la serre en courant, au risque d'écraser sur son passage les arbustes rares qui encombraient sa route. Que lui importait, en effet, tout ce luxe inutile! Elle courait rassurer sa chère maîtresse, lui dire que son enfant était vivant, et que c'était elle, la vieille bonne, qui l'avait sauvée. Elle aimait tant sa maîtresse Paule, qu'elle remerciait presque Dieu de l'occasion qu'il lui avait fournie de manifester ainsi son dévouement absolu.

Elle s'arrêta, stupéfaite, au seuil de la porte. Elle vit Paule étendue, pâle, rigide et sans vie; elle aperçut des femmes agenouillées autour du lit, les unes pleurant, les autres priant. Pour elle il n'y eut plus de doute : Mme Grauville était morte, asphyxiée, et elle s'enfuit au plus vite, car elle avait son idée, et elle tremblait que l'astucieux Lucien n'y mît obstacle.

Elle remonta tout essoufflée à sa chambre et prit dans une armoire un livret de caisse d'épargne, un assez gros paquet de valeurs au porteur et une bourse pleine d'or. Elle glissa le tout dans un petit sac qu'elle pendit à son bras; puis, s'habillant à la hâte d'une pelisse et d'un bonnet noir, elle s'approcha de l'enfant.

« Puisqu'elle dort, pensa-t-elle, cela vaut mieux ainsi. »

Et, la saisissant dans ses bras avec une vigueur que doublait sans doute la crainte du danger, elle descendit à pas de loup un escalier, prit sur sa gauche et, longeant un corridor assez obscur, arriva dans une grande salle où on faisait d'ordinaire les lessives du château.

Cette salle donnait sur une chambre appelée vulgairement « chambre à four », et qui datait de plusieurs siècles. Elle savait qu'on y venait rarement et que la porte en était toujours ouverte. Elle la franchit; mais, une fois dans le jardin, comment faire? songeait-elle en longeant les murs du château.

Heureusement que l'incendie préoccupait tout le monde, on ne s'inquiéterait pas de reconnaître les gens qui entraient et sortaient, affolés, par la grande grille. Tous les fermiers d'alentour, qui adoraient les Grauville, étaient accourus, beaucoup d'entre eux avec leurs femmes; car il faut reconnaître que lorsqu'il y a un accident émouvant, ce sont toujours les femmes qui accourent en premier lieu. Il était donc facile à une autre femme de passer inaperçue au milieu des allées et venues.

Véronique, serrant l'enfant dans ses bras, franchit d'un air calme la grande grille d'honneur de ce château, qu'elles fuyaient toutes deux comme de misérables voleuses.

Et pourtant il était à elle et bien à elle, ce somptueux château qui faisait l'admiration de tout le voisinage, à cette enfant mignonne et adorable que Véronique serrait sur son cœur.

Néanmoins il fallait fuir, fuir comme des misérables, car la mère de cette enfant était morte, et la pauvre petite n'avait plus pour parent qu'un oncle infâme et pervers.

Oui, mieux valait la soustraire à la cruauté de cet oncle barbare. Véronique d'ailleurs l'avait juré; qu'importait la fortune? Elle resterait à Lucien, voilà tout; mais elle, elle, Véronique, garderait son enfant, et la vie de cette enfant, car elle se disait aussi, la pauvre bonne! que cette suite de morts n'était pas naturelle, et qu'un crime s'ajoute facilement à un autre crime...

Elle fuirait droit devant elle jusqu'à Reims, et là elle prendrait une résolution définitive; puis, une fois décidée, elle écrirait à Louise et lui conduirait cette enfant, qui dormait maintenant tranquille sur ses genoux, et qui n'avait plus qu'elle comme soutien et comme appui.

La voiture allait très lentement et n'avançait que petit à petit. Et ce fut

seulement le soir que les tours de la cathédrale de Reims apparurent aux yeux des voyageurs.

Véronique fit arrêter la voiture devant le premier magasin de nouveautés qui se trouva sur son passage. Elle en descendit et demanda, en entrant, un costume simple pour une fillette de cinq ans. Elle voulait du solide et non de l'élégant. On lui présenta un joli costume marin en cheviotte bleue, qui lui plut au premier abord; elle y fit joindre un canotier en toile cirée et une paire de bottines à boutons, de bonne coupe, mais solide. Elle commanda ensuite un petit trousseau complet d'enfant, et elle se retira, en donnant l'adresse à laquelle on devait lui envoyer le paquet.

C'était à l'adresse de Mlle Véronique Donot, chez M. et Mme Bastien, cultivateurs, à Sillery (Marne). Véronique, en entrant dans la voiture, se hâta de dépouiller l'enfant des vêtements qui la couvraient. En effet, il eût été impossible de sortir avec elle ainsi habillée sans se faire remarquer dans les rues, et c'est ce que Véronique voulait éviter par-dessus tout.

Les Bastien, ceux mêmes dont Véronique avait donné l'adresse à Reims, au magasin de nouveautés, étaient des cultivateurs qui possédaient une ferme d'un médiocre rapport à Sillery-le-Grand. Ils étaient, par leur mère, cousins germains de Véronique Donot. C'était à peu près les seuls parents qui restassent à Véronique.

Elle se les rappelait simples et bons. Elle était venue autrefois passer plusieurs jours chez eux, quelque temps après leur mariage, et y avait été parfaitement choyée.

La femme, Julie Bastien, toute petite, toute ronde et toute potelée, était une créature excessivement remuante et bavarde. Elle parlait, parlait constamment, et éblouissait par son caquet incessant son mari Antoine, qui, au contraire d'elle, était un grand diable maigre et pâle, silencieux et réfléchi. En somme, quoiqu'ils fussent bien différents comme caractère et comme extérieur, c'étaient deux excellents cœurs, bons et dévoués, et Véronique, lorsqu'elle descendit du train à Sillery-le-Petit et qu'elle se dirigea à pied vers leur demeure, était bien sûre de trouver chez eux un accueil franc et cordial.

Elle ne se préoccupait point de savoir comment elle présenterait l'enfant. Elle leur dirait la vérité ou elle ne leur dirait rien, cela importait peu; elle savait que c'étaient de bonnes gens, point curieux, et ne désirant en rien pénétrer dans les secrets des autres.

Elles traversèrent toutes deux, sur la pointe des pieds, la cour sale et boueuse.

Lorsqu'elle arriva à la porte de la maison de ferme, elle fut tout étonnée de voir la cour qui s'étendait devant la façade, sale et mal tenue.

Quelle différence avec ses souvenirs d'autrefois!

Des tas de fumier étaient étalés de chaque côté de la maison, où des canards et des poules barbotaient dans une mare infecte. On ne savait où poser ses pieds pour traverser la cour.

« Que c'est laid, nounou! gémit Rose-Thé en se serrant contre sa nourrice.

— Allons! tais-toi, ma fillette, fit Véronique, tout impressionnée elle-même.

— Est-ce que c'est là que nous allons retrouver maman, dis, Véronique? »

Véronique ne répondit pas. Elles traversaient toutes deux, sur la pointe des pieds, la cour sale et boueuse, se retenant l'une à l'autre pour ne pas glisser sur cette terre humide. A leur approche, les poules et les canards s'enfuyaient, poussant de petits gloussements qui amusaient Rose.

La nourrice frappa doucement à la porte d'entrée de la maison. Une voix rude lui répondit d'entrer.

Elle souleva le loquet et se trouva en face d'un homme jeune encore, grand et beau, mais à l'air dur et méchant. Elle se nomma, ne reconnaissant point le cousin Antoine Bastien d'autrefois.

En entendant son nom, les traits contractés et peu aimables de l'homme se détendirent, et c'est gracieusement qu'il dit :

« Ah! c'est vous, la cousine Véronique? »

Et, mettant ses deux mains en porte-voix, il alla à la porte et cria :

« Hé! viens donc, not' Philomène. Il y a de la visite de la ville.

— Mais, dit Véronique, que sont donc devenus Julie et Antoine?

— Ah! vous voulez parler du père et de la mère? Vous savez qu'ils étaient ici fermiers du château de M. de Villerange. Il y a dix ans que les Villerange sont partis en Algérie pour y exploiter de grandes propriétés, et ils ont emmené les vieux. Nous avons repris cette ferme lorsque moi, François, j'ai épousé Philo, — je l'appelle ainsi parce que c'est plus court. — Mais vous, ma cousine, tout ça ne me dit pas pourquoi vous voilà ici? »

Véronique réfléchit quelques instants avant de répondre.

La figure de ses nouveaux cousins ne lui revenait qu'à demi, et elle hésitait à confier son secret. Elle voulait avant tout savoir ce qu'ils connaissaient d'elle et de sa vie passée.

« Alors, fit-elle sans répondre directement à leur question, on ne vous avait jamais parlé de moi?

— Oh! mais si! reprit François, mes parents parlaient souvent de vous, et avec tant d'affection! Il paraît que vous étiez à Paris, chez M. de Sivry, et que vous y éleviez deux petites filles? Y êtes-vous encore? et celle-ci serait-elle une de ces enfants-là? Elle est bien jeune, il me semble.

— Non, dit Véronique. Cette enfant est une petite fille riche que, pour des raisons secrètes, sans doute, on veut éloigner de sa famille. Ces raisons, je ne les connais pas; mais je sais qu'on payera largement ceux qui se chargeront de la garder, et surtout de taire sa présence chez eux.

— Alors vous avez songé à nous, ma cousine? dit François, les yeux brillants, à l'idée de l'argent à gagner.

— J'ai pensé à mes cousins Bastien, à vos parents; car j'ignorais votre existence.

— Ah! reprit Philo vivement, nous nous chargerons bien de l'enfant, ma cousine Véronique; vous pouvez compter sur nous, et partir tranquille.

— D'autant plus, dit Véronique, que je n'ai point l'intention de la quitter. Je suis chargée de la surveiller, et de payer tous les mois une somme à ses gardiens. Cette somme sera proportionnée aux soins plus ou moins bons qu'elle recevra. »

Véronique ne s'engageait pas. Elle avait l'intention d'écrire à Louise, le lendemain même, et de partir aussitôt qu'elle aurait reçu des instructions détaillées. Les Bastien jeunes ne lui plaisaient pas. Elle ne resterait certainement là que le temps juste nécessaire pour envoyer une lettre en Chine et recevoir la réponse.

Elle débattit, avec les Bastien, le prix de la pension. Ceux-ci se montrèrent très raisonnables.

V

VIE CHAMPÊTRE

La pauvre petite Rose-Thé se trouvait bien mal à l'aise dans l'intérieur des Bastien. Ces chambres enfumées, pauvres, sans air, lui causaient une impression pénible ; elle se sentait triste à pleurer.

Ce qui rendait la tâche cent fois plus lourde, c'est que Véronique était seule à la porter. Elle aurait tant voulu pouvoir consulter quelqu'un! Elle songea à courir faire ses confidences au maire du village; mais sa défiance de paysanne et de femme qui a vu de grands malheurs repoussa vite ce projet.

Non, elle ne pouvait se confier à personne. Lucien, cet homme astucieux, devait la faire rechercher. De quel droit garderait-elle sa jeune maîtresse, si son oncle la réclamait? Alors la pauvre chère petite serait rendue à Lucien; ce serait l'enfer pour cette enfant. Il fallait l'éviter à tout prix, et pour cela se taire et obtenir le silence de Rose-Thé. Elle se promit bien de ne pas la quitter du tout, de l'éloigner des indiscrets qui chercheraient à connaître le fond du mystère par cette petite innocente.

Puis, dès qu'elle le pourrait, Véronique écrirait à Louise. Elle porterait sa lettre à Reims, afin de ne pas éveiller les soupçons du maître de poste de Sillery, puis elle attendrait. Mlle Louise ne pouvait pas manquer de répondre à son appel; elle reviendrait certainement en France, et, si la santé de Jean ou du petit Harry la retenait quelque temps en Chine, ce ne serait qu'un retard.

Ce plan étant bien arrêté dans l'esprit de Véronique, elle se sentit plus

calme. Louise étant prévenue, elle n'aurait plus, elle, qu'à attendre en soignant le précieux dépôt qu'elle possédait.

Une enfant moins intelligente serait restée étrangère à ce qui l'entourait. Rose-Thé avait compris beaucoup de choses; elle en avait deviné confusément d'autres, et les larmes de Véronique, l'absence inexplicable et prolongée de sa mère, étaient pour cette enfant une douleur trop lourde à supporter.

On mit Rose-Thé au lit. Véronique s'installa à son chevet, bien résolue à ne pas la quitter une minute. La pauvre femme redoutait tant Lucien!

Le docteur accourut en toute hâte, amené par François; il s'inquiéta de la maladie de l'enfant, non de sa naissance.

« C'est très grave, dit-il après lui avoir tâté le pouls longuement; c'est une méningite aiguë. Ma bonne femme, dit-il à Véronique, dont le visage bouleversé lui fit peine, il vous faut du sang-froid. L'état est sérieux; mais votre émotion ne pourra l'améliorer, au contraire. Armez-vous de courage et de patience; tout ce que nous pouvons souhaiter de meilleur, c'est que la maladie soit longue, très longue. L'enfant me paraît vigoureuse, elle pourra peut-être résister à la violence du mal. Mettez-lui sur la tête des compresses d'eau salée; renouvelez-les, de façon à entretenir un peu de fraîcheur sur ce front brûlant. Peu de bruit, peu de lumière; je reviendrai ce soir. »

Au bout de vingt et un jours d'inquiétudes mortelles pour Véronique, le docteur put lui affirmer que la malade était sauvée.

« Oh! tant mieux! dit la domestique, je l'aime autant qu'il est possible! »

Comment ne l'aurait-elle pas aimée, l'enfant de sa chère Paulette, la pauvre petite orpheline, dont elle était, pour quelque temps du moins, l'unique soutien?

Mais ceci, elle ne le dit pas.

Le docteur avait bien deviné qu'un secret planait sur cette femme et sur cette petite fille; mais la discrétion professionnelle avait retenu sur ses lèvres toute question. Il sentait qu'un malheur avait dû obliger Véronique à fuir et à se taire. Il ne voulait rien demander, rien savoir. La sympathie que cette vieille femme dévouée lui inspirait était presque mêlée de respect.

Cependant la belle saison revenait, et l'enfant reprenait vite ses forces; de jour en jour elle progressait, et quand elle put, pour la première fois,

sortir un peu dans les champs, ce fut pour Véronique une joie immense. Elle la regardait sans se lasser, cette chère petite qu'elle avait failli perdre. Comme elle avait changé !

Sa figure, si ronde autrefois, s'était allongée; une expression triste, réfléchie, avait remplacé son doux sourire d'enfant; ses cheveux blonds étaient tous tombés, et ils avaient été remplacés par une chevelure d'un noir de jais. L'enfant était toujours belle; mais ce n'était plus une beauté d'ange joufflu, c'était une beauté plus expressive, presque grave.

Son caractère aussi avait changé; elle était devenue sérieuse. Son affection pour Véronique ne se manifestait plus par des caresses et de petites taquineries; c'était une affection farouche, passionnée. L'enfant avait perdu cette aimable expansion; auparavant elle parlait presque même avant d'avoir pensé; maintenant elle parlait peu, mais elle devait penser beaucoup.

Rose-Thé s'occupait de jardinage. Ces exercices la rendaient de jour en jour plus robuste et plus jolie. Sous ce teint hâlé, ces vêtements solides et grossiers, qui aurait reconnu l'élégant bébé des Grauville?

Les travaux de la ferme l'intéressaient beaucoup, mais moins cependant que les occupations de la forêt. Quand elle avait pu emmener la bonne Véronique loin du village, dans la solitude des bois, elle était vraiment heureuse.

Elle coupait des branches d'arbres, s'amusait à faire des sifflets avec des écorces de saule, construisait des roues de moulin à établir dans le prochain ruisseau. Puis, s'enhardissant, elle montait dans les arbres, dénichait les oiseaux.

Véronique poussait les hauts cris, grondait même un peu fort; mais, au fond, comme elle était contente de voir sa jeune maîtresse si robuste! Elle était bien sûre maintenant de pouvoir la rendre à Mlle Louise; elle avait eu si peur que la tante ne retrouvât plus la nièce! Maintenant elle était rassurée.

D'ailleurs, Mlle de Sivry ne pouvait pas tarder à donner de ses nouvelles. La maladie de Rose-Thé n'avait pas laissé à Véronique le temps d'écrire sa lettre pour la Chine; et pendant toute la convalescence, elle n'avait pu aller la mettre à la poste à Reims, ne voulant pas se séparer un seul instant de sa chère mignonne.

Ces événements retardaient bien l'arrivée de la lettre à Chang-Haï et, par

suite, le retour de Louise. Mais la pauvre vieille femme n'avait pas l'adresse exacte de Louise; elle ne s'imaginait pas que la poste pût ignorer la présence de sa jeune maîtresse à Chang-Haï. Elle ne mit que cette indication sur l'enveloppe de la lettre adressée à Mlle de Sivry.

Il était impossible que sa missive arrivât. Véronique ne pouvait soupçonner ce malheur; aussi c'était confiante qu'elle attendait une réponse de Louise.

D'ailleurs, songeait-elle, si ma lettre ou la sienne se trouve égarée, elle s'alarmera d'un long silence; elle reviendra; nous la reverrons certainement. Le bon Dieu va mettre fin à nos maux. Elle priait, et trouvait dans son ardente prière l'espérance avec la consolation.

La pauvre femme était épuisée par tant d'émotions diverses. Ce n'était que par un effort violent qu'elle s'était soutenue pendant la longue maladie de Rose-Thé. La belle saison l'avait prolongée; mais, à l'approche de l'hiver, elle fut prise d'une bronchite aiguë.

La pauvre petite, assise au chevet de Véronique, ne la quittait pas un instant. Elle la regardait longuement, comme pour fixer à jamais ses traits dans son souvenir; elle ne parlait pas, mais parfois des larmes brûlantes roulaient sur ses joues.

Un soir, alors que le crépuscule tombait, elle vit tout d'un coup sa chère Véronique, son unique amie, fermer les yeux doucement. Elle la regarda un instant, affolée; puis, comprenant que c'était fini à jamais, elle poussa un grand cri et s'évanouit.

VI

LA PETITE SAUVAGE

Les Bastien acceptèrent philosophiquement la mort de Véronique Donot. Ils n'avaient pas su apprécier le dévouement de cette digne et honnête femme.

Pour eux, Véronique n'était qu'une source de revenus, et, comme elle avait laissé son magot, qu'y avait-il à regretter? C'était, au contraire, une bouche de moins à nourrir.

Il y avait bien encore la petite à soigner; mais elle était si peu encombrante! Au reste, on se promettait bien de la traiter autrement que Véronique avait coutume de le faire. On l'entretiendrait, voilà tout. Il suffirait, d'ailleurs, qu'elle fût présentable à l'arrivée de la famille riche. La récompense devait être si merveilleuse! Il semblait aux Bastien qu'à l'arrivée de ces nobles parents, une pluie d'or tomberait sur leur maison. Ils l'attendaient et l'espéraient tous les jours.

La pauvre petite Rose-Thé, au contraire, se sentit bien privée de la chaude affection qui l'entourait. Au lieu de chercher chez les Bastien la tendresse qui lui faisait défaut, elle se renferma en elle-même et s'isola de plus en plus.

Elle était d'ailleurs fort abandonnée, et, pourvu qu'elle rentrât à l'heure des repas sans avoir déchiré sa robe, on ne s'inquiétait nullement d'elle.

La première fois qu'elle sortit seule, elle qui était toujours accompagnée de la fidèle Véronique, elle eut peur. Il lui semblait qu'on la regardait, qu'on la montrait du doigt. Mais, comme personne ne l'arrêta, elle s'enhar-

dit et résolut d'aller manger le pain sec de son goûter sur le bord du fossé, à la lisière du bois.

Là, installée comme au temps où sa vieille bonne l'entourait de soins, elle se mit à cueillir des mûres, le cœur plus léger, distraite par le chant des oiseaux. Elle pénétra même dans le bois et se mit à marcher, à courir d'un arbre à l'autre, oubliant que l'heure passait.

Elle s'attarda à manger des mûres le long des haies, et la nuit la surprit encore loin du village. Alors, tout affolée, elle se mit à courir. Lorsqu'elle arriva aux premières maisons, elle rencontra Philomène Bastien, qui bavardait avec d'autres commères et leur racontait ses inquiétudes au sujet de la disparition de la petite.

« Tiens, la voilà! s'écria Claudine, l'une des paysannes, en voyant Rose-Thé accourir; mais qu'est-ce qu'il y a donc? elle est toute noire. »

On fit entrer l'enfant dans la maison de Claudine, et, à la lueur de la chandelle, on vit qu'elle était toute barbouillée de mûres. Philomène saisit la petite par le bras :

« Viens chez nous, petite traîneuse! A-t-on idée de choses pareilles! S'il t'arrive de rentrer à cette heure, on t'enfermera.

— Allons! dit doucement le fils de Claudine, le clerc de notaire, rentrez votre petite *Murillonne,* et ne la bousculez pas : elle a plus besoin de nourriture que de gronderies. »

Murillonne! c'était bien le nom qui convenait à cette petite aux vêtements en désordre, aux cheveux embroussaillés, dont le visage et les mains étaient tachés de mûres.

Le nom de Murillonne lui resta dans le village.

François Bastien gronda bien haut lorsqu'on rentra à la maison. La pauvre enfant ne put manger; elle alla se coucher le cœur bien gros, et, après avoir pleuré longtemps, elle s'endormit.

On surveilla la petite d'un peu plus près pendant quelques semaines.

Mais les mois et même les années s'écoulaient sans que la famille riche parût s'inquiéter de son enfant. Les Bastien, déçus dans leurs espérances, s'intéressèrent moins à celle qui ne devait plus rien leur rapporter; elle devint de plus en plus « murillonne », sans qu'on s'en alarmât.

Il lui arriva un jour de ne pas rentrer à la maison à l'heure du repas. Loin, bien loin du village, elle avait arraché des pommes de terre dans un champ. Elle s'était promis de s'en faire un régal. Emportant avec elle des

allumettes dérobées à Philomène, elle fit un fagot de broussailles et alluma un grand feu.

Elle était enchantée d'entendre craquer les branches un peu trop vertes, de les voir se tordre dans les flammes, et sans cesse elle rechargeait son feu de nouveaux fagots, qui brûlaient en envoyant au ciel une flamme joyeuse.

Quand elle eut beaucoup de cendres chaudes, elle y glissa ses pommes de terre, et, toute gaie, elle attendit.

Dans son impatience, elle mangea ses pommes de terre à moitié crues; mais elle les trouva cependant savoureuses. Elle était au milieu de son frugal repas, quand un hôte inattendu s'avança pour le partager.

C'était un pauvre chien boiteux, alléché par l'odeur sans doute, qui venait à elle, honteux et baissant l'oreille. La petite Murillonne ne pouvait faire peur à personne, et le chien, flairant les pommes de terre, en prit une rapidement et se sauva.

L'enfant éclata de rire, tout heureuse de son succès culinaire. La bête, enhardie, revint manger et ne s'en alla plus. Elle reconnut vite le chien du mendiant qu'elle rencontrait parfois.

Celui-ci devait être mort; le pauvre animal était errant. Elle lui passa doucement la main sur la tête en disant :

« N'est-ce pas que c'est bon, Médor? »

Le chien fut tout joyeux de s'entendre appeler par son nom; il se mit à gambader; mais, au premier bond, sa patte malade lui fit pousser un gémissement plaintif. Murillonne, grave et inexpérimentée, regarda la blessure, et à tout hasard, faisant comme elle avait vu faire, elle banda de son mouchoir la patte de son nouvel ami.

Lorsqu'au soir Murillonne rentra à la maison avec Médor, ils furent assez mal reçus, l'un et l'autre. N'était-ce pas assez de la nourrir gratis, sans qu'elle amenât encore un chien affamé?

« Non, il n'en faut point ici! » conclut François en donnant un formidable coup de pied au pauvre Médor, qui hurla de douleur.

Murillonne, pour la première fois, songea à se révolter. Puisqu'on ne voulait pas de son Médor chez les Bastien, elle s'en irait dans les bois avec lui.

Dès le lendemain matin, alors que les Bastien étaient aux champs, elle fit un paquet de son fichu, de quelques mouchoirs et d'un gros morceau de

Univer BIBLIOTHECA

pain; elle mit dans sa poche des allumettes et son petit couteau, puis elle partit gaiement.

Médor, son protégé, qui l'avait retrouvée, marchait à côté d'elle, d'un air si joyeux qu'il aurait encouragé l'enfant, si celle-ci en avait eu besoin. Murillonne n'éprouvait que de la joie à quitter cette maison où on lui reprochait trop souvent sa nourriture. Elle se promettait tant de plaisir à recommencer son repas de pommes de terre, premier lien entre elle et [illegible] Médor! La pauvre créature innocente ne se doutait pas qu'il était mal de voler ainsi. Savait-elle même que c'était voler?

Le repas fut aussi agréable qu'on se l'était promis : des mûres pour dessert, de l'eau au petit ruisseau qui sortait du bois, et les deux voyageurs furent contents.

Ils se remirent en marche et s'enfoncèrent sous bois. Mais quand le soleil baissa à l'horizon, Murillonne, fatiguée, se sentit bien triste. Le chien marchait en avant; il se retournait souvent en aboyant et semblait dire à sa compagne : « Avance. » Celle-ci, lassée, se laissa tomber sur le bord du chemin.

Elle avait faim, elle avait soif, et surtout elle avait peur. Elle s'appuya contre un arbre. Médor se coucha à ses pieds; habitué à cette solitude, il s'endormit bientôt.

La pauvre enfant voyait la nuit venir avec une profonde terreur. Le bruit du vent dans les feuilles lui donnait des frissons; elle retenait son souffle, et ses yeux dilatés voyaient de moins en moins distinctement. Les grands arbres qui l'entouraient semblaient s'avancer vers elle et prêts à la saisir de leurs grandes branches abaissées vers le sol. Tout d'un coup, une branche sèche tomba non loin d'elle. Il lui sembla qu'on s'avançait dans la nuit: elle ferma les yeux, crut sentir qu'on la prenait par les épaules; mais rien, rien, sinon le silence et les ténèbres.

Cette pauvre créature délaissée, perdue au fond des bois, n'avait pas un nom à prononcer dans son désespoir, pas un être bon à invoquer dans sa détresse. Ses dents claquèrent; elle était transie par la terreur plutôt que par le froid de la nuit, et les premières lueurs du jour la trouvèrent blême, immobile au pied de l'arbre où elle s'était assise la veille.

Les rayons du soleil levant réveillèrent Médor. La fillette se sentit moins seule alors. L'animal s'étira longuement; puis, rafraîchi par ce bon sommeil, il se leva, s'agita, cherchant à faire sortir Murillonne de sa torpeur.

Celle-ci essaya aussi de se lever; mais la fatigue de cette nuit terrible l'avait épuisée. Elle allait devant elle, chancelante, et une faim, une faim affreuse, lui saisissait les entrailles; son estomac se tordait, ses tempes battaient, et ses oreilles bourdonnaient d'une façon insupportable.

Le souvenir de la soupe fumante des Bastien lui causait des désirs fous.

Elle était au milieu de son frugal repas, quand un hôte inattendu s'avança pour le partager.

Elle aurait tout donné pour avoir un morceau de pain. Celui qu'elle avait emporté avait été mangé la veille; Médor avait si grand appétit!

Dans son inexpérience, elle n'avait songé ni à prendre des provisions, ni à se rapprocher d'un village où elle aurait pu s'en procurer.

Médor avait faim aussi; il était agité, nerveux. Voyant sa jeune maîtresse étendue sur le sol, incapable de se relever, il s'arrêta un instant, la regarda tristement, puis partit en toute hâte.

« Médor, Médor, ne m'abandonne pas! » s'écria Murillonne en voyant le fidèle animal s'éloigner.

Celui-ci sembla hésiter un instant, puis il repartit plus rapidement encore.

« Médor! » répéta-t-elle d'une voix faible.

Mais elle n'en pouvait plus. Elle sentit que ses forces l'abandonnaient, et, plus seule encore depuis que son unique ami avait fui, elle se laissa aller et perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, Médor lui léchait doucement les mains. Ce témoignage d'affection lui toucha le cœur, et, prenant la tête du bon chien entre ses deux bras, elle l'embrassa tendrement, et quelques larmes roulèrent sur ses joues.

Médor se dégagea rapidement et alla prendre entre ses dents le corps d'un lièvre encore chaud, qu'il avait étranglé.

Murillonne tressaillit de joie.

« Manger! Je vais donc pouvoir manger! » dit-elle.

Ranimée par cette pensée, elle essaya de se soulever, afin de faire un feu de fagots pour cuire le lièvre; mais ses forces la trahirent, et elle dut y renoncer.

Accablée, elle se sentit désespérée, et, si aucun secours ne lui venait, elle était condamnée à mourir abandonnée dans ce bois.

La nuit vint sans qu'un être humain fût passé à portée de sa voix. Elle se sentit envahie par un sommeil étrange, un sommeil qui la paralysait toute. Le manque de nourriture était de trop longue durée, et le sommeil qui la gagnait était de ceux dont on ne se réveille pas.

La nuit passa sans que l'enfant eût fait un seul mouvement.

Dès le matin, Médor, qui était mieux habitué à ce genre de privations, se leva. Cependant, la faim dont il souffrait aussi l'emportant sur sa généreuse nature, il s'approcha du lièvre, que Murillonne avait enveloppé dans son fichu et qui lui servait d'oreiller; il le retira d'un mouvement si brusque, qu'il fit sortir l'enfant de sa torpeur.

En voyant Médor dévorer le lièvre à belles dents, elle fut prise d'un dégoût affreux; mais à mesure qu'elle sortait de son engourdissement, sa faim redevenait plus pressante, et tout à coup, brutalement, elle s'approcha de Médor pour lui disputer sa proie.

Elle mangea gloutonnement, voracement, comme un animal. Cette

chair crue, ce sang noir qui en tout autre moment lui eussent soulevé le cœur, lui semblaient délicieux.

« Médor, tu m'as sauvé la vie. J'étais perdue sans toi, dit l'enfant; mais avec toi je sens que je vivrai. Viens, nous irons bien loin et nous vivrons toujours ensemble, toujours, n'est-ce pas? »

On se remit en marche. Où allait donc cette pauvre enfant?

Elle ne le savait pas elle-même; aucun lieu ne l'attirait, puisque nulle part ne l'attendait un cœur aimant. Elle allait devant elle jusqu'à ce qu'elle rencontrât un asile sûr, un abri à son goût, où elle espérait vivre indéfiniment.

A la fin de la seconde journée, elle aperçut de loin la cathédrale de Reims, les cheminées des usines. Peut-être que dans sa mémoire revint le souvenir des jours heureux qui avaient précédé son passage dans cette ville, car il lui vint un vif désir d'aller de l'autre côté, comme pour revenir en arrière, dans sa vie.

Le soir venu, elle se fit un lit de feuilles sèches, et, calme, cette fois elle s'endormit. Il lui semblait que sa vie était réglée depuis que Médor se chargeait de les nourrir, et elle s'imaginait naïvement qu'aucun autre ennui ne pourrait plus l'atteindre.

Elle dépassa la ville de Reims, en dehors, n'osant y pénétrer. Elle marchait courageusement.

L'automne touchait à sa fin. Médor, l'adroit Médor, trouvait rarement un gibier suffisant pour satisfaire l'appétit de Murillonne et le sien. La neige commençait à tomber, épaisse et lourde. Les pieds de l'enfant s'étaient habitués peu à peu à ces marches forcées, et avaient durci suffisamment pour être insensibles aux pierres du chemin.

Mais la chasse se faisait de moins en moins fructueuse, et les deux pauvres petits êtres errants se contentaient parfois, pour leur seul repas de la journée, d'un morceau de pain donné, par charité, à la porte d'une ferme.

C'est ainsi que, marchant à petites journées, Murillonne arriva un soir à la lisière d'un petit bois, dans lequel ils entrèrent bravement, lorsque Médor s'arrêta un moment, renifla l'air et partit ventre à terre en aboyant joyeusement.

La petite le suivit de son mieux, mais elle s'arrêta, tout à coup décontenancée, devant un endroit où le chien avait disparu; le fouillis des arbres était si épais, qu'elle ne pouvait avancer.

Pourtant elle se baissa et, rampant à terre, les deux mains étendues, se déchirant aux branches, y arrachant ses cheveux, elle suivit le chemin tracé par Médor, et elle arriva toute meurtrie, tout ensanglantée, devant une tour à mine sévère, la tour où Paule gémissait.

Elle ne la regarda pas, tout occupée d'un autre spectacle qui frappait ses yeux d'affamée.

Des morceaux de viande et une écuelle de soupe étaient là, et deux gros molosses, dédaignant la soupe, mangeaient gravement la viande, sans faire mauvaise mine à Médor, qui partageait leur ration.

La pauvre petite misérable s'avança, prit l'écuelle pleine de soupe et se mit à boire avidement. Les deux molosses, émus sans doute d'une telle misère, la regardèrent faire; leur férocité s'amollit devant cet être si jeune et si malheureux. Lorsqu'ils eurent fini, ils vinrent se coucher à ses pieds.

La pauvre fillette demeura ainsi plusieurs jours. Elle partageait le repas des chiens, lorsque la chasse de Médor était infructueuse.

Elle se disposait à quitter cet endroit et à pousser plus loin sa marche errante, lorsqu'elle vit Paule et qu'elle l'aima.

VII

COMPAGNE D'INFORTUNE

Mais nous devons revenir à Paule, que nous avions laissée toute seule, désespérée, dans la tour de Montflanquet, après la visite de Lucien.

Dosia, le domestique sourd et muet, apportait chaque jour les repas de Paule à la porte et une ardoise sur laquelle la recluse pouvait inscrire les objets dont elle avait besoin.

Ce fut Dosia, seul aussi, qui construisit un épais mur de briques destiné à murer la fenêtre du rez-de-chaussée. Paule avait subi ce raffinement de cruauté sans aucune révolte apparente; mais, toutes les nuits, dans la solitude et le silence, elle travaillait à desceller les briques. Que ce fut long et pénible, d'autant plus que chaque matin elle s'efforçait de remettre les choses en état pour dissimuler le travail qu'elle accomplissait!

Il y avait un an que Paulette était enfermée dans la tour, lorsqu'elle enleva la dernière brique qui tenait encore. Elle avait mis tant d'ardeur à ce travail, que les premières lueurs du jour l'y surprirent, et qu'elle n'eut que le temps d'aller se jeter sur son lit, dans la crainte d'être trouvée là par son gardien.

Elle remit son évasion au lendemain. Depuis des mois elle attendait cet instant; qu'importait un jour de plus!

Il fallait d'ailleurs qu'elle examinât les lieux avant son départ. Elle se proposait de déplacer, le jour même, les briques arrachées et de voir de quel côté elle se dirigerait.

Elle savait qu'elle n'avait rien à craindre à l'heure où elle prenait

son repas. Dosia, après l'avoir déposé au pied de la tour, reprenait le chemin du château, où il allait sans doute dîner à l'office.

Ce fut cette heure qu'elle choisit pour faire son expérience.

Elle attendit, tremblante, le départ de Dosia, et, lorsqu'elle l'eut vu disparaître, elle courut à la fenêtre et enleva quelques briques et passa sa tête par l'ouverture. A peine avait-elle fait ce mouvement, qu'elle recula terrifiée. Les énormes molosses, dont l'avait menacée Lucien, étaient toujours là, prêts à se jeter sur elle, la gueule ouverte, les dents menaçantes.

Elle eut encore la présence d'esprit, malgré son désespoir, de replacer les briques qu'elle avait enlevées et, seulement après, elle réfléchit et elle pleura.

Elle était à bout d'inventions; elle avait usé tous les moyens. Elle examina les deux autres fenêtres de la tour; elles donnaient toutes deux sur le précipice. Il n'y avait par là aucune chance de salut. Essayer de les franchir, c'était s'exposer à une mort certaine, et Paulette, chrétienne, hésitait. Elle trouvait que cette fuite ressemblerait à un suicide, que Dieu réprouve et qu'il punit.

La pauvre Paulette avait passé successivement par toutes les alternatives de crainte et d'espoir. Elle était bien perdue maintenant, et nul ne viendrait à elle dans sa détresse. Elle se creusait en vain la tête, pour chercher des moyens de fuite; mais elle ne trouvait plus rien, rien. Elle avait découvert, dans un coin du grenier, de gros paquets de cordes, qu'on avait laissés là, sans doute par oubli, et elle essaya d'en tresser une échelle. Elle ne se tira pas trop mal de cet ouvrage. Elle pourrait au besoin, songeait-elle, descendre avec cette échelle dans le précipice; mais comment en sortirait-elle? C'est ce qu'elle se demandait, tous les jours, sans parvenir à trouver cette solution nécessaire.

Elle examinait encore, de temps en temps, les briques qu'elle avait démastiquées, espérant que les chiens, lassés, auraient un peu perdu de leur férocité. C'était un fol espoir; car à peine sa tête paraissait-elle sur le bord de la baie, qu'ils s'élançaient sur elle et l'eussent déchirée et mise en pièces si elle ne fût rentrée précipitamment. L'un d'eux, plus vif, sauta même un jour si violemment, qu'il lui mordit la main gauche et qu'il faillit la lui trancher net, avec ses dents.

La pauvre Paulette avait eu une telle frayeur de cette attaque subite,

qu'elle resta six mois au moins sans oser reparaître à la fenêtre et déranger le mur. Elle s'y décida cependant un jour où, s'ennuyant trop, elle ne savait plus que devenir. Elle ouvrit la fenêtre et, déplaçant petit à petit les briques qui fermaient le trou, elle passa par l'ouverture une partie de son corps.

Quelle ne fut pas alors sa surprise et sa joie! les chiens féroces étaient là tranquilles, se promenant, et aucun d'eux ne songea à l'attaquer.

Enhardie par ce premier succès, elle les appela doucement; ils tournèrent la tête de son côté et frétillèrent joyeusement de la queue. N'en pouvant croire ses yeux, et le cœur plein d'espérance, elle alla chercher, dans son panier de provisions qu'apportait Dosia, du sucre et de la viande et le leur jeta. Les chiens le prirent, mais sans avidité, comme des chiens déjà repus, et la remercièrent de leur mieux, par des gambades. Ils allèrent même tous deux au pied de la fenêtre et se dressèrent sur leurs pattes de derrière pour être caressés. Paulette, tremblante, remplie d'une émotion indicible, les caressa doucement et pleura de douces larmes.

C'était la première fois, depuis qu'elle était dans la tour, qu'on lui manifestait un peu d'affection. Décidément les animaux valaient mieux que les hommes.

Ces deux chiens, après avoir été sa terreur, étaient devenus sa seule distraction, la seule chose qui faisait battre son cœur. Elle pourrait fuir désormais; et elle l'eût fait dès le premier jour, si le temps eût été favorable; mais on était en hiver, et la campagne, couverte de neige, favorisait mal une évasion.

Paulette se savait très délicate. Elle savait qu'au bout de deux ou trois heures de marche dans la neige, elle serait prise d'un froid qui la tuerait, et elle attendait, patiente, le retour des beaux jours, en passant les meilleures heures de sa journée près des chiens.

Ceux-ci lui témoignaient une grande affection, obéissaient à sa voix, accouraient à son appel; mais malgré tous ses efforts, toutes ses gâteries, elle ne pouvait les retenir près d'elle lorsque retentissait, au loin, dans la forêt impénétrable, un coup de sifflet strident.

Ce coup de sifflet intriguait fortement Paulette.

Quel était donc cet être humain, peu éloigné d'elle, qui lui prenait l'affection de ses chiens? Elle aurait voulu le connaître, lui parler.

Elle entendait aussi de temps à autre des bruits étranges, des appels

gutturaux, et, un jour qu'elle ouvrait sa fenêtre et déplaçait ses briques, elle aperçut une petite forme noire qui s'enfuyait, éperdue.

Elle résolut de guetter cette forme, et pour cela elle se dissimula derrière les briques, ne se ménageant qu'un petit espace juste nécessaire pour son œil.

Elle vit Dosia venir distribuer la pitance aux chiens, et puis, peu après son départ, s'avancer un pauvre petit caniche, tout sale, tout miséreux, et, derrière lui, une petite fille paraissant âgée de dix ans, l'air robuste, mais étrange. Ses cheveux noirs, embroussaillés, retombant en franges sur le front, cachaient mal deux yeux bleus limpides, où brillait une mâle résolution. Le nez et la bouche, fins et mignons, étaient d'une forme irréprochable, et telle qu'elle s'avançait, pieds nus, dans ses haillons sordides, elle avait l'air aussi distingué et aussi à l'aise qu'une fillette de parents millionnaires, faisant, grave et digne, sa promenade aux Champs-Élysées, sous l'œil de la gouvernante anglaise.

« Allons, ici, Véro! dit-elle. Ici, Nique! »

Et les chiens lui obéirent, dociles.

« Vous n'aurez à manger que lorsque mon pauvre Médor sera rassasié. »

Les deux gros chiens s'assirent tranquillement, attendant le bon plaisir de Médor. Ce dernier était sans doute peu gourmand ou honteux de faire attendre ainsi ses amis, car il eut vite fini son repas et revint vers sa maîtresse.

« C'est bien, Médor, allons-nous-en maintenant, car j'ai peur du vilain monsieur. (Elle voulait sans doute parler de Dosia.) La pauvre dame, ajouta-t-elle en parlant aux chiens, elle ne vous a donc pas donné de sucre et de gâteaux aujourd'hui? J'en aurais réclamé ma part, car j'ai bien faim, faim! »

Paulette entendit la plainte de cette enfant, et un grand froid la saisit au cœur. Elle courut à ses provisions, prit du sucre, des gâteaux, du chocolat, et, les enveloppant précipitamment dans un morceau de papier, elle déplaça une brique et jeta, triomphante, le paquet par l'ouverture.

Elle aperçut l'enfant, qui jetait autour d'elle des regards de biche effarouchée; puis celle-ci, voyant que rien ne bougeait, se rassura sans doute peu à peu et vint, tremblante, saisir le paquet. Elle s'enfuit ensuite avec la rapidité d'une gazelle effrayée, et Paule la perdit de vue dans l'épaisseur du taillis.

Des relations s'établirent ainsi entre l'enfant et Paule, relations bien inoffensives, car Paule ne se montrait jamais, de peur d'effrayer sa petite amie, et elle se contentait de jeter par l'ouverture le paquet de vivres; puis aux vivres s'ajoutèrent des vêtements, puis une petite somme d'argent. Paule jeta même une fois une couverture de laine. Elle était récompensée de sa charité par les petits cris de joie que l'enfant poussait.

Paulette n'y tenait plus; elle voulait parler à cette enfant naïve, qu'elle se prenait à aimer de toute son âme. Elle resta deux jours sans jeter de cadeaux, et le troisième elle enleva brusquement les briques du mur et elle vit la petite fille, pleurant devant la fenêtre, d'un air triste et malheureux.

Son âme en fut toute remuée.

« Ma chère petite, dit-elle d'une voix douce à l'enfant interdite, comment t'appelles-tu?

— Je m'appelle Murillonne, madame. »

Et, en parlant ainsi, elle leva ses grands yeux effarés sur Mme Grauville.

Pourquoi Paule, en les voyant, sentit-elle son cœur battre de plus belle? Pourquoi le souvenir de Rose-Thé traversa-t-il son esprit? Elle était folle évidemment; la pensée de sa fille la hantait donc toujours? La misérable petite abandonnée, brune, solide, hâlée, aux membres robustes, à la démarche vive, était tout le contraire de Rose-Thé, blonde, mignonne, pâle, timide, aux membres frêles et délicats.

« Eh bien! Murillonne, nous allons causer un peu, voulez-vous? »

Mais l'enfant sauvage, revenue sans doute de sa première surprise, s'enfuit sans répondre, d'un élan brusque.

Paule la regarda, bondissant d'arbre en arbre comme un écureuil.

Elle avait découvert un cœur dans ce corps indiscipliné, et elle était sûre que Murillonne reviendrait.

VIII

DÉLIVRANCE

Paule ne s'était pas trompée lorsque, confiante, elle avait laissé Murillonne fuir sans chercher à la rappeler. La petite était revenue, le lendemain, à la même heure, et les douces conversations avaient commencé entre les deux abandonnées.

Il s'agissait de ne pas effaroucher cette petite âme rebelle qui, semblable à un jeune cheval plein de fougue, se cachait à la moindre menace de joug. On n'était jamais sûr de ce petit cœur sauvage. Ainsi, au moment où elle parlait à Paule de l'air le plus confiant et le plus naïf, elle s'enfuyait tout d'un coup, sans achever sa phrase, et rien ne pouvait la faire revenir.

C'était une vraie enfant des bois, une sorte de petit animal, joli et capricieux.

A côté de cela, la petite avait un excellent cœur; mais, Paule avait pu le constater, parfaitement indiscipliné. Elle allait à tort, à travers, obéissant ainsi à toutes ses impulsions. Elle avait été bien joyeuse de tout ce que Mme Grauville lui avait donné; mais elle ne l'avait pas gardé longtemps.

La belle couverture qui lui avait paru si chaude pendant les premières nuits, elle en avait vite fait cadeau à un vieux mendiant rencontré sur le chemin, transi de froid; elle distribuait, aux enfants pauvres du village, le surplus des gâteaux que Paule lui donnait largement. Mais il ne fallait pas essayer de la surprendre ou de lui parler; car elle disparaissait, farouche, et on ne pouvait savoir ce qu'elle était devenue.

On comprend que Paule ne pouvait trouver dans la société de cette enfant insoumise une compagne douce et tranquille; elle aurait voulu lui offrir d'entrer dans sa tour, et elle espérait que l'enfant confiante se laisserait attendrir et lui conterait l'histoire de son passé.

Une fois, elle avait interrogé l'enfant, qui lui avait répondu brusquement :

« Je sais pas! »

La petite se repentit-elle de sa brusquerie, de son manque de confiance? Paule le supposa, quand elle vit, le lendemain, l'enfant arriver avec un petit oiseau qu'elle avait pris dans un nid.

« Tenez, madame, cela vous fera rire; il est si drôle quand il pleure, parce qu'il est enfermé! »

Paule voulut refuser et dire à l'enfant que c'était mal de se moquer de la souffrance des autres. Elle réfléchit que l'enfant ne comprendrait pas, et elle se tut.

Seulement, comme deux jours après la petite lui demandait des nouvelles de l'oiseau, elle lui dit :

« Veux-tu venir le voir? »

L'enfant fit non, de la tête, et s'enfuit.

Mais elle revint bientôt, et elle demanda, timide :

« Comment va-t-il, madame? »

Paule comprit bien qu'il s'agissait de l'oiseau, et elle répondit :

« Il est triste; il s'ennuie : viens le voir. »

L'enfant hésitait toujours. Pourtant, sa curiosité l'emportant, elle se faufila par le trou de la baie.

Elle prit l'enfant par la main et la conduisit voir l'oiseau.

« Comme il a l'air triste, madame! Il a faim.

— Non, ma petite; mais il a du chagrin, parce qu'il est loin de son père, de sa mère, de ses petits enfants.

— Ah! fit Murillonne songeuse; mais vous aussi, madame, pourquoi êtes-vous toujours seule ici, comme l'oiseau?

— Ma petite, tu ne peux pas comprendre. Je suis comme l'oiseau que tu as pris et enfermé ici; un vilain homme m'a prise et enfermée dans la tour.

— Mais, madame, je suis donc une vilaine aussi, puisque j'ai pris l'oiseau?

— Oui, mon enfant; mais, vois-tu, nous allons faire quelque chose de bien, et tu ne seras plus vilaine. »

Et, prenant l'oiseau dans sa main, elle ouvrit une fenêtre et lui donna la liberté.

L'oiseau, étonné, resta quelques instants indécis sur le rebord de la fenêtre; puis, secouant les ailes, il jeta un cri joyeux et disparut dans le ciel bleu.

« Comme il est content! madame, quel bonheur! dit Murillonne. Je vous en apporterai encore d'autres, pour que vous les jetiez par la fenêtre. Mais vous, puisque vous êtes seule, pourquoi ne faites-vous pas comme l'oiseau? pourquoi ne vous sauvez-vous pas? »

Et elle montrait la fenêtre donnant sur le précipice par où l'oiseau s'était envolé.

« Tu ne vois donc pas qu'il y a là un grand trou, petite, où on se tuerait?

— Oh! madame, dit la petite, se dissimulant derrière la fenêtre, voilà le méchant homme aux chiens qui vient ici. »

Paule n'eut que le temps de faire signe à la petite de se taire.

L'enfant, cachée derrière le rideau, suivait, silencieuse, immobile, tous les mouvements de Dosia, venant apporter le dîner. Elle le vit abaisser le pont-levis, mettre le panier, partir et relever le pont.

Il fallut que Paule lui expliquât le maniement du pont, auquel l'enfant s'intéressait tant. Elle le fit de bonne grâce, sachant pourtant bien que l'enfant ne comprenait pas.

Puis elle lui fit visiter la tour, et expliqua à l'enfant étonnée tout ce qu'elle voyait. La petite ne connaissait rien; elle ne voulait pas s'asseoir sur un fauteuil; elle avait peur de tout. On voyait qu'elle soupçonnait des pièges constants, ayant eu sans doute beaucoup à se défendre contre la malice des hommes.

Au moment de quitter Paule, elle se jeta dans ses bras avec l'impétuosité d'une jeune biche et l'embrassa en lui disant :

« Tu ne veux donc pas faire comme l'oiseau? Viens avec moi. »

Paule tressaillit doucement. L'enfant par cette prière allait au-devant de ses désirs. Il y avait si longtemps qu'elle rêvait de fuir avec cette petite, pour laquelle elle s'était prise d'une si étrange et si soudaine affection! Et puis maintenant le froid était moins intense, la neige fondait peu à peu sous

Paulette ne put s'empêcher de s'arrêter et de regarder.

les premiers rayons du soleil; elle pourrait maintenant marcher sans crainte de mourir de froid sur le chemin, et sans la terreur d'être vite rejointe, ses pas sur la neige ayant indiqué facilement la route qu'elle avait suivie. Car elle était toujours folle aux yeux de tous, et Lucien, grâce au certificat qu'il possédait, pourrait toujours la faire enfermer facilement. Il lui fallait donc fuir, fuir dans un pays étranger, et ne se faire connaître que lorsqu'elle aurait près d'elle Jean et Louise pour la défendre. Avec Jean elle ne craindrait plus rien.

« Écoute, petite, je veux bien fuir, mais pas tout de suite; il faut que je fasse mon paquet, que je prenne de l'argent pour acheter de quoi manger, car nous aurons faim en route. »

Elle déplaça quelques briques, puis dit à l'enfant :

« Pars tout doucement par là et reviens dans deux jours m'attendre ici au pied de la fenêtre; nous nous sauverons ensemble.

— Et Médor, madame? dit Murillonne, qui n'oubliait pas son fidèle compagnon de misère.

— Il viendra avec nous.

— Je voudrais emmener aussi mon petit ami. ».

Et, s'animant, elle raconta à Paulette que son ami était un petit garçon qu'elle avait connu dans le bois de Montflanquet.

Il était grand, il était fort, il la protégeait contre les méchants qui voulaient la battre, et un jour qu'elle avait été prise à un piège à loups, il l'avait délivrée et lui avait donné quelque chose qu'elle avait étendu sur son pied, et cela l'avait guérie.

« Comment s'appelle ton petit ami?

— Il s'appelle Georges Roulier, madame.

— Tu ne peux l'emmener avec toi, ma petite, car cela ferait de la peine à son père et à sa mère; mais tu peux lui dire adieu sans lui parler de moi, entends-tu? »

L'enfant partit, promettant à Paulette d'être là, fidèle au rendez-vous.

Mais le malheur poursuivait l'infortunée Paule.

Bien que Dosia, sourd, ne pût entendre autrefois les hurlements des chiens et les comparer à leur silence apprivoisé, il s'était aperçu que ces deux farouches gardiens devenaient calmes, presque caressants.

Il avait fait part de sa découverte à Lucien Grauville, et celui-ci lui avait

fourni deux molosses nouveaux, plus sauvages, plus furieux que les précédents ne l'avaient jamais été.

Ces deux terribles gardiens étaient à leur poste le jour que Paule avait désigné pour sa fuite.

L'enfant ne pouvait s'aventurer de ce côté, elle eût été dévorée.

Et Paule passa plusieurs jours dans la solitude et le désespoir.

Une nuit qu'elle pleurait tristement, une douce voix la tira de sa rêverie.

« Madame! madame! »

Murillonne était devant elle.

« Comment es-tu entrée, petite?

— Plusieurs fois j'ai voulu déplacer les briques; les deux méchants chiens se sont jetés sur moi. Ils auraient tué Médor, si j'avais avancé. Alors il me vint une idée; je me souvins que je connaissais le bouton qui faisait remuer le pont, et quand il fit bien, bien nuit, j'allumai ce morceau de bois, je me dirigeai vers le pont, et je cherchai le bouton. Nous partons maintenant, n'est-ce pas, madame?

— Oui, ma petite, tout de suite. »

Paulette se vêtit d'une robe de laine noire et d'un collet de même étoffe; elle mit sur sa tête un chapeau très simple, qu'elle supposa n'être pas trop démodé, et elle remplit encore une fois le fameux sac. Elle montra à Murillonne le portrait de Rose-Thé.

« Vois-tu, dit-elle, c'est le portrait de ma petite fille. Je l'aimais bien, et des méchants l'ont fait mourir, acheva-t-elle, les yeux pleins de larmes.

— Elle est belle, madame, dit l'enfant les mains jointes, bien belle! »

Et, jetant un regard inquiet sur une glace placée en face d'elle, elle s'y vit mal mise, pieds nus, avec une robe trop courte, des cheveux embroussaillés et une peau toute noire, et il se fit sans doute, dans ce petit être, une triste comparaison. Elle se rapprocha de la dame, lui prit la main, la baisa, et levant sur elle un angélique regard :

« Je ne suis pas belle, mais je vous aime mieux! »

Le cœur de Paulette battit à se rompre. Elle eut envie de profiter de ce moment d'attendrissement de l'enfant pour l'interroger, pour la faire parler; mais les expansions de Murillonne étaient courtes, et ses manifestations extérieures n'avaient que la durée d'un éclair.

Paulette ne montra nullement la joie que lui causa cette démonstration si touchante.

Du reste, il fallait se hâter.

« Je vais t'habiller, mon enfant, » dit-elle.

Elle prit des bas, une robe, qu'elle avait depuis longtemps, dans l'espoir de la fuite prochaine, arrangée à la taille de l'enfant. Elle n'avait pu retoucher de même les souliers; mais Paulette avait des pieds tout mignons, tandis que l'enfant, forte, vigoureuse, habituée aux longues marches, avait les pieds déjà formés. Les bottines pourraient aller au besoin, et on en achèterait d'autres, aussitôt arrivées dans une ville.

Mais l'enfant se révoltait; elle ne voulait pas mettre ces jupons, qui la serraient à la taille et lui comprimaient les côtes. Le col de la robe la gênait autour du cou; mais ce fut bien une autre affaire lorsque Paulette voulut lui mettre les chaussures. Elle avait consenti avec peine pour tout le reste; mais pour les souliers, elle ne voulait pas, elle ne voulait absolument pas. Elle trépignait, elle se fâchait.

Paule était à bout de raisonnements; elle lâcha les chaussures et dit d'un air triste :

« C'est bien, dit-elle. Tu peux t'en aller et me laisser ici seule; je ne partirai pas, si tu ne mets pas tes souliers.

— Partons, voulez-vous? J'ai été méchante, je ne le serai plus! »

Paulette prit, sans répondre, la main de l'enfant, et, serrées l'une contre l'autre, elles descendirent, émues, l'escalier de la tour.

Elle ne pouvait s'empêcher d'être émue en franchissant le pont, et elle tremblait d'être surprise par Dosia faisant une ronde de nuit ou même par Lucien venant la surveiller. Elle faisait taire de son mieux l'enfant enchantée, qui croyait que tout danger était passé une fois le pont-levis franchi. Paulette, après l'avoir traversé, s'arrêta; elle le releva soigneusement, afin de ne pas donner l'éveil à Dosia, lorsqu'il viendrait le lendemain matin apporter à déjeuner.

Il faisait nuit, et Paulette ne connaissait de chemin, pour gagner la grande route, que celui conduisant du parc au château.

Elle se souvint qu'il y avait non loin de là une remise où le jardinier serrait ses outils, en cas de mauvais temps.

Peut-être trouverait-elle là une échelle ou un escabeau quelconque? Elle alluma une allumette. Elle arriva à la cabane et poussa la

porte. La cabane était fermée ; mais la petite fenêtre était grande ouverte.

« Peux-tu passer par là, Murillonne? demanda Paule en montrant à l'enfant l'ouverture.

— Oh! oui. »

Et, joignant le geste à la parole, l'enfant d'un bond franchit la fenêtre, comme un jeune écureuil.

« Tiens, fit Paule, voici des allumettes. Que vois-tu?

— Madame, madame, fit la petite, il y a une échelle. Je vais vous la pousser. »

Et, forte et agile, elle dressa l'échelle de son mieux, en l'appuyant sur le haut de la fenêtre :

« Monte, petite, monte avant que je ne la retire. Vite! »

L'enfant grimpa, leste, et, une fois dehors, Paulette fit basculer l'échelle et la tira à elle.

« Aide-moi à la porter d'un côté, ma petite. »

Et l'une devant, l'autre derrière, elles portèrent l'échelle et l'appliquèrent au mur.

« Montez la première, madame; moi, j'aime mieux grimper ainsi, » fit l'enfant.

Et elle escalada le mur, sautant de pierre en pierre.

« Vous prendrez Médor dans vos bras. »

Paulette gravit les échelons, serrant Médor contre son cœur. Elle arriva en haut, et vit Murillonne déjà au pied du mur, de l'autre côté. Elle eut d'abord peur, et se demanda comment elle ferait pour faire un saut semblable.

Elle fit un grand signe de croix, adressa à Dieu mentalement une fervente prière, et, fermant les yeux, elle sauta légèrement.

Elles longèrent quelque temps le mur et se trouvèrent devant la grille du château. La maison se détachait toute blanche sur le fond sombre. Paulette ne put s'empêcher de s'arrêter et de la regarder. Il lui semblait qu'elle l'avait quittée depuis si longtemps!

« Adieu! murmura-t-elle, maison maudite qui m'a ravi mon enfant! Je pars d'ici la tête basse, fuyant ainsi qu'une criminelle; mais je jure, par le Dieu qui m'entend, de ne rentrer ici que libre, la tête haute, pour faire justice. Dors tranquille, mon enfant, ta mère n'oublie rien, et si elle quitte

sans regret les murs où tu péris, c'est qu'elle poursuit un but : la vengeance ! »

Et prenant la main de l'enfant atterrée de l'entendre parler avec tant de véhémence, elle si douce à l'ordinaire, elles se remirent en marche, suivies de Médor.

TROISIÈME PARTIE

JOIES INCOMPLÈTES

I

ENTRE MÈRE ET FILLE

Lorsque Paule se vit libre sur la grande route, elle eut un élan de reconnaissance vers le ciel :

« Que vous êtes bon, ô mon Dieu! s'écria-t-elle. Vos épreuves ne sont pas éternelles. Merci! Soutenez-moi, dirigez-moi encore; j'ai besoin de vos lumières. »

Certes, le bonheur que Paulette éprouvait à se sentir libre, libre pour toujours, était assez grand pour lui permettre d'accepter aisément toutes les difficultés qui pourraient surgir encore; mais elle avait néanmoins bien des obstacles à franchir pour reprendre dans le monde la place qu'elle occupait avant sa séquestration.

Tout d'abord, il importait de s'éloigner au plus vite de ces lieux maudits. Elle avait tout à craindre, si Lucien la rejoignait avant qu'elle eût atteint un lieu habité. Il était si cruel, et Paule était si faible! Ce n'était pas la petite Murillonne qui pourrait la défendre; elle entraînerait l'enfant dans sa perte, voilà tout.

Aussi il fallait fuir.

Elle résolut de ne point passer par Ay. Elle n'était pas devenue méconnaissable au point que les gens du pays ne la reconnussent pas. Il faudrait parler, donner des explications, et il lui serait extrêmement pénible d'être traitée autrement qu'elle ne le méritait.

Et puis, il se pourrait qu'un paysan trop zélé courût prévenir Lucien, et que n'avait-elle pas à redouter de cet être malfaisant, plein de ruse et de perfidie!

Elle se sentait assez calme pour prouver devant une assemblée de docteurs qu'elle avait sa pleine raison; mais que d'humiliations elle aurait à souffrir, s'il fallait en venir là!

Elle se dirigea vers Avenay. Son plan était arrêté : elle louerait une voiture jusqu'à Reims, et là, perdue dans une grande ville, elle aviserait.

Elle préviendrait Jean et Louise. Dès que Jean serait accouru à son secours, elle n'aurait plus rien à craindre de Lucien, et il s'occuperait de sa petite compagne d'infortune à qui elle devait la liberté.

Murillonne marchait à côté de Paule, sur la grande route; mais tandis que celle-ci, radieuse, respirait à pleins poumons l'air de la liberté et, libre désormais, marchait heureuse de n'avoir plus d'entraves, l'enfant paraissait songeuse.

Elle était inquiète de voir la dame marcher, d'un pas résolu, vers un but qu'elle devinait mal. Pour elle, la liberté c'était la course folle dans les bois, la chasse avec Médor, et les nuits passées sur un lit de feuilles sèches.

Elle aimait Paule, certainement; mais elle l'aimait comme une petite sauvageonne peut le faire : elle aurait accepté de grand cœur de vivre avec elle dans les bois; elle hésitait à la suivre dans les lieux habités.

« Pourquoi, madame, vas-tu là-bas? Ce n'est pas la peine; Médor ira nous chercher un canard. Reste ici; je vais faire le feu.

— Non, ma petite, il faut nous dépêcher, au contraire. Quand nous arriverons au village, nous trouverons un bon dîner; nous n'aurons pas la peine de le faire cuire.

— Je ne veux pas.

— Mais si, il le faut, dépêchons-nous.

— Alors va-t'en, toi, madame; moi je reste ici. »

Et, sifflant Médor, elle s'apprêta à rebrousser chemin.

Paulette la saisit vivement par le bras; elle ne voulait pas abandonner cette pauvre enfant si miraculeusement échappée à tant de périls.

« Mais, ma petite, tu seras malheureuse dans les bois. Et puis je t'aime bien, et je ne veux pas te quitter.

— Moi, je veux te quitter. Et puis ça m'ennuie d'avoir des souliers; je vais les ôter. »

Et elle alla s'asseoir sur le bord de la route ; elle enleva les souliers que Paulette lui avait mis avec tant de peine, et les déposa sur la chaussée ; puis, plus alerte, elle se remit en marche.

Paule comprit qu'il n'y avait pas de résistance à faire en ce moment. Il fallait biaiser, sinon l'enfant farouche fuirait ; elle lui dit doucement :

« Alors prends tes souliers à la main, porte-les jusqu'à ce que tu sois obligée de les remettre, dans le village.

— Non, je ne les remettrai pas, dit-elle ; je veux les laisser.

— Alors je les prendrai, moi. »

Il était bien étrange, ce groupe de deux femmes qui s'avançaient vers Avenay : l'une d'elles, grande, élégante, mais mal à l'aise, et paraissant si désireuse de ne pas être vue et rencontrée ; l'autre, petite, marchant mal, l'air sauvage et indifférent.

Dès qu'elles pénétrèrent dans le village, on se mit sur les portes pour les voir passer. Elles étaient gênées toutes les deux par ces regards indiscrets, mais pour des causes bien différentes.

Paule, pour se dérober à cette curiosité, entra dans la première auberge qu'elle rencontra. Ce qu'elle faisait était si nouveau pour elle, si différent de sa vie dans la « tour prends garde », de sa vie d'autrefois aussi, qu'elle craignait à chaque instant de se faire remarquer.

Elle demanda qu'on lui procurât une voiture couverte aussi vite que cela serait possible et que, en attendant, on leur servît à déjeuner.

La servante d'auberge courut transmettre à son patron les ordres qui lui avaient été donnés. Celui-ci, au lieu de les exécuter avec empressement, s'approcha des deux voyageuses. Il regarda avec méfiance Murillonne, mal mise, sans souliers, et qui avait l'air d'un enfant de vagabonds, et il dit à Paule avec impertinence :

« C'est bien cher, le voyage à Reims en voiture. Le chemin de fer va plus vite et ne coûte pas le dixième.

— Cela ne vous regarde pas, » dit-elle fièrement.

Puis elle comprit qu'il fallait agir non comme une comtesse de Sivry qu'on insulte, mais comme une bourgeoise dont la mise et la modeste compagne justifient mal des dépenses inutiles. Et, jetant trois louis sur la table, elle dit avec une nuance de dédain mal déguisée :

« Cela suffit-il ? »

L'aubergiste saisit les pièces et, courant à la cuisine, il pressa le repas.

La voiture commandée à la hâte était une mauvaise carriole, et le cheval maigre, efflanqué, devait mettre une bonne demi-journée pour le trajet qu'il avait à faire. Mais ce qui importait à Paule, plus que d'arriver vite, c'était d'être seule, de ne pas courir la chance d'être rencontrée en chemin de fer par Lucien ou quelqu'un de ses gens. Elle ne se sentait pas la force de recommencer la lutte qu'elle aurait à soutenir, si elle retrouvait son beau-frère; lutte terrible, dans laquelle Lucien mettrait toute son énergie, puisqu'il y jouerait sa fortune et sa vie.

Lorsqu'on servit le repas, Murillonne, qui boudait dans un coin, s'élança vers la table et, saisissant à pleines mains l'omelette fumante, elle la mangea avidement. Les rares spectateurs qui se trouvaient dans la salle furent très surpris de ces façons étranges; leur attention était trop attirée par cette enfant sur la dame elle-même. Aussi Paule voulut se soustraire à cet examen; elle pria l'aubergiste d'envelopper les provisions. Elle préférait, disait-elle, manger en route; le temps serait moins long.

Elle se sentit en sûreté dans la carriole couverte, et, rassurée, elle s'occupa de faire manger sa petite sauvage. Elle voulait lui apprendre tout doucement les règles de politesse les plus élémentaires. Peine perdue! l'enfant irritée, retenue dans tous ses mouvements spontanés et si libres autrefois, ne pouvait être raisonnée. Les convenances lui semblaient des chaînes. Il fallait attendre.

L'éducation de cette petite serait difficile; mais Paule lui devait une telle reconnaissance, qu'elle entreprendrait cette œuvre avec joie.

En arrivant à Reims, Paule se fit conduire à l'hôtel du *Lion-d'Or*. Les allures des deux voyageuses, l'accoutrement bizarre de la petite, surprirent le maître d'hôtel. Il se demandait même s'il était prudent de recevoir des hôtes qui ne pourraient peut-être pas solder la note. Paule, l'âme droite et noble, fut obligée de glisser une pièce dans la main du maître d'hôtel pour calmer ses hésitations.

Elle s'installa dans une chambre spacieuse à deux lits. Elle ne voulait pas quitter Murillonne; elle n'en était pas assez sûre. Elle n'osa pas même la quitter pour aller faire l'emplette de vêtements convenables; une femme de chambre fut chargée de ce soin.

La petite fille résista longtemps, lorsque Paule voulut lui essayer les habits qu'elle avait commandés. Il y en avait plusieurs à choisir. Aucun ne semblait devoir convenir à l'enfant sauvage.

« Non, cela me gêne trop. Je suis serrée ici, » disait-elle en montrant la ceinture.

Tout d'un coup, et sans qu'aucune raison apparente justifiât cette pré-

Elle se sentit en sûreté dans la carriole couverte.

férence, elle se laissa séduire par un petit costume bleu marin et dit, en le montrant du doigt :

« C'est ce que je veux. »

Un souvenir lointain passait peut-être en son âme.

Paule, enchantée, le lui mit bien vite, sans savoir à quoi elle devait attri-

buer cette soumission. Elle obtint, avec de grandes difficultés cependant, que la petite se laissât chausser de souliers bien grands, bien découverts, et retenus seulement par une petite barrette légère qui ne pouvait point la gêner.

Elle voulut lui faire mettre des gants; mais l'enfant opposa une vive résistance; elle fit même une scène violente et parla d'enlever ses habits, qui la gênaient déjà tant.

Paule n'insista plus. Elle se fit servir à manger dans sa chambre, afin que les incartades de la petite ne fussent point vues.

Puis elle lui proposa une promenade en voiture.

L'enfant était morose; elle s'ennuyait tant! Si Médor n'avait pas été là, elle n'aurait pu supporter cette nouvelle vie. Le chien souffrait aussi, et, regardant la porte, il gémissait tristement.

Paule, qui avait été tant privée de liberté, commençait à se demander si elle avait bien agi en emmenant cette fillette malgré elle.

« Courage! pensa-t-elle. Dès qu'elle se sera pliée aux habitudes communes, elle sera la première à me bénir de mon œuvre. Allons, Murillonne, il faut sortir; tu vois bien que Médor voudrait s'en aller.

— Moi aussi, je voudrais m'en aller, mais dans les bois.

— Plus tard tu verras des bois; pour le moment tu vas voir une belle ville. »

L'enfant était fatiguée, si mal à l'aise dans son nouveau costume et ses souliers, qu'elle marchait avec peine; elle était grognon. Aussi, pour éviter de nouvelles plaintes, Paule prit une voiture. Murillonne se blottit contre la dame, regarda d'un air farouche toutes les curiosités qu'elle lui montrait; puis, bercée par le mouvement de la voiture, elle pencha doucement la tête contre le bras qui l'entourait et s'endormit profondément.

« C'est tout ce que je désirais, pensa Paule. Cocher, au *Lion-d'Or*, et doucement, pour ne pas réveiller l'enfant. »

Elle la coucha tendrement. Elle n'avait pas encore oublié, la pauvre mère, les soins qu'on donne aux petits. Puis, quand elle la vit reposer bien calme dans son lit, Paule seulement songea à elle.

« Portez cette dépêche immédiatement au télégraphe, » dit-elle à la femme de chambre de l'hôtel, qui accourait à son coup de sonnette.

Cette dépêche était adressée à Mlle de Sivry, et contenait ces mots :

« Ai besoin de vous deux. Viens immédiatement. Jean viendra au paquebot suivant. Tu trouveras lettre à Marseille, poste restante. Ne réponds pas. »

Paule connaissait le dévouement de Louise. Elle savait qu'il n'était pas nécessaire de faire sa dépêche plus alarmante pour la déterminer à accourir.

Son plan étant arrêté au sujet de sa sœur, il restait encore à Paule à faire le choix de la ville dans laquelle elle attendrait Louise.

Après avoir réfléchi quelque temps, elle fixa son choix sur Mondorf-les-Bains, dans le grand-duché de Luxembourg. Cette station balnéaire n'étant que peu fréquentée par les Parisiens, elle avait chance de n'y rencontrer aucune connaissance. La clientèle belge et lorraine qu'elle savait y trouver ne lui déplaisait pas. On y parlait français sans être en France; ce qui était préférable pour elle, dans les conditions où elle était.

Elle savait aussi que tout en présentant de nombreuses ressources, Mondorf était demeuré assez campagne pour que la jeune Murillonne pût y prendre ses ébats. Le voyage n'était pas long, et la petite sauvage le supporterait plus facilement.

En prenant à Reims la ligne directe de Paris-Luxembourg, elle pouvait arriver en neuf heures à Mondorf.

Lorsque son choix fut arrêté, elle écrivit à sa sœur.

« Ma bonne Louise,

« Tu as compris par mon télégramme qu'une nécessité impérieuse me forçait à te rappeler, toi et notre cher Jean. Ta tendresse s'était endormie, confiante dans les bonnes nouvelles que tu as reçues de moi, depuis la mort de ma chère Rose-Thé.

« Elles étaient toutes fausses. Lucien, dont l'infamie est cent fois plus grande que je ne l'avais soupçonnée, a intercepté ma correspondance, se chargeant de t'écrire, afin d'éviter ton retour. Ma bonne sœur chérie, tu ne sauras jamais tout ce que j'ai souffert.

« Je ne tiens pas à te le raconter, tu en serais trop peinée; je veux t'en apprendre assez pour que tu sentes combien j'ai besoin maintenant de ta tendresse et de ton affection. »

Et en quelques mots elle indiquait, à la hâte, sa reclusion forcée et les

tourments qu'elle avait endurés; son désir constant, fixe, de s'évader, et comment elle avait pu y parvenir à l'aide de Murillonne.

Elle s'étendit avec complaisance sur cette enfant, le seul être humain qui, pendant son long martyre, lui eût témoigné un peu d'affection.

Elle terminait, en répétant à sa sœur combien elle avait besoin d'elle d'abord pour l'aimer et la soutenir, puis de Jean pour la conseiller dans son œuvre de réparation.

Après avoir donné rendez-vous à Louise à Mondorf et l'avoir priée de la prévenir par dépêche, aussitôt son arrivée à Marseille, elle concluait ainsi :

« J'ai bien souffert, mais je vous ai encore; quand vous serez près de moi, le calme me reviendra, à défaut de l'oubli. »

Sa lettre achevée, Paule songea à dormir, pour sa première nuit de liberté. C'était peut-être le premier repos complet qu'elle prenait depuis le jour où son beau-frère l'avait si odieusement enfermée.

Dès le lendemain matin, Murillonne réclama avec instance les bois et les champs, ses amis.

« Si tu es gentille encore un jour, tu auras autant de campagne que tu voudras, ma petite. Aujourd'hui nous allons prendre le chemin de fer; tu verras comme c'est amusant. On dirait une grande voiture qui marche très vite et sans cheval. »

L'enfant ne témoigna pas le moindre étonnement.

« Je sais bien, » murmura-t-elle.

Paule, curieuse, chercha encore à l'interroger sur ce passé étranger. Murillonne resta muette; puis, changeant d'idée :

« Médor viendra avec nous en chemin de fer; je ne veux pas le quitter, moi.

— Certainement; c'est un bon ami pour toi, je le sais. »

Quand, à la gare, l'employé voulut placer Médor avec les chiens, l'enfant le suivit résolument. Impossible de lui faire entendre raison. Elle pleura, refusant à tout prix de quitter son ami.

Paule n'eut qu'une ressource, celle de louer un coupé de première pour ne pas priver l'enfant de son cher Médor. D'ailleurs, il était peut-être plus sage de s'isoler ainsi; elle risquait moins d'être reconnue, et aucun compagnon de route ne serait témoin des incartades de Murillonne.

La petite fille s'amusa d'abord de voir courir au loin les arbres, les champs; puis elle s'en lassa.

A Charleville, Paule, qui n'osait conduire sa petite sauvage au buffet, se fit apporter deux paniers de provisions à plusieurs étages. Ce fut une bonne distraction pour Murillonne et pour Médor. Après le repas, une heure de sommeil; au réveil, un goûter; puis la visite à la douane de Rodange, et l'on gagna, tant bien que mal, Luxembourg à six heures du soir. Après une attente de quelques minutes, on reprit le petit tramway de Luxembourg à Mondorf, et, une heure plus tard, on arriva à destination. C'était une journée bien remplie; et l'enfant était tout endormie en arrivant à l'hôtel du *Grand-Chef*. Elle put à peine toucher au dîner qui leur fut servi dans leur chambre. Cette nature infatigable, que les longues courses en plein air ne lassaient pas, était brisée par une journée de cette civilisation qui la tenait assise à l'étroit dans un compartiment de première classe.

La saison des bains n'était pas encore commencée. Les malades, comme les touristes, attendaient le mois de juin pour se répandre à flots dans tous les hôtels. A cette époque on ne rencontrait guère que quelques rares promeneurs, dont la santé exigeait une longue cure. Dans ces conditions, Murillonne s'acclimaterait plus vite. Elle pourrait courir tout à son aise dans les allées du parc et dépenser sa fougueuse ardeur à ramer et à jouer à tous les jeux divers mis à la disposition des abonnés.

Malgré ses prévisions, Paule ne put obtenir de l'enfant qu'elle se pliât peu à peu aux exigences sociales. Elle ne pouvait comprendre comment il était défendu de cueillir toutes les belles fleurs qu'elle voyait. Pour elle, les roses que l'administration du casino entretenait à grands frais lui appartenaient, comme les marguerites des champs qu'elle cueillait autrefois. Si elle échappait à la surveillance de Paule pendant quelques minutes, elle en profitait pour reprendre ses anciennes occupations. Le régisseur la surprit, un jour, préparant un feu de bois sous un sapin qui se serait certainement enflammé ensuite. Paule était vivement contrariée des résultats obtenus. Elle se fatiguait beaucoup avec cette sauvageonne et n'arrivait point à la discipliner. La pauvre femme avait été tant privée d'affection, qu'elle n'avait pas le courage de se montrer sévère envers cette enfant, qui lui témoignait de la tendresse. Elle lui rendait sans doute un mauvais service, en la gâtant ainsi; mais elle ne pouvait agir autrement.

Elle résolut alors, bien qu'il dût lui en coûter, de la confier à des mains plus fermes, quoique très douces, afin d'en faire une jeune fille telle qu'elle le souhaitait.

C'était un gros sacrifice; mais l'intérêt même de l'enfant le réclamait, et c'est pourquoi Paule s'y décida.

II

MONDORF-LES-BAINS

« Ma petite Murillonne, dit Paule en la faisant asseoir près d'elle, tu t'ennuies parce que tu ne peux t'occuper. Si tu savais coudre, si tu pouvais lire les belles histoires qu'on écrit pour les enfants, tu serais vite intéressée. Pour goûter ce bonheur, il faut auparavant prendre quelque peine, il faut t'appliquer bien sérieusement.

— Je tâcherai, dit l'enfant; mais cela m'ennuie. »

C'était toujours la même plainte qui s'échappait de ses lèvres. Elle s'ennuyait, semblable à ces lions en cage qui, bien nourris et bien soignés, regrettent les déserts brûlants, dépourvus souvent de gibiers, mais dans lesquels ils étaient libres!

« Si tu es bien sage et bien gentille, tu ne t'ennuieras pas longtemps, ma chérie. D'abord je veux que tu sois avec des enfants de ton âge; tu joueras beaucoup et tu travailleras peu, pour commencer. Tu seras soumise envers les personnes qui t'instruiront, et bien vite tu seras plus heureuse que tu ne l'as été dans tes bois.

— Et Médor?

— Tu l'emmèneras, rassure-toi.

— Et toi, madame?

— Moi, je te quitterai peut-être, mais pas pour longtemps. »

La nature sauvage et ardente de l'enfant se révolta tout à coup :

« Tu veux me quitter, madame? Alors je ne ferai rien du tout, rien du tout, répéta-t-elle en frappant du pied. Si tu me quittes, je veux m'en retourner dans les bois. Je reste ici pour toi; mais maintenant je veux m'en aller.

— C'est pour ton bien, ce que j'en fais, vois-tu. C'est parce qu'il m'est impossible de me charger seule de ton instruction et de ton éducation, que j'ai songé à te confier à d'autres. Les personnes qui s'occuperont de toi t'aimeront vite aussi.

— Non, non, répéta l'enfant, je ne veux pas. »

Et, s'exaltant, elle parla encore de ses bois, de Médor, des deux gros chiens, de la Tour, des oiseaux, et enfin elle éclata en sanglots.

Cette scène violente ébranla Paule; cette colère prouvait l'affection de Murillonne pour elle, mais en même temps elle mettait à nu le caractère violent de la fillette.

Il fallait sévir.

Dès le lendemain, Paule prit l'enfant par la main et l'emmena hors du parc. Elles tournèrent à gauche, et, après avoir marché pendant dix minutes, elles arrivèrent à une grande construction régulière, un peu froide et sévère, malgré le soleil qui l'inondait à flot.

Paule, s'adressant à une servante qui pliait du linge dans la cour, la pria de les introduire près de la supérieure du couvent de Sainte-Élisabeth.

Ce couvent avait été élevé dans un but humanitaire. C'était un pensionnat, et, de plus, il servait d'hôtel à tous les malades qui, ayant besoin des bains de Mondorf, étaient dans une position trop gênée pour se loger dans un des hôtels avoisinant le parc. Les malades pauvres trouvaient, dans ce couvent, non seulement une pension confortable à un prix modeste, mais encore des soins dévoués et intelligents. Les religieuses de Sainte-Élisabeth étaient renommées pour leur affabilité autant que pour leurs hautes vertus.

La supérieure, que Paule avait demandée, les rejoignit bientôt dans le parloir sévère où on avait introduit les deux visiteuses.

C'était une femme d'une cinquantaine d'années environ. Son visage grave exprimait une grande fermeté, tempérée le plus souvent par un sourire bienveillant. On sentait qu'elle avait beaucoup souffert; mais l'énergie de son regard prouvait qu'elle était demeurée ferme au milieu de ses souffrances.

Paule vit rapidement qu'elle avait à faire à une femme d'action qui la comprendrait vite.

« Madame, lui dit-elle, je viens vous prier de me seconder dans une tâche que je ne puis entreprendre seule.

— S'il est en mon pouvoir de vous aider, madame, répondit la supérieure, vous pouvez compter sur mon dévouement.

— Il s'agit de cette enfant, reprit Paule en saisissant la main de Murillonne, qui, boudeuse, baissait la tête. Des circonstances pénibles l'ont privée de bonne heure de tout soin. Il y a pour vous non seulement une instruction, mais une éducation à faire. C'est une nature fougueuse, emportée, mais une généreuse nature et un cœur aimant. J'espère qu'elle vous facilitera la tâche par son obéissance; n'est-ce pas, ma chérie? ajouta-t-elle en caressant l'enfant.

— Je veux m'en aller avec toi, madame, » murmura la petite.

La supérieure fronça légèrement le sourcil, en femme de tête qui n'aime pas la résistance, et dit :

« Je crois, au contraire, qu'il faudrait complètement vous en remettre à nous, madame, et vous éloigner en nous laissant cette fillette. Rassurez-vous, elle sera aimée parmi nous.

— Cependant, reprit Paule, j'avais pensé qu'il serait plus prudent d'avancer par degrés. Je me proposais de m'installer avec elle, ici; je la quitterai lorsqu'elle se sera habituée à son nouveau genre de vie.

— Permettez-moi de vous dire, madame, que je suis d'un avis tout à fait contraire; vos gâteries la rendront sans doute plus exigeante, sans la rendre plus heureuse. Une séparation totale la ferait souffrir, j'en suis assurée, mais nous permettrait, je crois, de faire une œuvre plus rapide. »

Paule hésita. Cette femme énergique, parlant avec une telle conviction, lui inspirait confiance. Elle savait qu'une vie austère, pleine de dévouement et d'abnégation, donnait à ces paroles une grande autorité. Mais, jetant les yeux sur Murillonne, elle vit celle-ci songeuse et triste.

Elle se rappela l'enfant farouche, qui avait fui si souvent à son appel dans les taillis de Monflanquet. Elle la revit en guenilles, disputant aux molosses gardiens une écuelle de soupe, et son cœur tendre fut pris d'une immense commisération. Il y avait trop loin de la vie d'aventures de cette enfant des bois à la vie réglée qu'on lui imposerait au couvent. Non, décidément, il fallait une transition.

Et, s'adressant à la supérieure :

« Madame, vous ne pouvez comprendre, comme moi, combien cette enfant est loin de la discipline que vous lui imposerez forcément. Je ne puis vous dire quelle a été sa vie; mais soyez assurée que ce n'est qu'au prix de laborieux efforts que la pauvre enfant arrivera à une conduite que vous traiteriez d'insubordonnée pour toute autre que pour elle. Il ne faut pas songer à la plier à une règle sévère, ce serait opposé à mon désir.

— Il sera fait comme vous le désirez, madame, reprit la supérieure; et,

bien que mon expérience m'ait appris de longue date qu'il faut dans tous les cas agir avec une grande fermeté, je me conformerai à vos intentions.

— Je vous en remercie. Soyez assurée, madame, que j'ai de sérieuses raisons pour me permettre d'insister ainsi et pour vous prier de modifier pour cette petite vos procédés d'éducation. Elle a besoin d'une grande liberté, et, pourvu qu'elle n'échappe point à votre surveillance, il sera bon de la laisser errer dans toute la maison. Ne vous effrayez pas de ses mutineries, de ses incartades. Elle ne connaît d'autres règles que celles que lui dictent son bon plaisir ou son cœur; les autres lui sembleront dures.

— Au début peut-être ; mais elle reconnaîtra bien vite que ce sont les plus douces, reprit la supérieure avec l'assurance d'une âme forte et chrétienne.

— Nous allons donc nous installer ici, reprit Paule. Je vais régler ma note à l'hôtel du *Grand-Chef* et faire transporter mes bagages. Dans une heure je serai de retour au couvent. »

Et, prenant la main de Murillonne, elle se disposait à sortir, lorsque la supérieure l'arrêta :

« Laissez-moi l'enfant, dit-elle; pendant votre absence, je lui ferai visiter sa nouvelle demeure. »

La petite se cramponna à la robe de Paule.

« Non! non! cria-t-elle.

— Ce serait plus raisonnable cependant, ma mignonne, » dit doucement la supérieure.

Et, lui tendant la main, avec un doux sourire elle ajouta :

« Venez, ma petite, et montrez combien vous êtes obéissante. »

Avant de céder, Murillonne se jeta dans les bras de Paule, qui, tout émue, l'embrassa tendrement en lui disant tout bas :

« Sois sage, dans une heure je reviendrai. »

Et Paule s'éloigna, en essuyant d'un geste furtif les larmes qui coulaient de ses yeux.

III

RETOUR DE CHINE

Il y avait sept ans que Jean avait quitté la France, et il semblait encore jeune et beau comme à vingt ans. Les années écoulées l'avaient épargné, et dans sa chevelure brune on eût pu à peine découvrir quelques fils d'argent. Il se tenait droit et fier, froid et raide en apparence. Ceci venait de l'habitude du commandement, peut-être aussi de l'habitude qu'il avait prise, si jeune encore, de cacher au plus profond de lui-même le déchirement de son âme. Mais lorsqu'on lui parlait, lorsqu'on s'adressait à son cœur ou à sa compassion, le masque de glace qui recouvrait ses traits se fondait comme par enchantement, et sa figure apparaissait bonne et douce, pleine de tendresse et de pitié.

Lorsque Mlle de Sivry reçut la dépêche de sa sœur, une douloureuse angoisse l'étreignit.

Les lettres qu'elle en recevait régulièrement étaient calmes et gaies. Quel accident imprévu avait-il pu l'atteindre en plein bonheur? Elle chargea rapidement Harry d'aller chercher son père, et de le ramener à tout prix.

Jean entrait, le cœur serré, prévenu par Harry de l'émotion de Louise. Il se disait qu'il s'agissait certainement de Paule. Quelle autre nouvelle eût pu mettre ainsi Louise en émoi? Son cœur battait, et pourtant sa figure était calme et sévère, son maintien froid et posé, lorsqu'il entra dans la chambre de Louise, où Harry l'introduisait vivement avec la fougue et l'impétuosité d'un enfant gâté et choyé.

Jean regarda Louise; il la vit pâle et agitée, il murmura :

« Paule, n'est-ce pas?

— Oui, fit vivement Louise.

— Elle est morte? articula péniblement Jean, les dents serrées.

— Non. Me verriez-vous ainsi calme, sans larmes dans les yeux?

— Alors qu'y a-t-il? » cria Harry.

Louise prit la dépêche et la tendit à Jean.

« Lisez vous-même, » fit-elle simplement.

Jean parcourut vivement la dépêche envoyée de Reims. Il la replia lentement et dit à Louise, d'une voix légèrement voilée par l'émotion :

« Quand partez-vous, Louise ?

— A l'instant même, si c'est possible.

— Rien n'est impossible, dit Jean sentencieusement, à ceux que Dieu a comblés de richesses. Vous partirez ce soir. Justement le paquebot des Messageries est sous pression. »

Cet appel désespéré si soudain de Paule lui semblait étonnant. Il se disait qu'elle seule pourrait donner de vive voix la clef du mystère qu'il pressentait confusément. Il avait hâte de voir Louise partir.

« Vous trouverez sans doute, dans cette lettre qu'elle vous annonce à Marseille, l'explication de la dépêche et la règle de conduite que vous aurez à suivre.

— Je l'espère bien, dit Louise soucieuse.

— Ai-je besoin de vous recommander, ma bonne amie, de me télégraphier aussitôt votre arrivée à Marseille? car vous pensez bien comme je vivrai ici en attendant des nouvelles. »

Louise fit de la main un signe d'acquiescement à Jean, et répondit :

« Soyez tranquille, je ne vous oublierai pas. Je comprends vos doutes et vos tourments. Oh ! qu'il me tarde d'être en France ! »

Harry s'approcha de sa tante et lui dit tendrement :

« Alors, tu t'en vas en France, ma bonne tantine?

— Oui, mon cher enfant.

— Ah ! comme je voudrais y aller avec toi ! Que je voudrais le voir, ce beau pays de France que vous aimez tant tous deux, et que je chéris à cause de vous ! »

Et le jeune homme, regardant alternativement son père et Louise, semblait se demander lequel il souffrirait le plus de quitter.

Jean comprit sans doute ce regard et il dit :

« Harry, ne te désole pas. Nous irons bientôt rejoindre ta tante Louise, elle ne nous précédera que de quelques jours. Je ne te demande pas longtemps, juste le temps nécessaire à la liquidation de mes affaires, et nous embarquons.

« Mais, reprit Jean, ne pourriez-vous m'envoyer aussi à Marseille, lorsque vous aurez vu Paule et reçu ses confidences, une lettre, poste restante, par laquelle vous me mettriez ainsi un peu au courant? Je serais ainsi rassuré deux jours à l'avance. »

Louise promit à Jean ce qu'il demandait, et elle se prépara au départ.

Oui, la France était loin; mais chaque tour d'hélice maintenant allait la rapprocher de la voyageuse. Ah! l'heureuse invention que la vapeur! Ah! l'admirable institution que celle de ces immenses paquebots qui nous promènent à travers les océans! Il fallait toucher à Hong-Kong, à Saïgon, à Singapour, à Colombo, à Aden, à Port-Saïd, à Alexandrie; mais après, quand il n'y aurait plus que le petit lac bleu qui s'appelle la Méditerranée à franchir, Louise saurait donc le mystère qui entourait sa sœur! elle la presserait donc entre ses bras, l'adorée! Mais quarante jours la séparaient de ce moment si doux. Et maintenant, dans sa fièvre, elle trouvait que c'était trop. . . . . .

« Allons! Harry, du courage et de l'activité, disait Jean, le lendemain du départ de Louise. Nous avons peu de temps aussi pour aviser à notre départ. Je te charge de veiller à l'emballage; il est probable que nous ne reviendrons plus en Chine. Vends tous les meubles qui ne te conviennent pas, et adresse les autres en France. Moi, je vais me charger du plus difficile; il faut que je m'occupe de me trouver un remplaçant. »

Il parvint ainsi, en accablant Harry de travail, à le distraire du chagrin que le départ de Louise lui causait. Quant à lui, il se jeta à corps perdu dans l'arrangement de ses vastes affaires, et il y trouva le calme qui lui permit de vivre plus tranquille en attendant son départ pour Paris.

Lorsque Louise débarqua à Marseille, elle y trouva la lettre de sa chère Paule.

Nos lecteurs connaissent le contenu de cette missive, et nous ne le redirons pas ici. A mesure que Louise lisait, des larmes inondaient son fin visage, et des exclamations de douleur s'échappaient de ses lèvres blêmies.

En arrivant à la gare, elle télégraphia à Chang-Haï :

« Trouvé lettre; pour rien ne retardez votre arrivée. Paule vit, mais a besoin de vous. »

Et Louise poussait le train rapide qui l'emportait, de tous ses vœux. Les arbres, les maisons, les prairies disparaissaient autour d'elle dans une course vertigineuse, et elle trouvait que l'on n'avançait pas et que le train piétinait sur place. Les arrêts de quelques secondes aux gares importantes du trajet lui semblaient durer une éternité, et c'est fiévreuse, secouée par ce

désir fou de prompte arrivée, qu'elle atteignit, sans s'en apercevoir, Paris.

Il était six heures. Elle fit avancer une voiture qui la conduisit en une demi-heure de la gare de Paris-Lyon à celle de l'Est. Le train pour le Luxembourg ne partait qu'à huit heures vingt du matin. Louise eut tout le temps d'envoyer à Paule une dépêche, la prévenant de son arrivée pour le soir même. On arrivait à Mondorf-les-Bains. Un domestique de l'hôtel, prévenu sans doute, s'avança vers elle et lui demanda si elle n'était point la personne qu'attendait Mme Grauville. Le propriétaire de l'hôtel, un Lorrain bienveillant et affable, M. Koch, la reçut et la conduisit à l'appartement de Paule, situé au premier étage.

Une fois sur le palier, elle dit au maître de l'hôtel :

« Indiquez-moi tout simplement le numéro de la chambre de Mme Grauville. J'irai seule. »

Le propriétaire comprit que la nouvelle venue désirait être libre, et il la renseigna poliment.

Louise s'avança, regardant les numéros dans le vaste corridor qui traversait l'hôtel à tous les étages. Elle s'arrêta, lorsqu'elle lut le chiffre désigné; mais elle fut quelques instants avant de pouvoir frapper à la porte. Ses jambes se dérobaient sous elle, et son cœur battait si violemment, qu'il lui semblait que Paule devait l'entendre de l'autre côté de la cloison.

Paule l'entendit-elle? On put le croire, en effet; car au moment où Louise, revenue de son émotion, se disposait à frapper, Paule ouvrait la porte et, sans un cri, sans un geste, tombait dans les bras de sa sœur.

« J'étais sûre que tu étais là, dit-elle lorsque, après les premières effusions, elle put enfin parler, mon cœur me l'avait dit!

— Chère Paulette! chère Paulette! ne cessait de redire Louise en extase. Quelle joie de te retrouver! »

Et elle prenait les deux mains de Paule et la forçait à se tenir debout devant elle, la regardait, la contemplait, la mangeant des yeux.

« Que j'ai eu peur de ne plus te revoir, ma Louise! dit Paule tristement.

— Raconte-moi tout, chérie, dis-moi tes souffrances, tes tourments, tes angoisses.

— Pas encore, dis, veux-tu, Louisette? Laisse-moi tout au bonheur de te revoir. Laisse-moi oublier le passé pendant quelques minutes et revivre avec toi les jours si doux d'autrefois. Parle-moi de toi, parle-moi de Jean, parle-moi de son fils Harry. Dis-moi tout. Il y a si longtemps que je n'ai parlé à cœur ouvert! il y a si longtemps que je me renferme, de crainte de questions indiscrètes, d'allusions perfides, dans un isolement presque complet! »

IV

SOUPÇONS DE JEAN

Au moment où Jean de Montluçon s'inquiétait de la direction de ses gigantesques affaires et cherchait autour de lui un homme digne de sa confiance, il reçut une lettre d'un de ses amis intimes, Raoul de Périsoles. C'était un jeune ingénieur qui, frappé cruellement par la mort de sa femme, fuyait la terre natale, où il avait trop souffert, et arrivait à Chang-Haï.

Il laissait en France sa fille Gastonne, filleule de Jean, pensionnaire à l'Abbaye-aux-Bois.

La venue de cet ami était une circonstance favorable au départ de Jean. Il l'attendit, employa quelques jours à le mettre au courant de ses vastes entreprises. Il venait de trouver un remplaçant.

Puis il le quitta en lui promettant d'aller à Paris voir la jeune Gastonne, et de veiller tendrement sur elle.

Raoul fut rassuré; il savait que lorsque Jean de Montluçon promettait, il s'acquittait royalement de son serment, et il était désormais tranquille sur le sort de sa chère petite fille.

Harry était ravi, comme un enfant, de voyager. Quoique très riche, très gâté, habitué à voir tous ses caprices satisfaits, il n'avait jamais quitté Chang-Haï ou ses environs. Tout lui était nouveau et attrayant. Le voyage pour lui fut un continuel enchantement. Il lui sembla durer quelques minutes, et il fut tout étonné lorsque son père, l'appelant sur le pont, lui montra au loin les côtes de France.

Harry regarda son père. Il le vit pâle, ému, appuyé sur le bastingage, et il comprit ce que c'était que l'amour du pays. Il sentit, en voyant l'émotion de son père, qu'il y avait un sentiment profond qu'il ne comprenait pas

encore bien, mais qui devait être doux et bon à partager. Il s'approcha de Jean et l'appela.

Jean détacha difficilement les yeux de ces côtes qui, se rapprochant de plus en plus, se profilaient distinctes maintenant sur le ciel bleu du Midi. Il murmura :

« La France, mon enfant. »

Paule et Louise avaient été prévenues par dépêche de l'arrivée des deux voyageurs, et la journée leur sembla s'écouler bien lentement au gré de leurs désirs.

Longtemps, bien longtemps avant l'arrivée du train, elles étaient à la petite gare pour l'attendre, et lorsque la cloche que le mécanicien fait constamment tinter, pour avertir les gens ou les animaux aventurés sur les rails, sonna, Paule fut obligée de s'asseoir pour ne pas chanceler.

Harry sauta le premier du train et, leste, heureux, radieux comme un enfant auquel tout a souri, se jeta follement au cou de sa tantine Louise, pendant que Jean serrait tendrement les mains de Paule, à moitié morte d'émotion.

« Voyons, dit Louise, se débarrassant de l'étreinte du jeune homme, tu ne vois donc pas ta tante Paule? Embrasse-la; elle était si heureuse de te voir! »

Il sentit qu'il avait deux mères au lieu d'une, et sa joie ne connut plus de bornes. Il allait des uns aux autres, parlant, bavardant, interrogeant, et effaçant ainsi la gêne qui résultait, pour Jean et Paule, de cette entrevue.

Jean parlait peu; il semblait se recueillir, en attendant le récit de Paule, et son front ne se déridait même pas aux folles plaisanteries d'Harry.

« Voyons, parle, ma tante Paule, fit Harry en lui prenant le bras. Regarde la figure de papa; ne te fait-elle pas pitié? »

L'enfant touchait juste. Paule le comprit. Elle voulut se hâter de satisfaire l'impatience légitime de Jean, et elle commença, détaillé et palpitant, le récit de toute sa vie depuis son mariage. Elle n'omit rien, pas un détail, pas un indice, pas un soupçon, et, lorsqu'elle acheva sa triste odyssée, Jean était complètement édifié sur l'infamie de Lucien et de Maurepas.

Il avait écouté sans l'interrompre par un geste, par une parole, le récit de Paule. Semblable à une statue de marbre, on aurait pu supposer qu'il ne ressentait aucune émotion, si la pâleur de son visage ne l'avait trahi.

Au contraire, Harry interrompait fréquemment sa tante par des exclamations fougueuses, des réflexions indignées. Il ne tenait plus en place et se promenait dans la chambre, agité, nerveux.

Quand Paule eut achevé son récit, il se jeta à ses pieds, embrassant ses mains :

« Pauvre tante ! pauvre martyre !... Père ! père ! cria-t-il, nous sauverons ma tante, nous vengerons la mort de Gaston et de Rose-Thé !

— Sois sans crainte, mon enfant, dit Jean d'une voix calme et posée, nous saurons faire justice et rendre à chacun suivant ses œuvres. Mais laissez-moi, ma chère Paulette, vous interroger posément, en appuyant sur quelques incidents qui ne m'ont pas semblé clairs dans votre récit.

— Je vous écoute, mon ami.

— D'abord qu'est devenue cette Véronique qui vous affectionnait tant, et que vous traitiez à l'égal d'une mère? Racontez-moi encore une fois, je vous prie, dans tous ses détails, cette terrible scène de l'incendie. Pardonnez-moi d'insister ainsi sur ce pénible récit; mais je le juge utile à notre future vie. »

Paule retraça minutieusement cette triste scène, et, à mesure qu'elle s'enfonçait dans cette histoire, Jean se confirmait de plus en plus dans un doute qui lui travaillait l'esprit.

Cette disparition de Véronique n'était pas naturelle. Elle n'avait pu être surprise par l'incendie, qui avait commencé par s'allumer dans la chambre de Paule. Elle avait dû être avertie par les flammes, et elle avait dû accourir à temps pour sauver sa jeune maîtresse.

Ainsi que le lui expliquait Paule, Véronique entrait par le petit salon où Rose-Thé dormait, et qui avait dû être le dernier atteint. Comment se faisait-il qu'elle n'y fût pas revenue? Tout ceci était peu clair, et Jean eut une pensée rapide : Si l'enfant n'était point morte? si Rose-Thé avait été sauvée par Véronique? Et un instant l'homme fort, l'homme sûr de lui et plein de sang-froid sentit son esprit s'égarer, à la pensée de pouvoir rendre la fille à la mère.

Mais il ne s'arrêta pas longtemps à cette idée, qu'il se promettait de mûrir et d'approfondir en temps et lieu.

Paulette, vaguement inquiète, vaguement troublée, attendait qu'il parlât, se demandant pourquoi il se taisait, et avait l'air de réfléchir si profondément.

Jean ne voulait pas qu'on soupçonnât le moins du monde les pensées qui se croisaient dans son esprit. Il n'aurait pas voulu mettre dans le cœur de Paulette le moindre espoir, sans être sûr de le confirmer. Il voulait, si cela était possible, si Rose-Thé avait été sauvée, lui rendre sa fille, sans faire passer Mme Grauville par ces alternatives douloureuses d'espoir ou de

désespoir. Elle avait assez souffert pour avoir droit au calme et au repos.

Il répondit donc tranquillement à Paulette :

« Je ne vois décidément rien, dans le récit que vous venez de me redire de si bonne grâce, rien qui puisse justifier les soupçons que j'avais conçus. J'ai eu tort de vous forcer à répéter des choses si douloureuses, puisque cela ne pouvait nous servir à rien. Excusez-moi.

— Vous savez bien, mon cher Jean, que je ne puis vous en vouloir de votre zèle, et que vous n'avez jamais à vous en excuser. »

Harry avait suivi attentivement cette scène et, avec le don de double vue que nous avons toujours lorsqu'il s'agit d'êtres aimés, avait senti que son père ne disait pas tout ce qu'il pensait, et qu'il avait, comme on dit vulgairement, une « idée de derrière la tête ».

Laquelle? Harry se le demandait en vain; mais il se promettait d'interroger son père ou de faire lui-même sa petite enquête, car il était indigné, de toute la force de la jeunesse qui n'admet rien et ne transige pas, du long martyre que Paule avait enduré. Il rêvait de faire périr Lucien dans les plus horribles supplices; il en inventerait même au besoin.

« Nous ne verrons donc pas cette gentille Murillonne, dont vous nous parlez avec tant d'affection, et que nous aimons déjà? dit Jean, voulant détourner un peu la conversation.

— J'espère que si, répondit Paule; la supérieure que nous avons vue ce matin, m'a assurée que l'enfant devenait de plus en plus docile. On lui promet comme récompense notre visite, et cette pensée la rend sage et obéissante. C'est un excellent petit cœur qui, une fois discipliné, sera tout à fait adorable. Si Rose-Thé avait vécu, je ne lui eusse point souhaité un autre caractère.

— Comme vous paraissez aimer cette enfant, ma chère Paule, et combien vous avez dû souffrir d'en être séparée! dit Jean, qui comprenait et excusait tous les mouvements du cœur.

— Oh! oui, j'en ai beaucoup souffert; mais je vis d'espérance. La supérieure m'a assuré qu'au mois d'octobre je pourrais la reprendre et la garder près de moi. Vous la verrez bientôt, d'ailleurs; nous irons la voir demain. Vous voilà tous autour de moi, mes amis, ajouta-t-elle en les regardant affectueusement tous les trois, et rien ne pourra plus m'atteindre désormais. »

Jean la regarda. Il n'était pas si rassuré que Paule; il se disait que Lucien ne pouvait abandonner ainsi la lutte, et, défiant et prêt à l'attaque, il attendait.

Puis les deux sœurs firent aux nouveaux venus les honneurs du parc.

En rentrant à l'hôtel, un des domestiques vint à la rencontre de Mme Grauville.

« Une sœur du couvent est venue ici. Elle désire parler à madame; elle attend madame dans le salon.

— C'est bien, » dit Paule.

Et, se retournant vers ses amis, elle leur dit :

« Venez-vous?

— Madame la supérieure fait demander à madame, fit la religieuse en désignant Mme Grauville, de passer un instant au couvent.

— Murillonne est malade! fit Paulette se levant en sursaut, la voix étranglée.

— Pis que cela, madame, dit la religieuse.

— Alors elle est morte!... Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! sanglota Paulette. Ah! c'est trop! »

La religieuse murmura :

« Madame, les voies de Dieu sont impénétrables. Il châtie ceux qu'il aime.

— Vous avez raison, ma sœur; mais parlez! parlez! dit Jean blême. Vous en avez trop dit maintenant pour nous rien cacher.

— Oui, monsieur, laissez-moi parler. Que madame se rassure : la petite n'est pas morte, elle n'est pas encore perdue à tout jamais. »

Et pendant que Paule poussait un soupir, un éclair passa dans les yeux d'Harry.

« On l'a enlevée, n'est-ce pas, ma sœur? cria-t-il impétueusement.

— Mon enfant, elle s'est enfuie.

— Ah! si je tenais les misérables! fit Harry, comme je saurais bien les punir! car on l'a enlevée, vous dis-je.

— Il appartient à Dieu de se venger, et c'est lui qui punit et qui frappe le plus justement, puisque c'est lui seul qui voit clair; mais l'enfant s'est enfuie d'elle-même. Je comprends votre douleur, madame, et je vais prier Dieu pour vous, dit-elle en s'avançant vers Paule immobile.

— Mais comment? mais où est-elle partie? où s'est-elle enfuie? dit Louise.

— Je ne sais, madame; madame la supérieure vous répondra mieux que je ne le ferais moi-même.

— Paule, dit Jean gravement, vous avez confiance en moi; vous savez que je ferai tout au monde pour vous rendre cette enfant. Eh bien! écoutez-moi : ne parlons pas ainsi devant cette bonne religieuse, que nous

attristons. Croyez-vous que l'enfant n'a pas été soignée et surveillée aussi bien, dans cette maison du bon Dieu, qu'elle l'aurait été ici dans cet hôtel? »

Et comme Paule réfléchissant se taisait, il continua :

« J'irai, moi seul, trouver la supérieure. Ensemble, et de sang-froid, nous nous concerterons sur les mesures à prendre. Vos pleurs, votre désespoir, ma chère Paule, troubleraient notre enquête. Allez, ma chère sœur, et annoncez ma visite à la supérieure. »

Il reconduisit la bonne sœur, chapeau bas, jusqu'au perron de l'hôtel, et, lorsqu'il revint, il trouva Paule plus calme, parlant tranquillement avec Harry et Louise.

« C'est ainsi que je vous voulais, ma chère Paule; c'est ainsi que nous serons les maîtres, car, voyez-vous, nous la retrouverons cette enfant; elle ne peut être allée loin. La douleur et le sentiment de leur responsabilité ont dû un peu faire perdre la tête aux bonnes sœurs de Sainte-Élisabeth. Il faut descendre à table, ma chère Paule, avec Harry et Louise, et montrer à tous un visage calme. Lorsqu'on veut réussir dans une entreprise, il ne faut jamais mettre des étrangers dans le secret. Surtout ne vous inquiétez pas de moi; il est probable que je ne rentrerai pas avant ce soir. »

Et comme Harry regardait son père, curieux :

« Tu es un jeune homme, mon enfant; je te charge de distraire et d'amuser tes tantes. Redis-leur qu'on peut avoir confiance en ma parole. Je jure de vous ramener Murillonne si elle est vivante, fût-ce dans vingt ans d'ici! »

Paule se sentit rassurée par ces paroles si viriles, et elle laissa partir Jean sans demander à l'accompagner. Elle sentait qu'il serait mieux seul pour interroger la supérieure, et que celle-ci lui répondrait plus facilement et plus ouvertement qu'à elle-même.

Jean se fit indiquer par un domestique le chemin du couvent. Il fut introduit dans un parloir simple, dallé de pierres noires et blanches. Aux murs quelques images de piété et, au-dessous, des chaises de paille rangées le long de la muraille composaient tout l'ameublement de cette chambre monacale.

Jean n'eut pas d'ailleurs un long temps pour examiner cette pièce, car la supérieure entra presque aussitôt.

Elle produisit sur Jean la même impression favorable qu'elle avait déjà produite à Paulette.

Jean sentit qu'avec cette femme-là on pouvait parler, discuter, et

qu'elle devait donner de bons conseils. Il vit qu'il pouvait aller à elle à cœur ouvert, et il commença :

« Pardonnez-moi, madame, de me substituer à Mme Grauville; j'avais chargé la sœur que vous nous aviez envoyée de vous prévenir de ma visite.

— La commission, monsieur, m'a été transmise exactement, et je vous avouerai, monsieur, que votre résolution de venir ici à la place de Mme Grauville m'a été agréable. La chère dame doit être trop malheureuse, peut-être même trop irritée contre nous, pour pouvoir parler de sang-froid et discuter avec nous sur les meilleurs moyens à employer pour retrouver cette pauvre petite.

— C'est, en effet, madame, ce que je craignais, et j'ose vous le dire, puisque vous allez de vous-même au-devant de cet aveu. Veuillez me raconter comment cette enfant a disparu.

— Vous savez sans doute, monsieur, que lorsque Mme Grauville nous a confié cette petite, elle était encore une vraie fleur des bois, indisciplinée, insoumise, ayant horreur de la règle et du joug qu'elle ne comprenait pas. Il a fallu lui donner une éducation spéciale, et créer pour elle, dit la supérieure en souriant finement, une méthode pédagogique nouvelle.

— Je vous comprends, ma Mère, et vous admire.

— Il était impossible de soumettre cette enfant, habituée à l'air libre, à la vie sauvage, à une application régulière sur des livres et des cahiers. Il fallait lui laisser une grande liberté, lui faire croire qu'elle pouvait aller et venir à son gré, et ne lui laisser jamais soupçonner qu'on pouvait la surveiller. C'est ce que nous avons fait. C'est moi encore, ce matin, qui lui ai dit :

« — Allons, Murillonne, allons, ma petite fleur des bois, il faut se promener. Nous ne voulons donc plus faire la petite sauvage, petite Rose-des-Chemins?

« — Non, madame, dit l'enfant, c'est mal, je ne veux plus faire mal, parce que je veux revoir Mme Paule, et que vous m'avez promis que je la reverrais bientôt, si j'étais sage. »

— Cette enfant est vraiment sympathique, dit Jean doucement, et je m'attache à elle par tout ce que vous m'en racontez.

— Oui, dit la supérieure, c'était une bonne enfant. »

Et, reprenant son récit :

« — Je vous le promets encore, Murillonne, et je vous permets d'aller vous promener dans le bois, et voir vos amis les fleurs et les oiseaux. »

« L'enfant partit, agile et gaie, et lorsque l'heure du repas sonna, elle, si exacte d'ordinaire, ne revint pas. Je la fis chercher de suite; peine inutile! on ne la retrouva pas. J'ai fait battre par les domestiques du couvent les environs, mais en vain. Alors, à bout de ressources, j'ai téléphoné à la gendarmerie de Luxembourg pour qu'on m'envoyât des agents qui fouillent en ce moment les environs; puis j'ai fait prévenir Mme Grauville. L'enfant ne peut être loin, et il est impossible que les agents ne la retrouvent pas. »

Au même instant on annonça le retour des gendarmes.

On n'avait rien trouvé.

« Nous recommencerons cette nuit, madame, si vous voulez, dit l'un d'eux s'avançant vers la supérieure, en faisant le salut militaire; mais je crois que ce sera sans succès, car nous avons fouillé partout.

— Je le crois, mes amis, dit Jean, prenant la parole. Inutile de continuer vos recherches. Vous m'obligerez même en parlant le moins possible de cette aventure. Tenez, mes braves, voilà pour boire à ma santé. »

Et il remit au gendarme quelques louis.

Lorsqu'ils furent sortis, Jean se retourna vers la supérieure et lui dit :

« Vous avez sans doute été étonnée, madame, de me voir faire cesser aussi brusquement les recherches entreprises; mais lorsque vous m'avez annoncé que vous aviez fait commencer des recherches, j'étais sûr qu'elles n'aboutiraient pas. Pour moi, cette enfant...

— ... a été enlevée, acheva vivement la supérieure.

— C'est aussi mon avis, et je n'osais vous en faire part.

— Quel costume portait l'enfant lors de sa disparition?

— Elle portait l'uniforme de la pension : une simple robe de laine brune, serrée à la taille et au cou par un ruban de soie bleue. Un grand chapeau de paille blanche, recouvert de nœuds bleus, complétait cette toilette. Son linge était fin et garni de broderies ; ceci n'était plus l'uniforme de la pension. Le tout était marqué d'une croix et d'un S E (Sainte-Élisabeth). Comme signe particulier, elle avait au front, sous la naissance des cheveux, une profonde entaille que des boucles folles dissimulaient. Cette cicatrice avait ceci de particulier : qu'elle rougissait ou pâlissait, à la moindre émotion de la petite. Voilà, monsieur, tous les renseignements que je puis vous donner. »

Jean, pendant le trajet du couvent à l'hôtel, réfléchit profondément.

Pour lui, la chose était claire : Murillonne avait été enlevée. Il était impossible que cette enfant, seule dans les bois, se fût déjà enfuie si loin, et qu'elle eût échappé aux battues successives.

Non. Elle avait été enlevée; par qui?

Elle avait été enlevée par quelqu'un qui, connaissant le secret de sa naissance, espérait s'en faire une arme et vendre ce secret bien cher.

Ou bien, elle avait été enlevée par quelqu'un qui avait découvert l'affection que Paule lui témoignait, et qui voulait tenir Mme Grauville en son pouvoir par une menace continuelle suspendue sur la tête de cette enfant qu'elle adorait.

Et c'était à cette seconde supposition que Jean s'arrêtait le plus volontiers. Dans le premier cas, il aurait été plus facile au ravisseur de surprendre l'enfant lorsqu'elle vivait autrefois sa vie errante dans les bois, que de guetter sa sortie et de l'emporter loin de l'asile Sainte-Élisabeth.

En tout cas, il fallait agir vite, et son plan était tout tracé lorsqu'il rentra à l'hôtel.

« Je partirai demain, dit-il, et serai à Paris à six heures du soir. Il est malheureusement trop tard pour partir aujourd'hui même, ajouta-t-il d'un air de regret, en consultant sa montre.

— Il en serait encore temps, mon cher Jean, dit Paule, que je m'y opposerais formellement. Vous avez besoin de repos, et je suis désolée, confuse, de toute la peine que je vous cause. Vous nous écrirez bien vite, n'est-ce pas, Jean? Nous ne vivrons plus en attendant des nouvelles.

— Le plus tôt possible, ma chère Paule; mais auparavant, avant de rien décider, mon premier soin sera d'aller consulter un avocat célèbre. Il y a si longtemps que je suis brouillé avec les lois, que je ne connais plus au juste l'étendue de mes pouvoirs.

— Et moi, mon père, vous accompagnerai-je? fit Harry.

— Non, mon enfant. Reste près de tes tantes, et console-les de ton mieux. Chère Paule, ne vous plaignez pas trop de la perte de Murillonne : je vous ramène un autre enfant, dit-il en frappant affectueusement sur l'épaule d'Harry.

— Et je t'assure qu'il est bon, et qu'il est difficile d'en trouver un meilleur, dit Louise en jetant un regard affectueux à son fils d'adoption.

— Chère tante, vous me flattez, je crois, fit Harry malicieux. Qu'allez-vous donc me demander?

— D'aimer Paule et de la consoler, fit Louise tout bas.

— Marché conclu, ma tantine! Vous serez contente de moi. »

V

AUTOUR DU COUVENT DE SAINTE-ÉLISABETH

Dans le tumulte du débarquement d'un paquebot, alors que, fatigué d'un long voyage sur mer, on rêve de gagner l'hôtel au plus vite, il est bien difficile de distinguer, dans la foule des indifférents qui se pressent sur les quais, un visage connu qui cherche à se dérober.

Comment Mlle de Sivry, débarquant à Marseille, pressée d'aller à la poste chercher l'explication du mystérieux appel de sa sœur, aurait-elle pu prêter attention à cet homme vêtu de couleurs sombres, coiffé d'un grand chapeau dont les larges bords lui cachaient les yeux, et qui la considérait avidement?

Il avait attendu le paquebot venant de Chine avec une impatience plus marquée que celle de toutes les autres personnes qui stationnaient sur le quai. Ses yeux inquiets avaient fouillé la foule des arrivants d'un regard plus scrutateur; ils avaient brillé d'une flamme plus vive que ceux d'aucun autre, lorsqu'il avait enfin trouvé, parmi les passagers qui débarquaient, celle qu'il attendait.

Mais au lieu de s'élancer, d'agiter son chapeau, de faire un signe de la tête, un appel de la voix, il s'était rejeté brusquement en arrière. Se dissimulant derrière les groupes, il suivit ainsi Mlle de Sivry, s'attachant à ses pas, comme son ombre, et ne la quittant pas des yeux.

L'individu prit comme elle un fiacre pour la suivre à la poste, alla comme elle à la gare, et, la suivant au guichet, demanda, après elle et comme elle, un billet de première classe pour Paris.

Il osa même la suivre sur le quai, et, tandis qu'elle s'installait dans son compartiment, il se promenait de long en large, songeant sans doute à se

placer près d'elle. L'arrivée de la femme de chambre Nelly le gêna, car il prit place dans un compartiment voisin.

Cet homme aux allures louches, qui, nerveux, épiait une femme, roulait en sa tête de sinistres projets; cet homme, c'était Lucien Grauville.

Après avoir fait à Paule sa dernière visite dans la tour, Lucien était parti rassuré. Les deux nouveaux molosses qu'il avait placés sous la fenêtre murée étaient pleins de férocité; Dosia suivait avec une scrupuleuse exactitude les ordres donnés, et il servait Paule avec une indifférence plus éloignée peut-être de la pitié que ne l'eût été la haine.

Lucien était donc certain que Paule ne pouvait s'échapper. Il comptait sur les dents des chiens, l'épaisseur des broussailles, la profondeur du précipice. Mais il oubliait de compter avec le Ciel, qui protège les innocents.

Lorsque Dosia, affolé de la disparition de sa prisonnière, avait télégraphié à M. Grauville, celui-ci était accouru.

Lucien Grauville était un homme d'action. Dès qu'il arriva au château de Montflanquet, il fit comparaître Dosia et, d'une voix brève, lui enjoignit de raconter tout ce qu'il savait au sujet de cette évasion.

Dosia prit son ardoise et, d'une main fébrile, avec une rapidité qui devait remplacer chez lui l'éloquence, raconta en style laconique comment, un jour, en allant porter le repas de Paule, il avait trouvé celui de la veille intact, encore à la porte.

Le pont-levis était relevé; aucune trace d'effraction ne se voyait aux fenêtres murées. Il avait pensé tout d'abord que la dame était malade; il avait pénétré dans la salle du bas, puis était monté dans la chambre à coucher. L'ayant trouvée vide, il avait fait une perquisition minutieuse de la cave au grenier.

Il avait cherché aux environs de la tour, sans y rien rencontrer d'anormal; il avait fouillé les bois, et il n'avait retrouvé ni la fuyarde, ni rien qui pût le mettre sur sa trace.

Lucien fit seller à la hâte son meilleur coursier par Dosia tremblant, et courut au galop à la gare d'Ay. Il s'adressa à tous les employés; aucun d'eux n'avait vu la personne dont il donnait le signalement.

Il courut avec la même rapidité à la gare d'Avenay, et reçut les mêmes réponses.

L'aubergiste, homme futé, cherchant à se mêler de tout et à gagner quelque chose, s'empressa d'accourir. Il rejoignit M. Grauville au moment où celui-ci, n'ayant rien pu découvrir, s'apprêtait à remonter sur son cheval, blanc d'écume.

Comment Mlle de Sivry aurait-elle pu faire attention à cet homme?

« Monsieur, dit-il en roulant d'un air gauche sa casquette entre ses doigts, je pourrais peut-être bien vous être utile. Il est passé une belle dame blonde avant-hier chez moi; même que je lui ai servi un bon déjeuner qu'elle a emporté; elle était en noir et regardait de tous les côtés, pour voir si on lui dirait quelque chose. Elle voulait partir très vite, mais pas en chemin de fer; elle a commandé une voiture.

— Ici? interrogea Lucien.

— Non, chez le Livandier.

— Conduis-moi chez cet homme. »

Lucien, dans son affolement, oubliait toute dignité; il ne voulait pas perdre de temps à attendre qu'on lui amenât le loueur de voitures.

« Où as-tu conduit avant-hier la dame qui a pris ta voiture?

— A Reims.

— A la gare?

— Non, à une belle maison près de la cathédrale.

— A l'*hôtel du Lion-d'Or*, peut-être?

— Oui, je crois bien que c'est là que les dames sont allées.

— Les dames? mais il n'y en avait qu'une!

— Pardon, mon bon monsieur; il y avait la grande dame, belle et douce, et une drôle de petite fille, pas laide non plus, et pas méchante.

— Je ne comprends plus, murmura Lucien, blême.

— Oh! ce ne devait pas être une parente de la dame, reprit l'obligeant aubergiste. Elle avait l'air d'une enfant des bois, avec ses cheveux emmêlés, sa robe en guenilles, et quand j'ai apporté l'omelette, elle l'a prise avec ses doigts. »

Une enfant des bois!... Un trait de lumière passa dans l'esprit de Lucien. Quoi! cette petite voleuse qui lui avait dérobé un jour son lièvre, cette petite impertinente qui lui avait fait mille grimaces, et qui avait osé lui lancer une pierre à lui, le châtelain du pays, elle l'avait bravé de la sorte! elle avait aidé Paule à fuir! Dire qu'il avait eu ce petit monstre au bout de son fusil, et qu'il l'avait manquée!

« Malédiction! » tonna-t-il.

L'aubergiste et le Livandier tressaillirent, et à leurs mouvements Lucien se rappela qu'il n'était pas seul. Faisant un violent effort, il dit, en leur tendant un louis :

« Merci, mes amis. Voici pour vos renseignements; chargez-vous de reconduire mon cheval au château. »

Et il s'éloigna dans la direction de la gare.

Il y avait encore dix minutes avant l'arrivée du train se dirigeant vers Reims.

Lucien, accablé, s'assit dans la salle d'attente. Ses forces l'abandonnaient. Tant qu'il n'avait pas trouvé la trace de Paule, il était assuré qu'elle n'avait pu fuir. Il ne lui supposait pas assez d'énergie morale ni surtout physique pour mener à bien cette évasion difficile.

Mais maintenant le doute n'était plus possible : Paule lui avait échappé. Il savait qu'elle se vengerait; d'autant plus que Jean la soutiendrait, et sans faiblir, lui! Et dans un moment d'exaltation orgueilleuse, ne lui avait-il pas confié tous ses crimes?

« Insensé! s'écria-t-il, insensé! N'aurais-je pas pu me priver de cette sotte vanité? Je me suis perdu moi-même, plus qu'aucun autre n'aurait pu le faire! Mais je la retrouverai, je la poursuivrai, et quand je me présenterai devant elle, elle tremblera de peur; je la terroriserai de toute la force de ma volonté... »

« Les voyageurs pour Germaine, Rilly, Reims, en voiture! » cria l'employé.

Il monta rapidement dans le train, et les trente-cinq minutes qui s'écoulèrent jusqu'à l'arrivée à Reims lui parurent un siècle.

Prenant un fiacre, il se fit conduire à l'*hôtel du Lion-d'Or*, où le maître d'hôtel lui fournit tous les renseignements qu'il connaissait, c'est-à-dire peu de chose.

Les emplettes de vêtements, un soin tout particulier à éviter la rencontre des voyageurs descendus à l'hôtel, c'était tout ce qu'on savait de la jeune voyageuse, avec son nom écrit d'une main ferme sur le registre : « Madame Grauville. »

Lucien retourna à la hâte à la gare de Reims; il questionna les demoiselles chargées de distribuer les billets, l'employé qui les vérifie à l'entrée des salles d'attente; il n'obtint aucun renseignement précis.

A la gare d'une ville animée comme celle de Reims, il passe par jour plus d'une jolie dame en noir accompagnée d'une enfant.

Il perdait la trace de Paule presque aussitôt qu'il l'avait trouvée. Il était réduit à des conjectures; il s'agissait de raisonner juste et serré. Il ne connaissait pas aux Grauville d'amis assez intimes pour que sa belle-sœur, si fière, eût songé à s'y réfugier. Elle devait se cacher dans une ville. Et quelle ville, mieux que Paris, pouvait lui offrir de la sécurité sous ce rapport? Sans nul doute, elle était à Paris!

Lucien prit l'express qui conduit de Reims à la capitale en deux heures vingt minutes. D'ailleurs, n'était-ce pas à Paris qu'il retrouverait Maurepas? Il n'hésitait plus, cette fois, à le consulter. Lucien sentait qu'un conseiller sûr lui était nécessaire. Le résultat de ses recherches était si important pour lui, qu'il perdait son sang-froid; le violent désir qu'il avait de réussir lui troublait la tête.

Maurepas savait à quel point Paule était renseignée sur sa complicité dans les crimes de Lucien. C'était donc pour lui une affaire personnelle; il s'agissait de son salut tout autant que de celui de son complice. Aussi il appela à son aide toutes les ressources de son esprit, et c'est d'une voix atterrée qu'il donna à Lucien les quelques conseils qui se présentèrent à son esprit.

« Avant tout, il faut courir chez le banquier de ta belle-sœur. Si elle ne s'est pas encore fait reconnaître, on te croit toujours le gérant de sa fortune. Tu réaliseras, sous un prétexte quelconque, le plus d'argent que tu pourras; tu l'apporteras ici. Ce sera une ressource nécessaire, car il faudra fuir sans doute.

— Oh! pas avant d'avoir lutté jusqu'au bout! Crois-tu qu'il est impossible d'avoir raison de cette femme?

— D'elle, je ne sais pas; quoique je la crois bien forte, sais-tu? Mais il y aura son cousin Montluçon, sa sœur. Tu ne doutes pas qu'elle ne les emploie contre nous.

— Peut-être a-t-elle couru les rejoindre?

— C'est peu probable, reprit Maurepas. D'ailleurs, un voyage en Chine seconderait mal ses projets de vengeance; elle veut se venger.

— Je le sais, dit Lucien.

— Il est probable, il est certain, reprit le vicomte en s'animant, qu'elle fera venir son cousin et sa sœur.

— Mais l'entreprise colossale de Jean ne s'abandonne pas si vite.

— Peut-être; mais du moins Louise de Sivry est libre; sois assuré qu'elle répondra vite à l'appel de sa sœur. Je parie que si nous surveillons les paquebots de Chine arrivant à Marseille, nous la verrons sous peu. N'oublie pas d'attendre Louise de Sivry à Marseille; mais auparavant cours chez ton banquier et viens mettre à l'abri, chez moi, tout l'argent que tu pourras te procurer. Tu me tiendras au courant; quand le péril sera certain, nous nous déroberons. »

Ce que Maurepas n'ajoutait pas, c'est qu'une fois en possession de cet argent il comptait bien fuir, dès que l'horizon deviendrait trop menaçant,

sans attendre Lucien, qui le retarderait et le compromettrait dans son départ.

Lucien était seul à attendre Mlle de Sivry sur le quai de débarquement.

Il la reconnut bien vite, malgré les changements causés dans sa personne par douze années de séjour en Chine.

Après un mois et demi de recherches incessantes, il venait d'atteindre un de ses buts : trouver Louise et, par elle, Paule. Et c'est pourquoi, malgré l'imminence du péril, Lucien s'assit, plus calme, dans l'express qui le conduisait à la suite de Louise vers le lieu où se cachait Mme Grauville.

Il la suivit à l'*hôtel du Grand-Chef* et, avisant le portier, il voulut lui demander quelques renseignements. Celui-ci portait les malles, mais ne remarquait rien. Les garçons, affairés par le déjeuner dont l'heure approchait, ne pouvaient s'attarder longuement. Seule la femme de chambre chargée du couloir du premier put satisfaire sa curiosité.

« Mme Grauville est ici pour longtemps, monsieur; elle a reçu sa sœur, mais je crois qu'elles attendent toutes deux quelqu'un d'autre ici. »

« C'est Jean, pensa Lucien; mais elles ne retarderont pas jusqu'à cette arrivée les manœuvres contre moi. »

Et il reprit à haute voix :

« Mais avant l'arrivée de sa sœur, elle devait bien s'ennuyer?

— Au début, elle avait la petite Mlle Murillonne; puis après elle allait voir la supérieure.

— Quelle supérieure?

— Celle du couvent de Sainte-Élisabeth, dans lequel on a mis l'enfant. Mais, ajouta la femme de chambre, comment ne le savez-vous pas, vous qui paraissez si bien connaître ces dames?

— Je l'avais oublié, répondit vivement Lucien. Cette pauvre petite a dû avoir bien du chagrin d'être mise en pension?

— Pas plus que madame, allez! Puis on avait peur qu'elle se sauvât, au commencement. La supérieure ne voulait pas qu'on la laissât sortir; mais madame a exigé qu'on la laissât se promener toute seule dans les bois. C'est drôle, n'est-ce pas? la petite fille d'une dame si riche qui s'en va ainsi, comme une vagabonde. Au commencement, cela amusait les gens du village; on allait la regarder par curiosité au travers des branches, vers huit heures du matin, heure à laquelle elle sort. »

Cette enfant dont on parlait était certainement le petit être sauvage et vagabond qu'il avait tenu, et il n'y avait pas longtemps, au bout de son fusil dans les bois de Montflanquet. Mais il bénissait le Ciel, en ce moment,

d'avoir mal visé et d'avoir manqué la petite, car elle allait lui servir et lui permettre de tenir Paule en son pouvoir.

La femme de chambre, en lui fournissant ces explications détaillées,

« Comment s'appelle cette petite fille, Monsieur? » dit Murillonne.

avait aidé au plan qu'il échafaudait depuis quelque temps dans son esprit, sans trouver le moyen de l'exécuter.

Il avait songé, à Marseille, à s'emparer de Louise, et ç'avait été impossible. Elle le connaissait trop bien; elle était trop sur ses gardes pour que cela fût réalisable. Il voulait toucher le cœur de Paulette, en ayant en son pouvoir quelque chose qui lui fût très cher.

Le hasard faisait bien les choses; il lui jetait entre les bras cette enfant dont Paule s'était « toquée » d'autant plus fortement qu'elle avait perdu sa petite Rose-Thé.

Il l'enlèverait donc; puis, une fois l'enfant prise, il écrirait à Paule pour lui demander, en échange de la liberté accordée à Murillonne, l'abandon de toute la fortune des Grauville et l'assurance d'une complète impunité. Il ne rendrait Murillonne qu'à cette condition, et il avertirait Mme Grauville qu'il étranglerait la petite de ses propres mains, si on manifestait la moindre velléité de l'arrêter.

Il s'agissait d'agir vite et bien.

Plusieurs jours de suite, à huit heures du matin, il se rendit à l'endroit où la petite avait l'habitude de venir vagabonder.

A la fin il la rencontra, il l'aborda, lui demandant la route du couvent.

« C'est bien simple, monsieur, suivez tout droit ce chemin creux; vous prendrez la première route à droite, et vous verrez le couvent devant vous. Je connais d'autant mieux le chemin que je viens moi-même du couvent, où je suis pensionnaire.

— Comment! mademoiselle, vous êtes pensionnaire au couvent de Sainte-Élisabeth? fit-il hypocritement, en poussant un soupir. Quelle peine je vais lui faire à votre petite compagne! Songez que je suis chargé de lui annoncer que sa bienfaitrice est très malade. Celle-ci a fait hier une grande promenade en voiture avec des parents qu'elle attendait de loin, très loin; la voiture a versé dans un fossé, et la pauvre dame a eu la jambe cassée et la figure abîmée. Elle souffre, elle pleure, elle appelle sa petite fille. Alors moi, son médecin, je lui ai promis de venir la chercher et de la reconduire. Et c'est pour cela que j'étais si malheureux de ne pas trouver mon chemin, et que j'étais si heureux de vous rencontrer!

— Comment s'appelle cette petite fille, monsieur? dit Murillonne, s'avançant pâle, les lèvres serrées, les mains tremblantes.

— Elle s'appelle Murillonne. Cette dame est Mme Grauville, et je suis son médecin.

— Oh! monsieur, c'est moi, Murillonne. Emmenez-moi près de la dame, monsieur le docteur, vite! vite!

— Pas avant, mon enfant, d'en avoir demandé l'autorisation à Mme la supérieure. Je ne voudrais l'inquiéter et la tourmenter pour rien au monde, quoique cela nous retardera beaucoup...

— Alors, monsieur, partons vite, sans y aller! La dame ne dira rien, je vous assure; je vous en supplie, partons! »

Elle supplia tant le bon docteur, qu'il eut l'air de céder à ses cris, à ses larmes et que, la menant par la main, il se dirigea avec elle vers le village de Bellevue. Là il fit atteler une voiture de paysans et y monta avec l'enfant, pour aller à Remich, où l'accident s'était produit.

On avait transporté, disait-il, Mme Grauville dans un hôtel. En traversant cette ville, l'enfant fut très étonnée de voir qu'on ne s'y arrêtait pas; mais comme elle vit qu'on se dirigeait du côté du pont qui séparait les deux villes de Neunig et de Remich, comme un pont sépare Mézières de Charleville, Tarascon de Beaucaire, elle ne fit point d'observations et songea qu'elle trouverait Mme Grauville à Neunig. Les deux localités étaient si rapprochées, qu'on prononçait indifféremment un nom pour l'autre.

Lucien fit arrêter la voiture à la gare, prit, malgré les protestations de l'enfant qui commençait à trembler, deux billets pour Trèves et la poussa violemment dans un wagon.

Elle cria, pleura; Lucien l'appela : « Vilaine, raisonneuse, mauvaise tête! » et la frappa même violemment au visage. L'enfant fut si révoltée par ce procédé auquel rien ne l'avait habituée, qu'elle voulut se jeter par la fenêtre ouverte du compartiment. Lucien n'eut que le temps d'en relever les glaces.

Hélas! Mme Grauville avait encore une fois perdu son enfant!

VI

CHEZ L'AVOCAT

Lorsque Jean arriva à Paris, il se mit à l'œuvre sans perdre de temps. Il ne songea pas une seule minute à demander secours à ses amis du monde et à ces relations banales qu'il aurait vite renouées s'il l'avait voulu. Non, il voulait un confident discret et sûr, un esprit éclairé, une âme haute, qui pût le guider dans cette pénible entreprise.

Il avait dit en quittant Paule et Louise : « Je consulterai un avocat, » et il pensait maintenant : « Je voudrais pouvoir consulter un véritable ami. »

Il feuilleta le Bottin, comptant sur sa bonne étoile pour choisir, entre mille, l'homme précieux qui pourrait le seconder.

Tout à coup il lut, dans la liste des avocats, un nom qui le frappa : c'était celui de Louis Roulier. Il se ressouvint de la façon douce et émue dont Mlle de Sivry en parlait, lorsqu'elle avait raconté plus de cent fois, pour distraire le petit Harry, l'histoire de l'étang du Bois-Fleuri.

« Il a sauvé Louise, pensa Jean. C'est une prédestination; il m'aidera, allons à lui. »

Louis Roulier n'était pas riche; mais qu'avait-il besoin d'argent? Il était toujours demeuré, malgré ses éclatants succès, l'homme sauvage, un peu mélancolique, que nous avons vu, il y a quelques années, errer sous les ombrages du Bois-Fleuri.

La seule distraction de cet infatigable travailleur, c'était son frère d'adoption, Georges Roulier. Il s'était attaché à cet enfant à cause de son intelligence réfléchie et de son bon cœur. Il s'en était fait le père, en même temps que le camarade. Et, favorisant les goûts du jeune homme, il le dirigeait vers les études médicales.

Cet homme intelligent et bon n'était-il pas le conseiller et l'ami dont Jean de Montluçon avait besoin?

Jean le devina bien vite lorsqu'il eut causé quelques instants avec l'avocat; il avait trop la connaissance des hommes pour tarder longtemps à apprécier l'esprit élevé, l'âme noble de son interlocuteur.

Après les premières présentations, Jean dit à Louis :

« Sans vous connaître, monsieur, j'étais déjà votre obligé.

— En quoi ai-je jamais pu vous être utile, monsieur?

— Vous avez sauvé la vie à une de mes cousines.

— Vous devez confondre, monsieur; votre erreur me flatte, mais ce n'en est pas moins une erreur. Je n'ai jamais eu jusqu'ici l'occasion de sauver la vie de personne. J'ai gagné souvent des procès graves; mais l'innocence que je défendais ne pouvait manquer d'éclater tout entière aux yeux des juges, ajouta Louis avec modestie.

— Avez-vous donc oublié l'aventure du Bois-Fleuri?

— Je m'en souviens, dit Louis en rougissant.

— C'est là que vous avez sauvé Mlle Louise de Sivry. Si vous avez oublié, je me souviens, monsieur, et Mlle de Sivry aussi.

— Vous me rendez confus, monsieur. Ce serait pour moi une grande joie d'avoir eu l'honneur de sauver la vie de Mlle de Sivry, mais je n'en ai pas eu l'occasion. Je l'ai aidée à sortir de l'eau, ce qu'elle aurait pu faire d'ailleurs bien facilement sans moi. Au reste, le monsieur qui l'accompagnait aurait sans doute été plus prévenant, si je ne m'étais pas trouvé là.

— Votre modestie est celle d'un noble cœur qui fait le bien et n'en conserve pas la mémoire; c'est bien ainsi que je m'attendais à vous voir, monsieur. Je sens que nous nous comprendrons et je m'en réjouis, car le service que j'ai à réclamer de vous est plus grand encore que celui que vous nous avez rendu autrefois. J'ai besoin d'un conseil, j'ai besoin d'un appui, pour une œuvre délicate, difficile. Mais pour que vous puissiez m'aider efficacement, il faut que je vous raconte tout, sans rien omettre; il faut que je vous dise quel est le mal à réparer, quelle est l'injure à venger! »

Alors Jean commença d'une belle voix sonore, que l'émotion rendait grave et vibrante, l'histoire terrible de la famille Grauville. Il dit tout, semblable au malade qui décrit son mal au médecin en qui il espère.

Quand Jean, ayant fini cette lamentable histoire, se fut assis, épuisé, Louis Roulier, d'un mouvement spontané, s'élança vers lui et, lui prenant les deux mains, il lui dit avec solennité :

« Monsieur, l'œuvre de justice et de réparation que vous entreprenez

est grande; merci de m'avoir choisi pour y travailler. C'est un honneur pour moi; j'en sens tout le prix, et je m'efforcerai d'en être digne. Écoutez-moi bien : faites taire votre indignation, si naturelle cependant. Vous avez une œuvre double à faire, n'est-ce pas? Punir M. Lucien Grauville pour venger les êtres qui vous sont chers; mais vous avez aussi et surtout à rendre à Mme Grauville la chère enfant qu'elle a si étrangement perdue.

— C'est mon plus cher désir.

— Eh bien, pouvons-nous espérer que ces deux entreprises pourront être conduites de front? pouvons-nous espérer que le succès de l'une n'exigera pas l'abandon de l'autre? Peut-être, ajouta Louis Roulier en s'animant, que pour retrouver cette petite fille, loin de punir M. Grauville, il vous faudra le ménager!

— Comment, vous aussi, vous soupçonnez...?

— Je ne soupçonne même plus; j'affirme que c'est le bourreau de Mme Grauville qui cherche encore à la torturer, après même qu'elle lui a échappé.

— Je n'avais pas voulu vous parler de mes doutes; j'attendais qu'ils vous vinssent aussi. Je me défiais de moi-même, de ma haine pour Lucien Grauville; mais puisque vous les partagez, mes soupçons sont donc bien fondés.

— Soyez assuré que c'est lui qui a enlevé cette enfant.

— Quel intérêt peut-il y trouver?

— D'abord celui de nuire; c'est un intérêt pour de telles âmes. Et puis, s'il connaît l'attachement de sa belle-sœur pour cette petite-fille, il sait bien qu'on le ménagera tant qu'il l'aura en sa possession. C'est un admirable calcul qu'il a fait là, dit Louis.

— Et il a exécuté son plan avec une rare habileté; en moins de deux heures il a si bien éloigné l'enfant, que nos recherches dans le pays n'ont pu aboutir.

— Il a fallu que cette petite n'opposât aucune résistance; sans doute que, comme seigneur du château de Montflanquet, il avait un grand prestige aux yeux de cette petite paysanne.

— Cette enfant ne connaissait pas le châtelain; elle ignorait même ce que pouvait être un château; elle était tout à fait sauvage.

— Tout à fait?

— Mais oui; vivant dans les bois, ne subsistant que par ses rapines ou sa chasse, plus sauvage que vous ne pouvez l'imaginer.

— Et comment s'appelait-elle? interrogea vivement l'avocat.

— Murillonne.

— Ah! cher monsieur, s'écria Louis Roulier en se levant rapidement, le Ciel est pour nous! »

Et il s'élança hors de la pièce si soudainement, que Jean de Montluçon aurait pu croire qu'il allait lui ramener Murillonne elle-même, si la chose n'avait pas été si invraisemblable.

Ce ne fut point une petite fille sauvage que Louis Roulier introduisit près de Jean; ce fut un beau jeune homme, à la figure intelligente, plein de grâce, l'air réservé.

« Georges, mon frère chéri, dit l'avocat en amenant le nouvel arrivant près de Montluçon, tu peux nous être bien utile, dans une affaire pénible que nous traitons, monsieur et moi. Il faut que tu nous parles de cette petite Murillonne, ta protégée des bois d'Avenay.

— C'était une charmante enfant, tendre, courageuse et capable d'actes héroïques, répondit Georges. Je m'intéressais beaucoup à cette petite, et je puis affirmer que, malgré ses allures sauvages, elle a une grande intelligence et un cœur haut placé.

— Oui, je sais, mon Georges, que tu appréciais toutes les qualités de cette étrange Murillonne; mais son éloge n'est plus à faire. Ce qu'il nous faut maintenant, ce sont des détails sur sa vie, sur le pays qu'elle habitait avant de s'installer dans les bois où tu l'as connue. »

Et rapidement il indiqua les traits généraux de la vie des Grauville, insistant seulement sur l'affection de Paule pour Murillonne et sur sa brusque disparition.

« Elle ne s'est point sauvée, soyez-en sûrs, s'écria Georges. Elle était droite et loyale, et, si elle devenait obéissante et soumise au couvent, c'est qu'elle s'attachait aux religieuses qui l'élevaient. Elle était incapable d'une hypocrisie.

— Nous le savons, mon ami; mais la vie des bois la charmait tant! Peut-être a-t-elle été tentée de la reprendre?

— Si elle avait formé un tel dessein, elle n'aurait jamais simulé une soumission quelconque vis-à-vis de personne. Songez donc que cette enfant, alors même que le châtelain de Montflanquet excitait ses chiens contre elle et la couchait en joue avec son fusil de chasse, n'a pas voulu céder! Elle était trop fière pour cela. Elle a été enlevée, je n'en doute pas.

— C'est notre conviction, reprit Jean; vous la rendez plus ferme. Mais pensez-vous qu'enlevée malgré elle, cette enfant ne cherchera pas à s'évader?

— Oh! si, par tous les moyens possibles. Elle est ingénieuse, intelligente, et je serais bien étonné qu'elle n'y parvînt pas, fit Georges.

— Je ne sais si son ravisseur n'est pas encore plus ingénieux et plus tenace qu'elle.

— Mais, reprit l'avocat, si elle parvient à s'échapper, où irait-elle? Dans son pays sans doute. Quel est ce pays? Le sais-tu, petit? »

Georges alors raconta tout ce qu'il connaissait au sujet de l'enfant.

Si, comme le pensait Georges, les gens que Murillonne avait fuis n'étaient pas ses parents, ils pourraient sans doute indiquer la vraie famille de l'enfant.

Dans tous les cas, il fallait retrouver le village où Murillonne avait vécu et obtenir sur son compte tous les renseignements possibles. M. de Montluçon s'était bien adressé à la police et avait promis à l'agent qui le mettrait sur la trace de la pensionnaire du couvent de Sainte-Élisabeth une forte somme. Il avait dû employer ce moyen, puisqu'il lui était matériellement impossible de chercher lui-même dans toutes les directions. Mais, pour ces recherches précises autour de Reims, il ne voulait les confier à personne. Il sentait qu'un homme salarié ne pourrait y apporter l'ardeur qu'il y mettrait lui-même.

Après en avoir longuement conféré avec l'avocat, Jean décida son plan. Il chercherait Murillonne dans le plus grand secret, de peur que Lucien, averti, ne tramât d'autres machinations.

« Mais, dit Louis Roulier, ne redoutez-vous rien de la part de M. Grauville contre sa belle-sœur et Mlle de Sivry?

— Hélas! je redoute tout de lui. Je ne puis rester près d'elles. Et cependant, si Lucien a découvert Murillonne à Mondorf, il sait aussi qu'elles y sont. Il y a tout à craindre de lui.

— Faites-les revenir à Paris, dit l'avocat timidement.

— Ce matin encore, je les croyais mieux en sûreté à Mondorf; mais maintenant je vais les prier de venir à Paris, parce que maintenant je sais, je sens qu'elles auront ici, en mon absence, un ami, et cet ami, c'est vous.

— Vous me comblez, monsieur.

— Non; mais je vous aime déjà et je vous suis reconnaissant de l'intérêt si profond que vous me témoignez. »

Jean quitta Louis Roulier, après lui avoir renouvelé son invitation pour le jour de l'arrivée de Paule et de Louise.

Le surlendemain, un coupé de maître stationnait devant la gare de l'Est, et Jean de Montluçon attendait avec impatience sur le quai le train qui lui ramenait Paule, Louise et son cher Harry.

Tous les trois étaient heureux de venir à Paris. Louise espérait que sa sœur y trouverait des diversions à son chagrin. Paule se réjouissait de reparaître aux yeux du monde telle qu'elle était autrefois, et non telle que les calomnies de Lucien l'avaient dépeinte. Harry se promettait bien de contempler en détail toutes les merveilles qu'il n'avait fait qu'entrevoir en ce matin brumeux où il avait traversé Paris avec son père.

Et puis, n'avait-il pas son hôtel à lui, premier cadeau de son père sur la terre de France? Comme il était content d'en faire les honneurs à ses tantes! Il plaisantait gaiement :

« Pardon, mesdames, vous n'êtes pas venues à Paris depuis longtemps, dites-vous; vous allez être bien désorientées. Au moins, avez-vous quelque indication pour choisir un bon hôtel?

— Nous comptons descendre à *Harry's hotel,* répliquaient-elles finement.

— Oh! mesdames, n'y comptez qu'à demi; il est si fréquenté, si recherché, qu'on y trouve rarement de la place.

— Et vous-même, monsieur, où descendez-vous?

— A *Harry's hotel;* je ne saurais aller ailleurs. Ma place y est toujours gardée; je suis un ami de l'hôtelier.

— On le dit fort aimable, cet hôtelier, reprenait Louise. Qu'en pensez-vous, monsieur? »

La conversation continuait, badine et légère.

Aussi le trajet ne parut pas trop long aux trois voyageurs, qui savaient employer agréablement leur temps.

Avec quelle joie Jean les recevait! Pressé de questions, il dut avouer qu'il n'avait rien trouvé de précis au sujet de Murillonne; mais il avait des indices; il fallait espérer. Il voulait soutenir Paule, et, si l'enfant était perdue à jamais, il fallait que Mme Grauville n'en acquît la triste conviction que par degrés.

« Entrez, mesdames. Grâce à mon influence, vous avez deux appartements assez présentables dans *Harry's hotel,* » dit le jeune homme au seuil de sa demeure.

Il les conduisit, en effet, dans une partie de l'hôtel qui leur avait été réservée, et dont l'arrangement harmonieux arracha aux deux sœurs des exclamations admiratives.

Le soir, on était réuni dans le salon Louis XVI, aux meubles blancs, recouverts de soie rayée. Des lampes à abat-jour roses, habilement disposées, donnaient une lumière douce, atténuée. Une grande tranquillité régnait dans tous ces cœurs, qui s'appuyaient les uns sur les autres.

Le timbre de l'hôtel retentit, et quelques minutes après le domestique annonçait :

« Messieurs Roulier. »

Paule et Louise eurent un mouvement de surprise, bientôt réprimé.

Les présentations furent vite faites.

Jean avait déjà trop parlé de son nouvel ami, pour qu'il ne fût pas sympathique avant d'être connu.

Le souvenir de l'étang du Bois-Fleuri était d'ailleurs un lien, et Paule et Louise rappelaient avec complaisance ce qu'elles devaient à Louis.

Elles invitèrent gracieusement l'avocat à venir les voir pendant l'absence de Jean. Louis, charmé, accepta avec empressement.

« D'ailleurs, vous oublieriez votre promesse, dit Jean, que votre frère vous la rappellerait bientôt. Voyez donc. »

Et il montrait Georges, qui devisait joyeusement avec Harry.

« N'ont-ils pas l'air d'être déjà de vieux amis? »

Et pendant ce temps, sous les lampes roses, Paule et sa sœur causaient avec Jean et l'avocat. Ils étaient gais, pleins d'abandon; ils paraissaient tous heureux.

Et la personne qui eût pu voir, au travers des vitres, l'ensemble charmant qu'ils formaient, n'aurait pas douté un seul instant qu'il ne fût en présence d'un tableau de famille.

VII

VAINES RECHERCHES

Avant d'entreprendre les divers voyages nécessités par ses affaires, disait-il, Jean confia sa filleule Gastonne de Périsoles à Paule.

« Aimez-la de votre mieux, ma chère cousine, dit Jean, et gardez vos sentiments les plus chers pour Murillonne, que nous nous efforcerons de retrouver. »

Paule regarda Jean droit dans les yeux. Que voulait-il dire? Partait-il donc à la recherche de sa Murillonne? Savait-il quelque chose?

Jean s'embarqua à la gare de l'Est. Il savait que l'enfant avait dit à Georges qu'elle se souvenait d'avoir traversé une grande ville avant d'arriver à Montflanquet. Cette grande ville ne pouvait être que la ville de Reims. Il s'y rendit, et ensuite visita tous les villages au delà.

Il ne découvrit rien. Il promit de l'or pour délier la langue des gens qu'il interrogeait; mais, malgré l'appât du gain, on ne pouvait rien dire; on n'avait rien vu.

Désolé, il revint à Reims et repartit le lendemain pour explorer les villages situés sur la ligne de Châlons. La plus proche station était celle de Sillery, à quatorze kilomètres de Reims. La première visite de Jean fut, ainsi qu'il le faisait dans chaque village qu'il découvrait, pour le maire de l'endroit.

Ce maire, jeune encore, ne savait rien, ne pouvait rien dire; il fallait consulter son prédécesseur, un vieux docteur. Celui-là pourrait sans doute donner un conseil ou un éclaircissement, car il connaissait toute la contrée.

« Je crois qu'il est en ce moment, répondit le maire, aux eaux de Vichy. »

Jean, infatigable, partit de suite pour Vichy, et, à peine assuré d'un hôtel

et débarrassé de la poussière du voyage, il se fit indiquer l'hôtel des Thermes et demanda à être reçu par le docteur.

Celui-ci était un vieillard de soixante-dix ans environ, aux cheveux et à la barbe tout blancs, mais à la figure si bonne et si honnête, qu'il gagnait du premier coup la confiance de ceux qu'il soignait.

Jean subit aussi cette favorable impression, et après s'être excusé simplement de déranger ainsi, lui inconnu, le docteur, il lui exposa l'objet de sa visite et lui demanda s'il ne se souvenait pas d'avoir connu, à Sillery ou dans les environs, une enfant qui s'était échappée de chez ses parents, où elle était trop malheureuse.

« Attendez, dit le docteur; oui, je me souviens... »

Jean attendait anxieusement.

« Je me souviens d'avoir soigné une enfant atteinte d'une méningite aiguë. Une bien charmante enfant, ma foi! échouée, je ne sais comment, chez des paysans grossiers. Elle était soignée avec un dévouement maternel par une vieille femme très silencieuse. J'ai eu bien souvent envie d'interroger cette vieille femme, car je sentais qu'un mystère planait sur ces deux créatures; mais j'ai craint d'être indiscret en la forçant à me découvrir son secret, et j'ai préféré ne rien demander.

— Et l'enfant a guéri? dit Jean.

— Oui, répondit le docteur, l'enfant guérit; mais la pauvre vieille, fatiguée sans doute, prit le lit peu de temps après et mourut, laissant toute seule l'enfant.

— Et qu'est devenue cette enfant, docteur?

— Je ne sais, j'ai quitté le pays peu de temps après et ne puis vous renseigner; mais je connais le nom des paysans chez lesquels elles étaient. Ils s'appellent Bastien; tout le monde vous indiquera leur maison dans le village. Un conseil : si vous voulez en tirer quelque chose, munissez-vous d'argent, de beaucoup d'argent; ce sera le seul moyen de les faire parler.

— Docteur, je ne saurai jamais comment vous remercier, » dit Jean, prenant congé.

Et il partit.

Il avait hâte de se trouver seul et de coordonner ses idées. Son cœur battait; il n'osait pas penser, de peur de se tromper; mais il espérait follement. Si cette vieille était Véronique? si Rose-Thé et Murillonne ne formaient qu'une seule personne?

En arrivant à Sillery, il se fit indiquer la demeure des Bastien et s'y rendit aussitôt. La maison avait cette apparence sale et repoussante qui avait effrayé Rose-Thé, le jour de son arrivée avec Véronique.

Aussi ils attendaient, inquiets, que l'étranger parlât.

Les Bastien, déjà avertis par les voisins, se tenaient sur leurs gardes. Il y avait plus de cinq ans que la petite était partie et qu'ils désespéraient de voir le parent riche qui devait l'emmener et donner une récompense.

D'ailleurs, qu'auraient-ils fait? L'enfant, mal soignée, mal traitée, s'était enfuie; qu'auraient-ils dit à ceux qui viendraient la réclamer? Ils craignaient maintenant cette visite autant qu'ils l'avaient désirée autrefois, et, les jours s'écoulant, ils n'y pensèrent plus et se mirent à boire l'argent laissé par Véronique.

Aussi ils attendaient, inquiets, que l'étranger parlât. Cet homme froid et digne, à l'air sévère et imposant, les impressionnait vivement et leur faisait l'effet d'un juge.

« Je suis très riche et très disposé à payer largement les réponses vraies qui me seront faites. »

Les deux paysans se regardèrent.

« Était-ce un piège? pensaient-ils; que fallait-il dire? que fallait-il répondre? »

Jean comprit leur hésitation; mais il connaissait les hommes, et il les estimait peu, en général. Il tira un billet de cent francs de son portefeuille, et le tendant à Philo :

« Parlez sans crainte, voyons! Je vous en donnerai encore dix fois autant, si vous me répondez bien.

« Le docteur Lacour, dit Jean, a soigné ici une petite fille...?

— Oui, monsieur, répondit François.

— Elle était avec une vieille femme, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Et cette vieille femme, comment s'appelait-elle? Voyons! parlez.

— Elle s'appelait Véronique Donot; c'était notre cousine. »

La figure de Jean pâlit d'angoisse; il sentit qu'il tremblait de tous ses membres, et, avant de continuer ses questions, il fut obligé de s'arrêter un instant.

« Et l'enfant, comment s'appelait-elle?

— Murillonne, répondit François.

— Mais non, interrompit Philo, qui, maintenant qu'elle se mettait à parler, ne savait plus se taire; elle s'appelait d'abord Rose-Thé, quand elle est arrivée ici avec notre cousine Véronique Donot. Comment veux-tu que ce monsieur comprenne ce sobriquet de Murillonne? car ici, monsieur, nous avons l'habitude de donner des surnoms à tout le monde.

— Je voudrais savoir, dit Jean, quand Véronique est morte et quand Rose-Thé a disparu? »

Il parlait difficilement; il était tellement ému à la pensée que Rose-Thé et Murillonne ne faisaient qu'une même personne, qu'il avait une peine excessive à dissimuler son émotion.

« Il y a déjà longtemps qu'elle est morte, monsieur; peut-être bien quatre ans.

— Ah! dit Jean, et elle n'a rien laissé derrière elle?

— Oh! non, monsieur, rien, rien. Nous les nourrissions même toutes les deux par charité, reprit Philo, tremblant à l'idée que ce monsieur inconnu pourrait réclamer les quelques sous qui restaient encore de la vieille Véronique.

— Je ne vous demande pas si elle avait de l'argent, mais si elle avait des vêtements, et si la petite en possédait aussi. »

Puis, voyant l'hésitation des Bastien, il reprit :

« Je donnerai un bon prix à ceux qui me fourniront ces vêtements. »

Philo sortit et alla chercher dans le coin d'une armoire, bien pliés sur une planche, les habits que portait Rose-Thé à son arrivée et une robe noire de Véronique, et elle les apporta à Jean.

C'était le linge brodé que la petite avait le jour de l'incendie, sa belle robe de velours garnie de dentelles, le tout marqué à ses initiales et serré dans la pelisse de Paule, qui avait servi à envelopper la petite sur la chaise longue et dont Paule lui avait parlé.

Il n'y avait plus de doute cette fois, surtout lorsque après avoir fouillé dans la poche de robe de la vieille Véronique, il y trouva le brouillon de la lettre adressée à Louise. Elle était écrite naïvement, d'une grosse écriture tremblée, pleine de fautes d'orthographe; mais, telle qu'elle était, elle sembla à Jean plus précieuse qu'un des vieux écrits de Charlemagne conservés aux Archives nationales.

« Après la mort de Véronique, qu'est devenue la petite Rose-Thé?

— Oh! monsieur, dit Philo, nous avons voulu la consoler et nous avons fait tout ce que nous avons pu pour cela. Nous avons voulu la gâter, la distraire; mais elle s'enfuyait dans les bois. Elle était sauvage, désagréable, désobéissante. »

Jean eut le cœur soulevé de dégoût. Il eut envie de se fâcher et de cracher aux Bastien tout le mépris qu'ils lui inspiraient; mais il voulait arriver à un résultat, et la colère n'était pas de mise.

« Je vous ai promis mille francs, dit-il, si vous parliez. Les voici, et en

voici encore autant pour que vous me donniez le paquet de vêtements que voilà ici. »

Philo se précipita sans dire un mot et ficela, tant bien que mal, les habits désignés.

« Maintenant, ajouta-t-il, voici mon adresse. Si par hasard l'enfant revenait ici, je promets dix fois autant à celui qui m'en préviendra. »

Jean pensait que Rose-Thé affolée, perdue, reviendrait peut-être un jour du côté de Sillery. C'était d'ailleurs la route de Mondorf à Paris.

Puis, seul, libre, dans le train, il put réfléchir et penser à son aise.

Enfin elle était retrouvée, cette Rose-Thé, et Paule n'avait jamais su que cette enfant dont elle pleurait une seconde fois la perte était la vraie fille de M. Grauville.

Mais Jean ne le lui dirait pas. A quoi bon redoubler la tristesse de cette pauvre mère!

En somme, il n'avait appris aucun détail sur l'enlèvement de Murillonne; il n'était pas plus avancé qu'auparavant. Qu'allait-il décider?

Et toujours dans son esprit revenait cette idée qu'il écartait faiblement :

« Il faut que je parle à Lucien. Lui seul sait quelque chose; lui seul peut avoir enlevé l'enfant! »

Jean revint en hâte à Paris. Les renseignements qu'il avait déjà étaient précieux; ceux qui lui restaient à chercher étaient plus précieux encore. Pour cela il fallait, à tout prix, obtenir les révélations de Lucien Grauville; Jean savait bien qu'il faudrait les lui acheter.

Peu lui importait! Qu'était donc une misérable question d'argent à côté du bonheur de Paule?

Mais son caractère loyal se sentait mal fait pour ces négociations louches, et ce fut le cœur battant que Jean se rendit, le soir même de son arrivée, au cercle de Lucien.

Lorsque de Montluçon entra dans la maison de la rue Volney, il demanda si Lucien Grauville était là au premier valet qui se trouvait au pied de l'escalier, et, sur la réponse affirmative de celui-ci, il grimpa l'escalier qui conduisait aux salons de jeu.

Il avait à peine franchi deux marches, qu'il aperçut Lucien descendant, venant à lui, l'air ennuyé, pâle, défait.

Il parlait avec animation à un de ses amis et il disait :

« Je pars, car j'ai la guigne, la guigne noire. Je viens de perdre trente mille francs sur parole. Quelle déveine! »

Jean avait tout entendu, et, dans son esprit, son plan fut vite tracé.

Il aborda Lucien stupéfait :

« Monsieur Lucien Grauville?

— Moi-même, monsieur.

— Je vous ai entendu à l'instant même, monsieur, vous plaindre ici tout haut d'avoir perdu trente mille francs et de ne point savoir où vous les procurer. Les voulez-vous en billets ou en un chèque sur ma maison?... Je suis Jean de Montluçon.

— Monsieur, reprit Lucien à voix basse et l'œil mauvais, se mettant sur ses gardes, je vous attendais et j'étais étonné de ne point vous avoir vu déjà. Gardez vos trente mille francs, car ce que vous avez à me demander vaut sans doute mieux que cela.

— Vous avez deviné juste, monsieur; aussi ma visite a un but, et je n'ai point l'intention de marchander.

— Il me semble, reprit Lucien, que nous sommes fort mal sur cet escalier pour discuter affaires. Si vous vouliez venir chez moi, dans mon hôtel des Champs-Elysées...

« Cocher, cria Lucien, allez en suivant la rue de Rivoli jusqu'à l'Hôtel de ville, puis vous me ramènerez ensuite aux Champs-Élysées, 120 *bis*. Allez au pas. »

Et, se tournant vers Jean :

« Peu importe donc le lieu de notre promenade. Puisque vous voulez causer affaires, causons, dit-il en s'enfonçant profondément dans un coin du coupé.

— Je vous ai offert trente mille francs, dit Jean, et je serai disposé à tripler cette somme, si vous répondez exactement à toutes mes questions. D'ailleurs, je ne vous en poserai que trois.

« Qu'est devenue Murillonne, l'enfant que vous avez enlevée au couvent de Sainte-Élisabeth?

« Pourquoi l'avez-vous enlevée?

« Comment l'avez-vous enlevée?

— Monsieur, reprit Lucien, je répondrai par ordre à toutes vos questions : oui, c'est moi qui ai enlevé cette enfant, et c'est le meilleur atout de mon jeu. Avec elle je ne crains rien ; avec elle vous n'oserez pas m'atteindre, car je sais l'attachement extraordinaire que Mme Grauville lui porte.

— Ah! se contenta de dire Jean, sentant ses tempes battre d'indignation et son cœur bondir de colère dans sa poitrine.

— Oui, dit Lucien, voilà pourquoi je l'ai enlevée. C'est mon arme, c'est

mon bouclier, et je ne vous la rendrai, cette enfant, maintenant à aucun prix.

— Pourtant, dit Jean, si nous vous offrions un million?

— Ni pour un million, ni pour dix, ni pour tout l'or du monde. Songez qu'elle est à moi, vous ne me pouvez rien, et que, si je vous la donne, il vous serait facile de me perdre. Ah! continua-t-il, je vois clair, monsieur Jean, je sens bien que vos mains sont crispées dans un accès de rage impuissante, que vous vous maîtrisez pour ne pas tomber sur moi et me faire rendre gorge. Mais à quoi cela vous servirait-il? Vous ne sauriez pas où est l'enfant. Car elle est bien perdue, allez, perdue! Je ne dis pas pour toujours; peut-être vous la rendrai-je dans un temps que je ne puis déterminer. »

Et Lucien, cynique, raconta l'enlèvement de Murillonne; ce récit touchant, qui prouvait mieux que tout la candeur et la naïveté de l'enfant et son amour pour Mme Grauville.

« Voilà, conclut Lucien, tout ce que je peux vous dire. Je suis bon prince et je vous fais cadeau de mes renseignements.

— Permettez-moi, monsieur, de refuser vos présents. Ils salissent les mains. J'ai promis trente mille francs pour chaque question : les voici, monsieur; cela fait soixante mille francs. Voulez-vous compter?

— J'ai confiance en vous, monsieur, inutile de compter.

— Monsieur, dit Jean, sonnant pour faire arrêter la voiture, je n'ai plus rien à faire ici. Je renouvelle ma promesse : du jour où vous nous donnerez des nouvelles de Murillonne, vous toucherez un million. »

On arrivait en même temps devant l'hôtel des Champs-Élysées, et Jean fut très étonné de voir devant la maison une grande pancarte blanche :

HOTEL MEUBLÉ A VENDRE

Lucien suivit la direction de son regard :

« Vous êtes étonné sans doute de me voir vendre tout meublé ce magnifique hôtel? mais j'ai besoin d'argent comptant, et je ne sais où m'en procurer.

— Puisque cet hôtel est à vendre, dit-il, je l'achète. Mon notaire s'entendra avec le vôtre.

— Comme vous voudrez, monsieur; je ne suis pas en peine pour m'en défaire. Cet hôtel est un des plus beaux et des plus admirablement meublés de Paris.

— C'est pour cela qu'il me convient, reprit Jean, et que je ne marchanderai pas sur le prix. Il me plaît d'avoir les plus belles maisons, les plus beaux meubles, les plus beaux chevaux de Paris. Je suis riche à ne pas savoir que faire de mon argent; pourquoi n'en jouirais-je pas? »

Lucien regarda Jean, étonné. Évidemment, il le savait riche, mais pas de la sorte.

Jean, calme, semblait ne pas s'apercevoir de l'étonnement de Lucien, car il avait son plan en parlant ainsi. En l'éblouissant par cette richesse fantastique, ne l'amènerait-il pas à oser formuler un chiffre énorme pour la rançon de Murillonne?

Mais point; Lucien ne disait rien.

Il descendit de la voiture, saluant Jean sans parler, l'air soucieux, préoccupé. Montluçon, lorsqu'il l'eut vu disparaître sous la voûte de la porte cochère, descendit à son tour et paya.

Jean resta convaincu que Lucien, lui aussi, avait perdu la trace de l'enfant. L'espoir de la retrouver se reculait ainsi devant lui, et cependant il était soulagé de savoir que M. Grauville ne pouvait plus rien pour martyriser la chère petite.

Mais aucune difficulté n'arrêtait son courage, quand il s'agissait du bonheur de Paule.

Mme Grauville gardait un souvenir doux et reconnaissant à son cher Raymond, qui l'avait entourée de tant de tendresse; mais, lorsque Jean de Montluçon lui demanda de reprendre le rêve d'autrefois, elle laissa tomber sa fine main dans la sienne et consentit à devenir sa femme.

Peu de temps après, Louis Roulier épousait Louise de Sivry, et le bonheur recommençait à luire sur ces êtres si longtemps affligés.

QUATRIÈME PARTIE

AU PAYS NÉERLANDAIS

I

RYKS-MUSEUM

M. et Mme de Montluçon s'étaient installés dans leur vaste hôtel des Champs-Élysées, et ils y vivaient heureux entre leurs deux enfants d'adoption, Harry et Gastonne.

Depuis six ans qu'ils étaient unis, Jean avait continué et fait continuer des recherches qui étaient restées, malgré tous ses efforts, infructueuses.

Gastonne était toujours la jolie créature, mignonne et frêle, qui avait charmé Jean dans le parloir de l'Abbaye-aux-Bois.

Harry était devenu un beau jeune homme. Il avait vingt et un ans. C'était toujours une nature ardente et généreuse, amoureuse du beau. Il avait suivi avec passion les études de l'École des beaux-arts et en avait affronté les concours avec un réel succès. Lorsqu'il en sortit, au lieu de s'adonner aux occupations futiles, aux distractions mondaines qui remplissent la vie de la plupart des jeunes gens riches, il résolut de cultiver avec plus d'ardeur encore son talent naissant.

Il avait visité le Prado à Madrid, le Vatican à Rome, les Offices et le palais Pitti à Florence, le Palais ducal à Venise, la Pinacothèque à Munich, le Belvédère à Vienne. Il avait été jusqu'à Pétersbourg, afin de voir l'Ermitage; il avait vu la Galerie nationale de Londres.

Ce voyage artistique devait se terminer en Hollande.

Toutes les prédilections de Harry le portaient vers ce petit pays, dont

les habitants simples et tranquilles se reflètent avec une si grande bonhomie dans les tableaux des maîtres flamands.

Il lui plaisait de voir, dans leurs intérieurs enfumés, ces robustes buveurs, munis de leurs longues pipes, autour de la table de famille; il voulait voir « mousser la blonde bière »; il voulait voir ces bonnes commères aux visages rebondis, respirant une sérénité prosaïque.

Il voulait voir tourner les moulins d'Hobbema; il voulait contempler les paysages mélancoliques qui ont inspiré Ruisdaël; il voulait voir ces prairies fertiles, émaillées par ces troupeaux de bœufs, soignés avec tant d'amour par ces populations hollandaises aux mœurs patriarcales.

C'est pourquoi Harry, tout joyeux, se laissait emporter par l'express qui le conduisait à Amsterdam. Il avait vu le musée d'Anvers, il allait maintenant étudier au *Ryks-Museum* les nombreux tableaux de ses maîtres préférés.

Après avoir vu les chefs-d'œuvre des maîtres, il voulut s'essayer dans leur genre, comme il l'avait fait à Rome, à Venise, à Madrid.

Il se décida à copier un Gérard Dow. Cette œuvre de patience, cette précision des détails qui semblent peints à la loupe, le séduisaient.

Il se mit rapidement au travail. La galerie d'honneur du Ryks-Museum est divisée par des cloisons en huit cabinets; c'est dans le troisième qu'il trouva le tableau du maître : *l'Ermite,* qu'il se proposait de copier.

Il arriva de bonne heure. Les visiteurs importuns n'encombraient point encore le musée; il allait être seul. Avec quelle joie il se mettrait au travail!

Il sifflotait doucement et, pénétrant dans la galerie d'honneur, il entra vivement dans le troisième cabinet. Sur le seuil, il se tut et s'arrêta.

Une charmante jeune fille, penchée sur une toile, peignait avec une grande application. Si le jeune homme avait continué à marcher, il n'aurait sans doute pas attiré son attention; son arrêt brusque lui fit lever la tête.

Elle rougit légèrement, en voyant un artiste se disposer à travailler auprès d'elle, alors qu'elle se croyait assurée de la solitude, à cette heure matinale.

Harry s'inclina profondément, et, après une seconde d'hésitation, il installa résolument son chevalet devant l'*Ermite* et se mit dans la position d'un homme disposé à peindre; mais il ne peignit pas.

Par-dessus son carton, il regardait la jeune fille, qui ne semblait pas s'apercevoir de cet examen.

D'ailleurs, la vue de cette figure était faite pour tenter un artiste, au même titre que les chefs-d'œuvre qui les entouraient.

L'ovale de son fin visage était d'une admirable pureté; son nez droit, sa

bouche nettement arquée, son menton arrondi, étaient d'une correction parfaite. Sur son front élevé, intelligent, voltigeaient, folâtres, de noirs cheveux ondés. Sa taille svelte et élégante, ses yeux profonds, son expression rieuse, un peu sombre, contrastaient absolument avec les formes amples, presque lourdes, le sourire naïf, tranquille, les yeux bleus pâles des jeunes filles hollandaises.

A ses côtés, une servante portant le *casque* du pays, rouge, joufflue, faisait encore ressortir l'élégante beauté de sa jeune maîtresse.

Harry travailla peu, en cette première séance.

La jeune fille, au contraire, s'acharnait à recopier fidèlement le second Gérard Dow, qui se trouvait non loin du premier : un portrait de seigneur et de sa femme, dont les figures avaient une expression de vie admirable. Elle travaillait avec feu et avec art.

Une charmante jeune fille peignait avec une grande application.

Après deux heures d'une application soutenue, elle se leva posément, sans embarras, rangea son carton, ses pinceaux avec une aisance parfaite, et, pendant que la servante emportait le chevalet, elle saluait gracieusement son compagnon de travail.

Harry de Montluçon n'avait jamais tant aimé la peinture ni les peintres; jamais il n'avait été si désireux de les étudier, et Gérard Dow en particulier.

Il revint le lendemain, mais de si bonne heure, qu'il ne trouva personne au musée. Il s'installa, bien persuadé qu'il ne travaillerait pas longtemps seul. En effet, une demi-heure plus tard, la jeune artiste venait reprendre son tableau de la veille.

Les journées qui suivirent ramenèrent chaque matin les deux peintres devant les mêmes tableaux. Harry aurait bien désiré lier connaissance avec cette belle jeune fille, qui travaillait avec une sûreté de goût, une habileté de pinceau, qui faisaient son admiration. Il aurait voulu parler de peinture d'abord; puis, peu à peu, il aurait parlé de choses plus intimes. Il aurait voulu savoir comment cette fleur élégante, gracieuse, faite pour un climat plus chaud, avait pu éclore en ce pays brumeux, sans soleil et sans coloris. Il ne put s'avancer de la sorte. L'attitude réservée, un peu farouche, de la jeune fille lui dictait sa conduite. Toutefois lorsque arrivé le premier, il saluait la jeune artiste pénétrant dans leur cabinet de travail commun, il semblait dire clairement :

« Je vous attendais. »

Et le salut qui lui répondait disait à son tour :

« Je savais vous trouver là. »

Mais c'était tout.

Quelques phrases banales échangées, Harry ramassait le pinceau que la jeune fille laissait tomber parfois, prêtant quelques couleurs que la bonne, étourdie, avait négligé d'apporter; rien de plus. Le reste, s'il y avait autre chose, était tacite. Il y avait un mois que ce travail presque commun durait, lorsqu'un matin Harry attendit vainement sa compagne de travail. Il espéra qu'un incident imprévu causait seul ce retard. Le lendemain il attendit encore, sans plus de résultat. Alors, impatient, inquiet, il s'adressa à l'un des gardiens du musée.

« N'avez-vous pas remarqué une grande jeune fille, élégante, qui vient tous les matins, avec sa bonne, travailler dans la grande galerie?

— Si, répondit laconiquement le garçon, qui comprenait assez bien le français, mais qui ne se hasardait pas à le parler.

— Elle n'est pas venue depuis deux jours?

— Non.

— Reviendra-t-elle?

— Non. »

C'était laconique et dur.

« Pourquoi ne reviendra-t-elle plus?

— Je ne sais pas; elle a pris son chevalet. »

En effet, Harry, regardant le coin du vestibule où la jeune artiste déposait son chevalet, le trouva vide. Évidemment elle ne reviendrait plus, au moins pendant quelque temps. Et tout à coup la peinture perdit ses charmes aux yeux d'Harry. Il lui sembla que tous ces maîtres flamands étaient ternes, Gérard Dow le premier.

Et peu à peu il abandonna le musée. Il se mit à parcourir Amsterdam. Peut-être avait-il un secret espoir de rencontrer la belle jeune fille, lorsqu'il arpentait en tous sens les rues et les promenades de la ville. Harry ne pouvait rencontrer dans cette ville Mlle Laura de Vress, la copiste de Gérard Dow, puisqu'elle était partie avec ses parents pour la campagne, le jour même de sa dernière séance à la galerie de peinture. Il devait renoncer à lui parler, à connaître, pour le moment du moins, sa vie intime, son passé.

D'ailleurs, s'il avait pu l'interroger, la jeune fille aurait sans doute refusé de lui confier les aventures terribles qui avaient mouvementé, attristé sa première enfance.

Pourtant, lorsqu'elle s'abandonnait à de longues rêveries, son front se plissait, ses yeux devenaient sombres, comme si une triste vision passait devant elle.

Elle revoyait sans doute cet homme à la figure méchante, qui abaissait vivement les glaces du compartiment pour l'empêcher d'appeler au secours. Elle sentait encore sur sa joue le soufflet qu'il lui avait donné rudement, lorsqu'elle réclamait en pleurs sa chère Mme Paule. Elle revoyait cette grande ville dans laquelle il l'avait emmenée en voiture pour la garder à vue. C'était Trèves; elle s'en souvenait. Elle avait retenu ce nom, qui lui faisait horreur, parce qu'elle y avait été trop malheureuse.

Elle se rappelait le projet qui fermentait alors en son cœur : elle voulait fuir, fuir ou mourir. Elle ne doutait pas alors que Mme Grauville, les bonnes sœurs du couvent, ne fussent accourues pour la rechercher.

Ah! si elle avait été seulement libre, elle aurait parcouru les rues et les villes, et elle aurait vite retrouvé celles qui avaient dû s'alarmer de son absence.

Elle s'était échappée, en effet. La surveillance de Lucien Grauville avait été déjouée par cette petite, qui se rappelait encore ses ruses de sauvage.

Elle avait longtemps arpenté la ville, mais sans rencontrer ni sa mère adoptive, ni les bonnes sœurs. Dans sa petite tête d'enfant, elle ne pouvait pas s'imaginer qu'on la cherchât autre part qu'où elle était.

Alors, ne rencontrant personne de celles qu'elle croyait là prêtes à la recevoir, elle se crut oubliée. Elle se souvint que Mme Grauville attendait ce jour-là un beau petit garçon, gracieux, bien élevé, lui, qu'on n'avait point à mettre dans un couvent pour le corriger.

Alors la modeste enfant, qui avait été privée d'affection au point de croire qu'elle n'y avait pas droit, se résigna à la pensée qu'un autre enfant prenait sa place.

Et, triste plus que jamais, elle songeait à reprendre sa vie errante d'au-

trefois, plus seule encore, puisqu'elle n'avait même pas son pauvre Médor.

Elle longeait les bords de la Moselle, tristement; des larmes coulaient de ses yeux. Elle allait devant elle, indifférente, sans remarquer que, dans une voiture qui la suivait depuis quelque temps, marchant au pas, deux voyageurs l'examinaient avec intérêt.

Tout à coup la voiture s'arrêta. Une femme jeune, à la figure large, calme, s'approcha d'elle avec un bon sourire et lui parla dans une langue inconnue, celle des employés de la gare de Trèves.

L'enfant, épeurée depuis les mauvais traitements de Lucien Grauville, regarda soupçonneuse la jeune femme, puis son mari, et baissa la tête. La dame, s'adressant alors à la petite fille en français, renouvela sa question :

« Que fais-tu là, petite?

— Je m'en vais, madame.

— Où vas-tu, seule ainsi?

— Je ne sais pas.

— Si tu veux monter en voiture, nous te conduirons à Trèves, petite.

— Oh! non, non, répondait l'enfant avec énergie. C'est à Trèves que je trouverais ce méchant homme, qui m'a emmenée en me disant des mensonges; il m'a battue, il me fait peur. »

Et la petite se mettait à sangloter.

Elle était attendrie par la compassion qui se peignait sur le visage de la jeune dame, et elle déchargeait son petit cœur gonflé.

« Mais si je t'emmenais ailleurs, viendrais-tu?

— Oh! je voudrais bien que vous m'emmeniez bien loin, pourvu que le méchant monsieur ne me reprenne pas et que je puisse revoir Mme Paule. »

Alors, avec l'excitation d'une enfant énervée, qui a eu peur, qui a été maltraitée et qui se sent tout à coup auprès d'êtres bons et compatissants, elle parla beaucoup. Elle demandait une protection; elle parlait de bois, de longues courses sur les routes, mais elle demandait toujours et avant tout à ne pas être vue de l'homme qu'elle redoutait tant.

M. et Mme de Vress, entre les mains desquels la pauvre abandonnée avait eu le bonheur de tomber, étaient deux êtres excellents. Leur nature hollandaise était peu expansive; mais leur bonté était profonde, persévérante.

Mme de Vress n'avait point d'enfant. Au premier abord elle s'attacha à cette pauvre petite créature, qui paraissait avoir tant souffert.

« Rassure-toi, mon enfant; nous allons prendre le train sans même rentrer à l'hôtel. Nous t'emmènerons loin, bien loin; le monsieur que tu redoutes ne saura pas venir te trouver chez nous.

— Et Mme Paule saura-t-elle?

— Mais oui, ma petite, car nous l'y aiderons. Calme-toi, » dit la jeune femme en prenant l'enfant sur ses genoux.

Et, l'embrassant avec tendresse, elle lui rappela ces douces caresses maternelles qui lui réchauffaient le cœur près de Mme Grauville.

Les de Vress emmenèrent la petite avec eux à Amsterdam. Sa grâce touchante, son cœur affectueux, sa vive intelligence, les charmèrent vite. Mme de Vress était mère d'instinct, comme toutes les femmes le sont, et bientôt elle considéra en son cœur l'enfant trouvée comme sa propre fille. Aussi elle n'activa pas les recherches que son mari faisait pour retrouver cette Mme Paule, dont Murillonne parlait avec tant d'affection.

Les renseignements que la petite fille pouvait fournir étaient d'ailleurs bien vagues, bien insuffisants pour seconder M. de Vress.

Au reste, ces recherches devaient être faites avec une grande discrétion; l'enfant redoutait tant de retomber entre les mains de l'homme qui l'avait enlevée! M. et Mme de Vress s'étaient promis de veiller sur elle, de la garder au moins jusqu'à sa majorité.

Peu à peu la petite cessait de réclamer son ancienne bienfaitrice. On pouvait croire qu'elle l'oubliait. Non, son âme passionnée n'oubliait pas ainsi. Mais la pauvre petite, qui ne pouvait pas comprendre les difficultés que Mme Grauville rencontrait, insurmontables, pour retrouver sa chère Murillonne, s'imaginait de plus en plus que le jeune Harry l'avait remplacée. Cette conviction s'enfonçait amère en ce jeune cœur.

D'ailleurs, M. et Mme de Vress étaient d'une bonté parfaite pour elle. Elle les appelait « papa et maman », et jamais ces doux noms ne furent mieux mérités.

L'enfant s'attachait de jour en jour à ses parents d'option; elle leur avait voué une affection plus profonde peut-être que les affections filiales ordinaires, car la pauvre petite savait mieux apprécier cette tendresse dont elle avait tant manqué autrefois.

Et voilà comment la petite Murillonne, l'enfant sauvage et passionnée, aux cheveux noirs, au teint bruni, était devenue Mlle Laura de Vress, la fille des deux Hollandais les plus blonds, les plus calmes que la Hollande eût peut-être jamais produits.

II

SUR LA PLAGE DE SCHEVENINGEN

Harry avait en vain battu de tous les côtés les rues d'Amsterdam; il n'avait retrouvé aucune trace de sa jolie inconnue. Le mois de juillet arrivait, et Harry réfléchissait. Certainement, les parents de la jeune fille, à l'exemple de toutes les riches familles hollandaises, avaient déserté la chaude ville d'Amsterdam, si désagréable à habiter en été, pour aller chercher un air plus pur, moins saturé de cette vaste odeur d'huile et de goudron émanant des innombrables navires qui stationnent dans les ports de la cité hollandaise. Comment n'y avait-il pas songé plus tôt? Et, le cœur rempli d'espoir, il rentra à Amstel-Hôtel, où on lui remit une lettre de Paris. Il la décacheta aussitôt; cette lettre était de sa tante Louise. Elle annonçait à son neveu sa prochaine arrivée.

« Je m'ennuie loin de toi, mon cher enfant, disait-elle, et j'ai découvert, en fouillant la carte de Hollande où je te suivais tous les jours pas à pas, une jolie plage peu appréciée en France, mais, dit-on, très courue dans le Nord. Tu as deviné que je veux te parler de Scheveningen. Peux-tu nous y découvrir, toi, une villa, un chalet quelconque, capable de nous y loger, moi, mon mari et Gastonne?

« Le pauvre Georges fait, comme tu le sais, son service militaire et part prochainement pour les grandes manœuvres à Châlons; Jean et Paule prennent les eaux à Mondorf. Nous sommes restés seuls à Paris avec Gastonne, que Paule nous a confiée. La chère petite désirait tant voir la Hollande, que ma sœur a consenti à s'en séparer.

« Mon mari, fatigué, se décide enfin au repos, pour un temps assez long. Nous serons donc sur la route de la Hollande, aussitôt que ton télégramme nous avertira que tu as trouvé de quoi nous loger.

« Je t'avoue que je pars pleine de préventions contre ce gris pays que tu nous décris avec tant d'enthousiasme. Je veux le voir pour y croire. »

Harry sourit en repliant la lettre de sa tante. Comme elle le connaissait bien, elle qui l'avait élevé! Il est vrai que Harry, dans sa correspondance, décrivait ce pays avec le coloris du peintre. Il était trop tard pour que Harry se mît en route le soir même; mais, le lendemain matin, il partit de bonne heure afin de trouver au plus vite la villa que sa tante Louise désirait.

La plage de Scheveningen était encore déserte à cette heure matinale, et Harry se dirigea du côté des dunes tant de fois reproduites par les peintres.

Des baigneurs l'avaient déjà devancé. Un artiste français, une vieille Anglaise, dessinaient avec ardeur ce paysage tant vanté, et plus loin il distingua une femme vêtue de blanc, qui peignait avec attention. Il s'approcha; mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il s'arrêta, le cœur battant, les jambes molles : il avait reconnu la jolie inconnue du musée d'Amsterdam, la jeune fille à laquelle il ne cessait de penser et de rêver depuis leur première rencontre devant le tableau de Gérard Dow! Il choisit à Scheveningen même une ravissante maison dans le style indécis, un jouet en bois, pour M. et Mme Roulier. Et vite il eut lancé le télégramme annonçant, tout triomphant, la location. Il repartit à bicyclette pour la Haye; il voulait voir le musée qui le tentait depuis si longtemps, et il pédalait ferme sur la route unie et ombreuse, lorsqu'il fut rejoint et dépassé par une légère voiture à deux roues que conduisait sa jeune compagne du musée d'Amsterdam, ayant à sa gauche un monsieur d'une cinquantaine d'années, à la figure bonne et calme, à la barbe et aux cheveux grisonnants.

Harry, pédalant toujours, suivait la légère voiture. La voiture, s'arrêtant au milieu de la superbe avenue, décrivit un arc de cercle et entra dans une élégante villa, la villa Wilhelmine, qui borde la route, et Harry n'eut que le temps de sauter de bicyclette pour ne pas être renversé.

Il restait là, contemplant la maison, lorsqu'un domestique, sortant d'une des maisons voisines, s'approcha de lui et lui dit en hollandais :

« Pardon, monsieur, n'est-ce pas ici la maison du docteur de Vress?

— Je ne sais pas, mon ami; vous pouvez vous en assurer. »

Harry comprenait assez le hollandais pour saisir la réponse que la bonne fraîche et propre qui venait ouvrir faisait au domestique :

« Oui, monsieur, c'est ici que demeure le docteur de Vress. Vous avez de la chance, car monsieur vient de rentrer à l'instant en voiture avec Mlle Laura. »

Harry était rayonnant de joie et d'entrain à l'arrivée des chers voya-

geurs. Il embrassait sa tante, Gastonne et Louis; il leur serrait les mains et leur prodiguait des témoignages d'affection inaccoutumée.

« Comme vous êtes belles toutes deux! Vous allez faire une révolution sur la plage! Et toi, Gastonne, comme tu as grandi! tu as l'air d'une vraie demoiselle.

— N'est-ce pas? dit Gastonne, qui rougit de plaisir à ce compliment. Tu le diras à ton ami Georges, qui continue toujours à me traiter en enfant.

— Oui, oui, ne crains rien, dit Harry. Je ferai tout ce que tu voudras. Et toi, tantine, que veux-tu? que te faut-il? que désires-tu?

— Mon Dieu! reprit Louis, quelle joie! quelle exubérance! Vous a-t-on transfiguré à ce point?

— Tu ne vois donc pas, dit Louise en se tournant vers son mari, que Harry a un secret à nous confier et que ce secret lui brûle les lèvres.

— Oh! tantine, murmura Harry, comme vous me connaissez bien! Oui, oui, j'ai un secret et je vais vous le dire.

— Pourtant, dit Louis, tu nous permettras bien de prendre une voiture et d'aller déjeuner tout de suite, car nous mourons de faim.

— Oh! pardon, fit Harry, j'avais oublié. »

Louise sourit; elle était indulgente aux faiblesses de l'enfant qu'elle avait élevé. On déjeuna rapidement, et le landau conduisit tout le monde à la villa de Scheveningen. Les deux voyageuses, qui avaient fait la moue devant les maisons régulières de la Haye, s'extasièrent en revanche devant cette allée superbe qu'elles suivaient pour aller à la mer.

« Voilà qui me réconcilie un peu avec ce pays, dit Louise, et qui me fait croire que Harry avait raison quelquefois dans ses lettres. »

On visita la villa; on s'extasia sur le choix de Harry; on le félicita en le taquinant gentiment. Le jeune homme se prêtait de bonne grâce à tout; il allait, venait, déplaçant les meubles que tante Ise ne trouvait pas à son goût, aidant à monter les malles.

Le lendemain, Harry et sa tante se promenaient gaiement sur la plage, marchant dans ce sable fin comme de la cendre, où on enfonçait jusqu'aux chevilles. Gastonne et Louis suivaient.

« J'ai eu tort, disait Louise, de m'être ainsi chaussée. »

Et elle montrait son pied, revêtu d'une fine bottine à talon Louis XV fort incommode pour marcher dans le sable.

« Veux-tu venir avec moi, Gastonne? dit Louis; nous irons dans le village, chercher des chaussures à semelles de caoutchouc, comme j'en vois aux pieds de tous les baigneurs. »

Ils partirent, et Louise continua à marcher, s'appuyant au bras de Harry. Elle avançait difficilement, ses petits talons s'enfonçant constamment dans le sable fin de la plage. Tout à coup, en arrivant devant une grande tente rayée de rouge, Louise poussa un faible cri, se cramponnant au bras de Harry.

« Qu'as-tu, tante? dit-il, qu'as-tu?

— Je crois que je me suis tordu le pied. Attendons un instant, cela va se passer. »

Et Louise, après quelques minutes, essayant de marcher, n'y put parvenir.

« Veux-tu que je te porte, tante Ise? dit Harry désolé.

— Tais-toi, grand garçon, tu ne pourrais ainsi traverser toute la plage. Je vais essayer de m'asseoir ici dans le sable, et tu iras me chercher une petite voiture à roulettes pour me reconduire à la maison.

— Madame, dit en s'avançant vers le groupe formé par Louise et Harry une femme s'exprimant en français avec un fort accent étranger, je ne souffrirai pas de vous laisser ici à la porte de ma tente. Faites-moi le plaisir d'y entrer et de vous y reposer. »

La dame qui parlait ainsi était plus grande que petite, grasse, avec des traits réguliers, un teint rose et frais comme celui d'une fillette de quinze ans, malgré ses cheveux grisonnants. Elle devait en avoir environ quarante-cinq. Un grand air de bonté et de douceur était répandu sur son visage tranquille et placide.

Elle passa son bras sous celui de Louise, et, faisant signe à Harry d'en faire autant, ils la soulevèrent et la transportèrent dans la tente.

« Voici mon mari qui revient avec ma fille, madame; il est docteur et vous pensera de son mieux. »

Au même moment le docteur de Vress entrait, ayant à son bras sa fille Laura, que Louise reconnut de suite au portrait que Harry lui en avait tracé. Elle n'aurait eu, d'ailleurs, pour s'en convaincre, qu'à jeter les yeux sur Harry, décontenancé, rougissant, s'appuyant contre la toile de la tente.

« Monsieur le docteur, fit Louise, pardonnez à mon indiscrétion. Madame a voulu absolument soigner ce petit bobo-là, acheva-t-elle en montrant son pied.

— Oui, dit la bonne dame, et je n'ai pas su aller jusqu'au bout. Regarde donc, Pieters. »

Le docteur, se penchant sur le pied de Louise, termina l'œuvre que sa femme avait commencée.

« Là, fit-il, ce ne sera rien; seulement il vous faudra un repos absolu pendant quelques jours. J'irai prendre de vos nouvelles.

— Et moi aussi, dit la femme du docteur, si vous le permettez. »

Harry était sorti pendant ce temps, et il revenait avec une voiture à roulettes, ramenant Gastonne et Louis, qu'il avait mis au courant de la situation.

On plaça Louise dans la voiture, et M. et Mme de Vress voulurent eux-mêmes accompagner Mme Roulier. Gastonne essayait de nouer connaissance avec Laura; elle déployait toute sa grâce, toutes ses gentillesses, toutes ses petites câlineries, d'autant plus séduisantes dans ce milieu froid et calme.

« Je serai votre amie, n'est-ce pas, mademoiselle? disait Gastonne.

— Alors appelez-moi Laura tout court, Gastonne, dit la jeune fille en souriant.

— Oh! oui, c'est cela! Laura, Laura, nous nous verrons souvent, et quand je serai partie, nous nous écrirons, » dit avec impétuosité Gastonne, se jetant dans les bras de Laura.

M. et Mme Roulier et les parents de Laura éclatèrent de rire à cette démonstration subite d'affection.

La connaissance était faite maintenant, et cette connaissance se changea bientôt en intimité.

Le docteur de Vress avait une conversation intéressante et instructive. Il avait beaucoup voyagé et il faisait avec l'avocat Roulier, qui trouvait un grand charme dans ses récits, de fréquents voyages dans les environs, pendant que tante Ise, transformée en paisible ménagère hollandaise, travaillait sous la tente aux côtés de Mme de Vress, toujours calme et paisible.

Laura, Gastonne, Harry, s'enfuyaient, et c'étaient des parties folles sur la plage, auxquelles se joignait, tous les dimanches, le cousin « Wilhelm », venant d'Amsterdam, où il était employé dans une grande maison de commerce. Laura tranchait nettement par sa brune beauté sur toutes les jeunes filles environnantes. Elle attirait à elle tous les regards, ainsi qu'un lis superbe se dressant au milieu de timides violettes. Si ce contraste était frappant sur la plage parmi toutes les blondes petites Hollandaises, il était encore bien plus étonnant lorsqu'on la voyait marchant entre son père et sa mère. C'est ce que disait toujours Louise, lorsqu'elle les voyait s'avancer tous les trois à sa rencontre; mais elle ne s'arrêtait pas à cette idée. C'était une fantaisie étrange de la nature, comme il s'en rencontre si souvent.

« Tantine, dit un jour Harry, si tu voulais écrire à papa? Il me semble qu'il est bien temps de décider quelque chose.

— J'y songeais, mon chéri, reprit tante Ise, et je le ferai dès ce soir

Alors je vais le prévenir que son fils Harry songe à épouser la belle Laura de Vress et qu'il le prie de venir demander sa main.

— Oui, ma tante. Crois-tu qu'elle consentira?

— Et pourquoi ne voudrait-elle pas, mon Harry? Tu es noble, tu es bon, tu es beau et tu es riche, ce qui ne gâte rien; c'est une affaire faite, vois-tu! Je vais écrire à ton père. »

Quelques jours après, Jean arrivait; mais Paule ne l'avait point accompagné. Elle continuait à Mondorf la cure commencée, et son mari n'avait point voulu qu'elle l'interrompît.

« Quand la verrai-je, cette merveille dont Harry nous parle dans toutes ses lettres? dit Jean à Louis, à peine installé dans la maison de Scheveningen.

— Aujourd'hui même, Jean, si vous voulez, » répondit l'avocat.

La présentation ayant été faite sur la plage le jour même, le lendemain Harry, accompagnant son père, le conduisit jusqu'à la porte de la demeure du docteur, puis rentra à la villa.

Au bout d'une heure, Jean revint; mais il était pâle, il avait le visage attristé, et il suffit à Harry de jeter un regard sur lui pour voir qu'il rapportait une mauvaise réponse.

« C'est non, n'est-ce pas, père, dis? Qu'est-ce qu'on me reproche?

— Je ne sais rien, mon fils; je me suis heurté à un parti pris, à un refus catégorique. Il n'y a rien à essayer, rien à tenter; c'est irrévocable. Mme de Vress, toujours douce, toujours placide, dit « non », sans donner de raisons. Je t'emmène ce soir, Harry, je le veux.

— Bien, mon père, fit Harry désolé, n'essayant plus de lutter.

— Et nous, nous restons, n'est-ce pas? dit Gastonne. Moi, je ne désespère pas, voyez-vous. Je connais Laura, je la ferai parler et je découvrirai pourquoi ce non est irrévocable. »

Gastonne, campée au milieu de la pièce, si fièrement, si sûre d'elle, inspira confiance à Jean.

« Dieu le veuille, chère enfant! dit Jean, l'embrassant au front.

— Mon parrain, je vous dois tout; comment ne ferais-je pas tout mon possible pour rendre votre fils heureux? »

Le soir même, un train rapide emportait Jean et Harry vers Paris, où Paule, prévenue par dépêche, devait les attendre.

Harry songeait; il maudissait cet argent, il maudissait ce nom de Montluçon, il maudissait son talent. Rien de tout cela n'était donc bon, puisque rien de tout cela n'avait pu lui gagner l'affection de Laura?

III

LA ROBE DE LA PENSIONNAIRE

La démarche que M. de Montluçon avait faite auprès de Mme de Vress ne pouvait pas réussir.

Lorsque M. et Mme de Vress avaient recueilli la petite Murillonne courant sur la grande route de Trèves, ils n'avaient pas songé à la garder tout entière pour eux.

Depuis, ils s'étaient attachés à cette fillette si passionnément, qu'ils ne pouvaient accepter l'idée qu'elle leur fût reprise un jour. Ils l'entouraient d'une tendresse si enveloppante, qu'ils espéraient avoir acquis sur elle des droits égaux à ceux de ses vrais parents. Ceux-ci d'ailleurs ne donnaient pas signe de vie, et les parents adoptifs pouvaient se croire assurés de garder leur chère enfant.

Ils ne songèrent pas à lui défendre de se marier ; mais ils étaient bien résolus à lui faire épouser un des leurs, un Hollandais bon et tranquille, qui s'inquiéterait peu de la naissance de Laura, ne chercherait point à en démêler le secret et ne quitterait pas Amsterdam. Ainsi, leur fille chérie demeurerait encore près d'eux et leur appartiendrait encore.

Dans de telles dispositions, Mme de Vress pouvait-elle accueillir favorablement les propositions de M. de Montluçon?

Son premier mouvement fut de dire « non » ; elle le dit avec une énergie étrange chez une femme si calme, elle le dit avec la passion d'une mère qui a peur de perdre son enfant.

Elle négligea même d'envelopper son refus des formes ordinaires. Elle ne demanda à Jean ni le temps de réfléchir, ni le temps de consulter son mari et sa fille : elle dit « non » tout de suite, comme pour écarter plus vite le danger qu'elle redoutait.

Elle s'était sentie soulagée quand M. de Montluçon avait accepté son refus, sans insister.

Un seul point lui causait quelque remords : elle n'avait point consulté

« Laura, qu'avez-vous? » me suis-je écriée.

Laura. Peut-être que son enfant chérie avait deviné la tendresse de Harry et la lui avait déjà rendue dans son cœur?

Pourtant, si Laura avait été consultée, aurait-elle accepté avec empressement de devenir l'épouse de Harry? Aurait-elle consenti à entrer dans la famille qui demandait à devenir la sienne?

Toute autre qu'elle n'aurait pu hésiter. Mais Laura avait été Murillonne, elle s'en souvenait, la fière jeune fille.

Certes, la famille de Harry lui avait témoigné assez d'affection pour qu'elle pût y entrer sans crainte; mais une autre considération l'eût arrêtée : elle avait honte de son passé. Elle était trop sincère pour le cacher à celui qui serait devenu son époux, mais elle était trop fière pour le révéler. Il semblait à cette pauvre enfant que l'affection qu'on lui témoignait tomberait vite, si l'on connaissait sa vie d'autrefois. Voilà pourquoi Mme de Vress, en refusant la main de sa fille à M. de Montluçon, aurait peut-être agi dans le sens que Laura aurait choisi, si elle l'avait consultée. Cette crainte de voir son passé découvert rendait Laura sauvage, un peu farouche. Il avait fallu toute la bonne grâce et l'affection de Gastonne pour l'apprivoiser.

Celle-ci, d'ailleurs, ne négligeait rien pour devenir l'amie intime de Laura. Sa vivacité, sa pétulance, s'accordaient à merveille avec la réserve de Mlle de Vress.

Leurs relations se faisaient chaque jour plus étroites. Aussi les lettres de Gastonne étaient toujours pleines des faits et gestes de son amie.

Les lettres de Gastonne de Périsoles étaient toujours volumineuses. Une fois, cependant, elle ne prit le temps que d'écrire une sorte de lettre-télégramme :

« Mes amis,

« Je vais enfin à Amsterdam. Mme Roulier ne veut pas voyager, mais je pars avec Laura et son père. Nous allons être des grandes personnes. Pendant deux jours, nous allons diriger et bousculer la maison de Mme de Vress à Amsterdam. Puis nous ferons un voyage, oh! un voyage que vous envierez. C'est une joie patriotique que j'éprouve; devinez-vous? Non, cherchez, cherchez; moi, je suis ravie. Nous partons ce soir, vite, avant que ces dames ne se ravisent et nous gardent. »

Deux jours après, ce court billet était complété par une longue lettre, une sorte de journal.

« Vous avez été bien gênés pendant ces deux jours-ci, mes bons amis, pour penser à votre petite Gastonne, puisque vous ne saviez pas où la placer. Où est-elle? pensiez-vous. Elle est à Zaandam, à Tsardam, la bonne petite patriote, en pèlerinage, à la cabane de Pierre le Grand, *Tsar Peters logement*.

« J'étais véritablement émue en visitant la cabane; je parlais bas, je lisais avec respect les inscriptions qui couvrent les murs, surtout celle qui a été écrite sur une pierre pour la visite d'Alexandre III :

« Au-dessus de cette humble demeure planent les saints anges. Tsa-« rewitch, agenouille-toi. C'est ici le berceau de ton empire, c'est ici que « naquit la grandeur de la Russie. »

« Si le tsar, dont nous attendons la visite à Paris pour le mois d'octobre prochain, a dans les veines seulement une goutte du sang de Pierre le Grand, mes amis, je l'acclame plus que vous tous.

« Je mettrai des drapeaux jusqu'aux fenêtres des mansardes de votre hôtel, des lampions à toutes les branches des arbres, et à son passage je crierai : « Vive le tsar! » d'une voix si convaincue, qu'il sentira combien je l'aime, — pour son aïeul, s'entend. »

Le journal suivant était encore daté d'Amsterdam.

« Si je n'aimais pas tant mon cher Harry, écrivait Gastonne, je lui chercherais querelle pour avoir oublié de nous vanter la merveille de cette ville, ce qui m'y charme le plus : les carillons. Mais, mon ami, le goût des couleurs vous avait donc enlevé celui des sons, pour que vous n'ayez pas été charmé par ces notes argentines chantant des vieilles chansons nationales? Rien de plus comique et de plus touchant à la fois; on dirait la voix d'une bonne petite vieille, un peu chevrotante, mais claire tout de même.

« C'est si drôle, si amusant! Je tourmente toujours Laura pour qu'elle me conduise près de chacun, successivement, quand il doit sonner. Si quelqu'un nous voyait courir, la montre en main, on croirait peut-être que nous allons à la gare ou à un rendez-vous d'affaires. Pas du tout, nous allons entendre chanter un carillon!

« Je sens bien que ma préférence est un peu ridicule; et comme aujourd'hui je m'en excusais près de Laura, elle m'a répondu gentiment :

« — N'en rougissez point; votre grand poète Victor Hugo les a aimés et chantés.

« — Tant mieux, cette communauté de goûts me flatte, ai-je répondu; puisque vous êtes si savante, ma chérie, dites-moi dans quelle œuvre je pourrais trouver l'expression de son admiration :

« — Dans *les Rayons et les Ombres,* m'a-t-elle répondu. D'ailleurs, si cela peut vous faire plaisir, je vais vous en réciter quelques vers :

Le carillon, c'est l'heure inattendue et folle
Que l'œil croit voir, vêtue en danseuse espagnole,
Apparaître soudain par le trou vif et clair
Que ferait en s'ouvrant une porte de l'air.

Elle vient, secouant sur les toits léthargiques
Son sablier d'argent, plein de notes magiques,
Réveillant sans pitié les dormeurs ennuyeux,
Sautant à petits pas comme un oiseau joyeux,
Vibrant ainsi qu'un dard qui tremble dans la cible.
Par un frêle escalier de cristal invisible,
Effarée et dansante, elle descend des cieux;
Et l'esprit, ce veilleur fait d'oreilles et d'yeux,
Tandis qu'elle va, vient, monte et descend encore,
Entend de marche en marche errer son pied sonore.

« J'admirais notre poète, c'est vrai; mais j'admirais encore plus cette petite Hollandaise qui savait ainsi comprendre et réciter des vers français.

« — Quel dommage que vous ne soyez pas Française! » me suis-je écriée.

« Mon amie a répondu doucement :

« — Si je ne le suis pas, du moins je sais comprendre et admirer vos poètes, n'est-ce pas? »

« Cette après-midi, nous avons rangé la maison, ainsi que nous nous l'étions promis. A côté de la chambre de Laura se trouve une chambre immense, et, de chaque côté, des armoires, de ces grandes armoires hollandaises, qui reluisent à vous éblouir, bien entendu.

« Laura, qui est très ordonnée et soigneuse, a disposé dans ses armoires toutes les robes dont elle ne se sert plus. C'est presque rangé comme dans un musée. J'ai même prétendu qu'il ne restait plus qu'à en faire le catalogue.

« Je bousculais tout avec joie, et tout d'un coup j'ai dit :

« — Comme c'est bien en ordre! je suis sûre qu'en allant jusqu'au fond je vais trouver votre robe de baptême, ma chérie.

« — Je n'en ai pas, a répondu Laura.

« — C'est pour rire! Allez-vous me faire croire qu'on vous a baptisée comme un petit saint Jean?

« — C'est juste, a-t-elle repris; j'ai dû en avoir une. Je ne sais où elle est; je ne l'ai pas conservée, je vous assure.

« — Vous vous calomniez, Laura, vous deviez être déjà rangée en naissant, et après la cérémonie du baptême vous avez dû certainement plier votre belle robe, soigneusement, dans une malle. Tenez, dans celle-ci peut-être, dis-je en ouvrant vivement une caisse placée dans un coin, plus précieusement que les autres, m'a-t-il semblé. Justement, voici du linge d'enfant de dix ans à peine. Je vais trouver ensuite neuf ans, puis huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un. »

« Laura s'est élancée vivement pour m'arrêter.

« — Non, ne regardez pas cela. »

« Et sottement, sans m'arrêter à sa demande, j'ai continué à déballer, et je l'ai contrariée certainement; mais je ne l'ai compris qu'ensuite.

« Je tirais de la malle, sans m'inquiéter de Laura, du linge d'enfant marqué S. E. et d'une croix.

« — S. E. ! Ce n'est pas Laura de Vress, dites? en hollandais peut-être? En français, j'aurais traduit « Son Éminence »; ce ne serait pas si invraisemblable après tout, à cause de la croix. »

« Et, riant toujours, je tirai ensuite une robe de laine brune avec une ceinture et un tour de cou bleus, un chapeau de paille blanche avec des nœuds bleus.

« — Laura, vous mettez maintenant les chapeaux avec les robes. C'est à réformer, nous allons changer cela. »

« Jusque-là je n'avais pas regardé mon amie; j'étais baissée, la tête dans la caisse. Quand je me retournai vers elle, elle était assise, la tête dans ses mains.

« Je m'approchai vivement, j'écartai ses mains; elle était toute pâle, et j'ai cru qu'elle allait s'évanouir.

« — Laura, qu'avez-vous? » me suis-je écriée.

« Il me semble qu'elle a fait un geste de la main, vers les vêtements que je venais de regarder. Puis, avec un effort, elle m'a dit :

« — Ce n'est rien; mettez-moi un peu d'eau sur les tempes. »

« Je l'ai soignée; ses couleurs sont vite revenues.

« Adieu, mes bons amis! Je suis, malgré tout, ravie de la Hollande : si je n'étais pas Française, je voudrais être Hollandaise. »

IV

LA VILLA WILHELMINE

Jean se trouvait seul à l'hôtel des Champs-Élysées, lorsqu'on lui remit cette lettre. Il la lisait, la relisait, semblant vouloir en graver tous les caractères dans sa mémoire.

Cette robe brune dont parlait Gastonne, ce chapeau, ces rubans bleus, ce linge fin, tout cela de la taille d'une enfant de dix ans; toutes ces choses marquées d'une croix et d'un S. E., tout était clair maintenant pour lui. Il se rappelait la phrase par laquelle, autrefois, la supérieure du couvent de Sainte-Élisabeth lui donnait le signalement de l'enfant.

Il calculait que Rose-Thé devait avoir le même âge que Laura, et il s'expliquait maintenant le refus des de Vress. Si les recherches des agents qu'il avait lancés en tous sens, semant l'or à pleines mains, n'avaient point abouti, c'est que nul ne les avait aidés dans leurs démarches. Les de Vress, au contraire, heureux de garder cette enfant bien à eux, avaient dû tout tenter pour déjouer les recherches.

Et Jean, réfléchissant toujours, voyait maintenant clair dans cette histoire obscure.

L'enfant avait échappé à la surveillance de Lucien par une série de circonstances qu'il ne s'expliquait pas, mais qui lui importaient peu, et elle avait été recueillie dans cette famille hollandaise, où son charme, sa beauté, son intelligence, avaient eu vite fait de lui concilier tous les cœurs.

Mais pourquoi l'enfant, maintenant grande fille, ne parlait-elle pas? Laura ne pouvait avoir oublié les noms de Mme Grauville et de Mlle de Sivry. Jean ne s'arrêta pas longtemps à cette pensée; il réfléchit que Laura ne pouvait savoir que Mme Roulier, qu'elle voyait tous les jours maintenant,

était Mlle de Sivry, et que Mme de Montluçon, dont on lui parlait tant, n'était autre que Mme Grauville.

Laura était trop jeune, lorsque Mlle de Sivry était partie en Chine, pour se rappeler ses traits, et elle n'avait encore point vu Mme de Montluçon. Si elles s'étaient rencontrées, elles se seraient certainement reconnues toutes deux; et cette émotion terrible eût pu être fatale à Paule. C'est ce que Jean voulait éviter à tout prix; par degré, il préparerait la pauvre mère à ce bonheur surhumain.

Mais il voulait avec lui un témoin dont la déposition fût certaine, et c'est pour cela qu'il emmènerait Georges Roulier.

Il ne l'avertirait point du genre de service qu'il attendait de lui; il lui suffirait simplement d'annoncer son départ à Georges, en le priant de l'accompagner pour que celui-ci y consentît.

Ce voyage, d'ailleurs, n'aurait rien d'extraordinaire; Georges serait enchanté d'aller à Scheveningen revoir M. et Mme Roulier et sa petite amie Gastonne.

Les deux voyageurs n'avaient point prévenu de leur arrivée, et ce furent des cris de joie, des souhaits de bienvenue sans nombre qui les accueillirent à la porte de la salle à manger où toute la famille était réunie.

« Quelle agréable surprise! Comment? pourquoi? comment se fait-il? »

Les mots, les questions s'entre-croisaient.

M. Roulier fut frappé de l'air grave et sérieux de Jean, et, l'attirant à part dans l'embrasure d'une fenêtre :

« Il se passe quelque chose de nouveau? Je le vois à votre air soucieux et préoccupé.

— Rien que de bon, croyez-le, mon cher ami; mais ne me demandez rien, ne me questionnez pas. On pourrait nous entendre, fit-il en montrant Gastonne et Louise causant avec Georges, et du silence dépend le succès de mon entreprise. »

Puis, se tournant vers le groupe qu'ils faisaient :

« Comment se fait-il, Gastonne, que vous ayez abandonné votre amie Laura? Je croyais que vous étiez devenues deux inséparables?

— Oh! oui, fit Gastonne avec empressement, tremblant qu'on doutât de son amitié inébranlable pour Laura; mais aujourd'hui Laura reste à la villa Wilhelmine avec son père et sa mère et ne vient pas jusqu'ici. Je sortirai seule avec Mme Louise.

— Cela fait bien mon affaire, pensa tout bas Jean. Je vais être libre, et je pourrai tout de suite aller faire ma visite aux de Vress.

— Vous ne nous accompagnez donc pas, parrain? dit Gastonne, rentrant tout habillée, prête à sortir.

— Non, merci; je préfère rester à la maison avec Georges. Nous nous reposerons un peu, puis nous irons vous rejoindre sur la plage. »

Lorsqu'elles furent sorties, Jean, resté seul avec l'avocat et Georges, leur dit, lisant une interrogation dans leurs yeux :

« Ne m'interrogez pas; laissez-moi agir, aller et venir, sans chercher à connaître la vérité. Je sors, mon cher ami; veux-tu m'accompagner, Georges? Je vais chez les de Vress; j'entrerai seul, et tu m'attendras en te promenant non loin de la maison. Tu resteras à la portée de la voix, et tu accourras à mon premier appel. »

Jean parlait d'une façon brève, saccadée, contrastant d'une manière frappante avec son ton de voix ordinairement calme et posé.

Louis et Georges virent bien qu'il n'était point dans son état ordinaire et comprirent vaguement qu'un grand événement allait se passer.

Ils répondirent simplement :

« Nous ferons ce que vous voudrez.

— Alors, partons de suite, Georges. Nous retrouverons-nous ici? acheva-t-il en se tournant vers l'avocat.

— Oui, je vous y attendrai. »

Jean et Georges suivirent à pied, jusqu'à la villa Wilhelmine, la belle avenue aux arbres séculaires. Le trajet fut silencieux. Georges admirait ce pays qu'il ne connaissait point, et Jean réfléchissait, profondément ému. Il se demandait comment il allait aborder Mme de Vress. Fallait-il jouer l'ignorance, ou bien fallait-il lui dire brutalement qu'il savait que Laura n'était pas sa vraie fille et qu'elle était la fille de Mme de Montluçon? Mme de Vress ne céderait pas ainsi sans lutte, sans dispute. Elle nierait certainement l'origine de Laura. Elle ferait l'impossible pour la garder; elle rappellerait les droits de son adoption, les soins prodigués à la petite abandonnée.

D'un autre côté, pouvait-on compter sur le témoignage de Laura? La pauvre enfant, torturée, n'oserait se prononcer; elle souffrirait en silence, plutôt que d'affliger les braves cœurs qui l'avaient recueillie.

Et puis lui, Jean, avait peu de preuves : la lettre de Véronique, voilà tout, peut-être aussi le témoignage des Bastien; mais il était bien difficile à ces gens de reconnaître dans cette enfant qu'ils avaient vue à l'âge de sept ans, mal mise, sauvage, barbouillée de mûres, la jeune fille svelte, élancée et distinguée que Rose-Thé était devenue. Il fallait donc que Jean se présentât

d'un air assuré, sans avoir l'air de douter un seul instant que Laura ne fût pas Rose Grauville.

Et d'ailleurs, maintenant qu'il pensait à Laura, de plus en plus il lui trouvait un grand air de ressemblance avec Paule. C'étaient les mêmes yeux bleus foncés, la même bouche fine et menue, aux lèvres rouges comme des grenades en fleur; c'était le même teint, blanc comme une tombée de neige, taché aux joues d'un rose pâli; c'étaient le même port de reine, les mêmes attaches fines et aristocratiques. La couleur seule des cheveux différait; Laura avait les cheveux noirs comme ceux de Raymond Grauville, au lieu de les avoir d'un blond pâle comme Paule.

Ce fut d'une main tremblante que Jean, ayant fait signe à Georges Roulier de l'attendre, se décida à tirer la sonnette placée à la grille d'entrée de la villa du docteur.

En dépit de son calme et de sa placidité apparents, Mme de Vress ne put s'empêcher de pâlir en voyant entrer Jean, et la main qu'elle lui tendit était toute tremblante. Il n'était pas naturel qu'il revînt ainsi, après le refus catégorique qu'elle lui avait opposé, il y avait un mois environ.

Que savait-il? Avait-il appris quelque chose touchant Laura? Et Mme de Vress se troublait, ne trouvant point un mot pour souhaiter la bienvenue à M. de Montluçon.

Jean la regarda et se dit que le plus adroit était d'agir naturellement et sincèrement et de parler avec cette loyauté simple qui était le fond même de sa nature.

« Madame, vous savez, commença-t-il en prenant le siège que Mme de Vress lui désignait, combien le brusque refus que vous avez opposé à la demande que je vous faisais de la demande de la main de Mlle Laura nous a tous peinés. Je suis sorti d'ici le cœur navré, à la pensée de la peine profonde que j'allais faire à mon fils bien-aimé Harry.

« Laissez-moi au moins, madame, avant de vous quitter, agir en galant homme. J'accepte votre refus; mais je veux que vous sachiez à qui vous l'avez adressé, que vous sachiez quelle était notre famille. »

Et Jean se mit en devoir de lui raconter les malheurs de Paule, son premier mariage avec Raymond, son départ en Orient, son propre mariage, la mort de Gaston, de Raymond, l'œuvre infernale de Lucien. Il lui dit l'odyssée de Rose-Thé devenue Murillonne, sa perte à Mondorf.

La figure de Mme de Vress faisait peine à voir. Blanche comme une statue de marbre, elle se cramponnait aux bras de son fauteuil, appelant à elle toute son énergie pour ne pas tomber, pour ne pas se trahir.

Chaque phrase de Jean était pour elle un poignard enfoncé dans son cœur. Paule souffrait et pleurait l'enfant qu'elle, Mme de Vress, gardait jalousement; cette pensée lui déchirait le cœur. Mais elle écartait ce remords poignant, elle voulait se taire, et voilà pourquoi elle restait muette, les lèvres collées pour ne pas crier la phrase que sa conscience lui dictait.

Jean lisait comme dans un livre ouvert ce qui se passait dans ce cœur, et il voulut rester sur son triomphe et laisser Mme de Vress toute à ses réflexions.

Il se leva pour prendre congé.

« Pardonnez-moi, madame, de vous avoir retenue aussi longtemps et de vous avoir fatiguée par ce triste récit. Il me semble que je vous devais cet aveu. Si, un jour, il vous venait un regret, presque un remords d'avoir déchiré par votre refus cruel le cœur de mon enfant, souvenez-vous de Paule, souvenez-vous du deuil répandu pour toujours sur ce pauvre cœur, et soyez généreuse. Ne l'attristez pas davantage en refusant à ce fils qu'elle aime comme le sien la main de Mlle Laura. »

Et Jean s'enfuit, en faisant signe à Mme de Vress de ne pas le reconduire.

Elle en eût été d'ailleurs bien incapable; car à peine la portière fut-elle retombée derrière lui, que Mme de Vress, se dressant, battit l'air de ses deux bras, cherchant à se raccrocher à la vie, et, n'y pouvant parvenir, tomba étendue, privée de connaissance, sur le tapis de la chambre.

Au même moment M. de Vress entrait. Il fut étonné de trouver ainsi sans connaissance cette femme si calme et si maîtresse d'elle-même, et il ne douta pas un seul instant qu'un événement grave ne se fût passé là.

Mais, sans perdre de temps à réfléchir, il s'empressa de la soigner et de la faire revenir à elle; elle s'expliquerait alors et lui dirait la vérité. Il frotta avec de l'eau vinaigrée ses tempes et ses mains, et Mme de Vress reprit ses sens assez vite, ouvrant les yeux, regardant autour d'elle.

« Où suis-je donc? dit-elle. Que s'est-il passé? »

Puis, la mémoire lui revenant sans doute peu à peu, elle s'écria, regardant son mari :

« Où est-il? où est-il? Je ne puis parler devant lui.

— Mais qui donc? fit le bon docteur, nous sommes seuls tous deux. Regarde, Wilhelmine.

— Mon bon Pieters, fit la femme du docteur, se relevant par un effort de volonté, je suis bien malheureuse!

— Tu es malheureuse, ma bonne amie? T'ai-je fait de la peine sans le vouloir, ou est-ce Laura?

— Oh! non, mais c'est à cause de Laura. On va nous la prendre, vois-tu.

Il se leva pour prendre congé.

Sauvons-nous, cachons-nous! cachons-la, je ne veux pas la donner. C'est ma fille! c'est ma fille! entendez-vous? Je l'aime! je l'aime! »

M. de Vress, suffoqué par cette explosion de douleur étonnante chez une femme aussi calme, aussi posée que la sienne, lui dit :

« Ma pauvre amie, tu déraisonnes un peu. Est-ce cette faiblesse subite qui te change à ce point?

— Ah! je le voudrais, va! Mais je sais ce que je dis, je ne suis pas folle. »

L'accent désespéré de Mme de Vress le frappait; il avait une confiance illimitée dans le jugement de sa femme.

« Alors explique-toi; qu'y a-t-il? »

Mot pour mot, elle raconta la visite de Jean et son récit palpitant, et, quand elle l'eut terminé, elle s'écria :

« Ah! il était temps qu'il partît; car à peine était-il dehors, que je suis tombée à la renverse, la vie me quittant.

— As-tu dit quelque chose à M. de Montluçon?

— Non; mais il ne s'est pas trompé à mon trouble, va! Il a deviné mon émotion, et peut-être en sait-il plus qu'il ne dit. Ah! mon Dieu! mon Dieu! »

Et elle pleurait à grosses larmes.

« Voyons, ma femme, pourquoi pleurer ainsi? Tu as peur de te séparer de ta Laura?

— Oh! oui, je ne veux pas! je ne veux pas!

— Alors, fit le docteur grave, tu préfères voler à ces pauvres gens leur unique consolation? Et tu t'appelles une bonne mère, une honnête femme? Songe combien elle a souffert, elle, la vraie mère, croyant cette enfant morte à tout jamais!

— C'est vrai; mais je ne lui donnerai pas ma fille.

— Crois-tu qu'ils te la prendront, cette enfant? Ils en avaient pourtant le droit, et ils ne l'ont pas fait, alors que toi tu leur refusais la main de Laura. Juge et décide.

— Ils ne savaient peut-être pas tout. Ils me la prendront maintenant.

— Eh bien! nous la leur donnerons. Oui, ma chère femme, dussions-nous en mourir. Elle est à eux, bien à eux.

— Alors tu ne l'aimes pas.

— Tu parles, mon amie, comme si tu n'avais pas de conscience; mais je te connais trop pour imaginer que tu te pourras trouver tranquille, calme, auprès de Mme de Montluçon, que tu oseras lui dire non, lorsqu'elle viendra te redemander son enfant.

— Oh! elle ne viendra pas, elle n'osera pas! dit Mme de Vress, se dressant d'un air de défi.

— Si, elle viendra, te dis-je.

— Et que ferai-je? que faudra-t-il répondre? dit la femme du docteur, perdant tout à coup toute énergie à la pensée de se trouver en face de cette pauvre mère qui avait tant pleuré.

— Tu lui diras ce que ton cœur te dictera, Wilhelmine. Tu lui répondras simplement, tu lui avoueras la vérité tout entière. C'est elle, va, qui te dira ce qu'il faut faire. Elle a trop souffert, la chère âme, pour ne pas être compatissante et secourable aux douleurs des autres. »

. . . . . .

Jean avait bien vu, lorsqu'il avait fait signe à la femme du docteur de ne point le reconduire, qu'elle en était parfaitement incapable. Le salon étant situé au rez-de-chaussée de la villa, il s'était facilement orienté et dirigé dans le jardin qui s'étendait entre la grille et la maison. Il aperçut Laura attentive, examinant un rosier et le débarrassant avec précaution, du bout de ses doigts blancs, des petits moucherons qui le couvraient.

Il alla à elle.

« Mademoiselle Laura, fit-il, me reconnaissez-vous?

— Oh, oui. Monsieur de Montluçon, n'est-ce pas? Mais comment se fait-il que vous soyez seul ici, et que personne de la maison ne vous reconduise?

— Je n'ai pas voulu déranger votre mère, et puis je vous apercevais dans le jardin et je comptais sur vous pour m'accompagner.

— Volontiers, monsieur, » fit-elle, marchant à côté de Jean.

Plus Jean la contemplait, plus il lui trouvait une ressemblance étrange, et il se prenait à aimer follement cette enfant, la vivante incarnation de Paule de Sivry. Lui qui n'avait d'abord agi dans ses recherches qu'avec le désir d'être agréable à Paule, se prenait maintenant à souhaiter presque aussi vivement que sa femme que cette belle jeune fille leur fût rendue. Il prolongeait à dessein la promenade dans le jardin, afin de la voir plus longtemps, et il admirait complaisamment les rosiers préférés de Laura.

On arrivait à la grille où Georges attendait.

« Ah! tu m'attendais encore là? fit Jean, je t'avais oublié.

— Oui, » dit Georges.

Mais la phrase commencée mourut sur ses lèvres. Il resta là, stupéfait, les bras ballants, appuyé contre la grille.

Laura, elle, saluant d'un geste brusque les deux visiteurs, s'était enfuie, sans écouter la présentation que Jean ébauchait.

« C'est Murillonne! c'est Murillonne! bégaya Georges. Vous ne le saviez donc pas?

— Je m'en doutais depuis quelques jours, vois-tu; mais je voulais que tu me confirmasses dans mon idée. Oui, cette Laura c'est Murillonne, c'est Rose-Thé, ou plutôt *Rose-des-Chemins,* la pauvre petite rose des grands chemins!...

— Ah! mon Dieu! quel bonheur pour Mme Paule! disait Georges ému, au point qu'il ne pouvait rassembler ses idées. Je l'ai reconnue de suite, voyez-vous, la petite Murillonne. Avez-vous regardé cette cicatrice au front? Ah! elle m'a bien reconnu, allez! car son front s'est barré de cette large raie rouge que j'avais déjà remarquée autrefois. Rentrons vite, rentrons vite, voulez-vous? Il me tarde de leur dire tout.

— Pas plus qu'à moi. Vois-tu, Georges, je ne vis plus depuis deux jours.

— Oui, vous nous direz comment vous avez tout appris, comment vous l'avez retrouvée. »

. . . . . .

A la villa de Scheveningen, toute la famille réunie autour de Jean, suspendue à ses lèvres, écoutait, palpitante, le récit qu'il faisait.

De douces larmes de joie inondaient les joues de Louise. Elle ne vivait plus dans l'attente de l'arrivée de Paule et d'Harry, appelés par dépêche, sans qu'on leur donnât pourtant le véritable motif.

« Crois-tu qu'elle consentira? disait Louise à son mari.

— Il y a peu de preuves, répondait l'avocat soucieux. C'est une affaire de bonne foi et d'honnêteté, et Mme de Vress me semble droite et loyale.

— De cela, dit Gastonne, vous pouvez être sûrs. Moi qui l'ai vue avec Laura, je sais combien elle l'aime et la chérit; mais je sais aussi comme elle l'a élevée. Par mon amie Laura, j'ai jugé sa mère. Elle nous rendra la fille de Mme Grauville, dût-elle en mourir.

— Puisses-tu dire vrai, mon enfant! » dit Jean, l'embrassant pour cette réconfortante parole.

V

LES DEUX MÈRES

La confiance que Jean inspirait à sa femme et à son fils était illimitée; aussi la proposition qu'il leur avait faite de tenter une nouvelle démarche auprès des de Vress leur avait donné un grand espoir.

Le télégramme les mandant à Scheveningen ne les étonna donc nullement, et ce fut le cœur battant, plein d'un fol espoir, que Harry se mit en route.

Paule, elle, était plus calme: elle jouissait du bonheur de cet enfant, qu'elle aimait presque comme son fils; mais dans ce cœur brisé et meurtri pouvait-il y avoir place pour une joie complète?

Les visages rayonnants qui les accueillirent, les exclamations enthousiastes avec lesquelles on les reçut, les confirmèrent pleinement dans leur première idée : que Jean avait réussi dans sa démarche.

Harry, d'ailleurs, ne perdit pas son temps à réfléchir, et il demanda tout de suite :

« Eh bien! père, as-tu vu Mme de Vress? que t'a-t-elle répondu?

— Rien que de très bon; tu peux te réjouir! »

Il avait été convenu, entre les Roulier et Jean, que le premier soin de son mari serait d'avertir Mme de Montluçon le plus doucement possible du bonheur inespéré qui l'attendait. Il importait qu'elle fût vite instruite de cet événement, afin qu'un hasard, la mettant en face de Laura, une trop brusque émotion ne vînt à la saisir. Il est vrai qu'on n'avait pas trop à craindre cette éventualité; car Mme de Vress, se disant malade depuis la visite de Jean, ne recevait personne et gardait sa fille auprès d'elle.

M. de Montluçon fit signe qu'il désirait rester seul avec sa femme et, s'adressant à tous ceux qui étaient là :

« Je vous charge de raconter à Harry tout ce que nous avons appris, » et il appuya sur le mot *tout*.

Resté seul avec Paule, Jean se promenait de long en large dans la chambre, ne sachant comment il aborderait le sujet qui lui tenait tant à cœur. Il tremblait de s'y prendre mal et de tuer par une révélation trop brusque, trop soudaine, cette pauvre créature déjà tant éprouvée.

Une si grande angoisse et une si grande anxiété étaient peintes sur le visage de Jean, que Paule en fut impressionnée et, parlant la première, elle dit :

« Il me semble que Mme de Vress aurait pu, malgré les convenances et en raison de l'intimité qui l'unit à Louise, venir à moi dès mon arrivée.

— Ma chère Paule, dit Jean, écoutez-moi jusqu'au bout et jurez-moi, sur ce que vous avez de plus cher au monde, que vous entendrez avec calme, avec courage, ce que j'ai à vous dire. Vous avez été grande dans l'adversité, soyez courageuse et digne dans le bonheur.

— Que voulez-vous dire? fit Paule, émue au dernier point. Pour Dieu! parlez! parlez!

— Ma chère Paule, dit Jean s'asseyant en face d'elle et lui prenant les mains, il s'agit de Murillonne.

— De Murillonne! Elle est retrouvée, n'est-ce pas? Vous savez où elle est, dites-le-moi vite, je vous en supplie! » cria Paule exaltée, éclatant en sanglots, la tête cachée entre ses deux mains.

Jean fut saisi par ce bouleversement, et il se demandait comment il ferait pour aller plus loin, pour lui avouer tout ce qu'il avait appris, et pourtant il ne pouvait s'arrêter maintenant; il fallait qu'il allât jusqu'au bout de son récit.

« Ma chère Paule, je ne vous ai encore dit que peu de choses, et vous serez encore plus heureuse lorsque je vous aurai confié tout; mais cette fois, je ne le ferai qu'à une condition, c'est que vous sécherez ces larmes et que, prenant fortement sur vous-même, vous m'écouterez sans cris, sans faiblesses. Oui, il s'agit de Murillonne; mais, pour la retrouver, il nous faut agir avec le plus grand sang-froid: vos pleurs me troubleraient et ne nous avanceraient pas.

— Parlez, » dit Paule, relevant son visage bouleversé.

Et, par un effort souverain de volonté, elle se calma et écouta Jean.

« Vous avez été, comme nous tous, étonnée de la façon brusque avec

laquelle Mme de Vress avait rejeté la demande que je faisais au nom de Harry. Nous avions pressenti un mystère sous ce refus si singulier. Ce mystère, je l'ai découvert, et c'est ce mystère qui me permet de dire aujourd'hui : Laura n'est point la fille de Mme de Vress; elle est la fille de Mme Grauville.

— Ma fille! s'écria Paule toute blanche, pouvant à peine parler. Oui, je comprends, cette Laura, c'est Murillonne, l'enfant que mon cœur avait adoptée dans sa détresse, et qui remplaçait près de moi ma pauvre petite Rose-Thé...

— Ma chérie, ce que j'ai dit tout à l'heure, je le redis une seconde fois : Laura est votre fille, l'enfant que vous croyez morte, et Murillonne en même temps.

— Ma fille! ma fille! dit Paule affolée. Dites-vous vrai, Jean? »

Et, le regardant bien en face :

« Êtes-vous sûr de ce que vous avancez là? car si vous vous trompiez, cette fois je mourrais. Non! ce n'est pas possible! je ne puis croire à tant de bonheur. J'ai bien souffert; mais mes souffrances, mes angoisses s'effaceraient toutes sans retour, à la pensée de revoir mon enfant. Mon enfant! mon enfant! où est-elle? où est-elle? pourquoi n'est-elle pas ici? pourquoi n'est-elle pas près de sa mère, dans ses bras? Ma petite Rose-Thé! ma chère petite Rose-Thé! Ah! qu'il faudra que nous nous aimions pour réparer ces longues années d'absence!

— Vous ne me demandez pas, ma chère Paule, comment j'ai retrouvé votre fille, et comment j'ai su que Laura était votre enfant.

— Et que m'importe à moi! Mon enfant est retrouvée, n'est-ce pas tout ce que je pouvais désirer? Je vais bientôt la voir, l'embrasser. Ah! qu'il y a longtemps que j'attends!

— Ma chère amie, si j'insiste ainsi sur ce point, si je désire aussi ardemment vous raconter l'histoire de Rose-Thé et de Murillonne, soyez certaine que je ne le fais pas sans raison. J'ai besoin de vos conseils. Nous ne l'avons pas encore dans nos bras, cette chère enfant; il faut pour cela que vous m'écoutiez et que vous appeliez à l'aide toute votre raison et tout votre jugement.

— Je vous écoute. »

Jean commença, et il parla longtemps. Il reprit la vie de Rose-Thé depuis le jour de l'incendie, et il n'omit aucun détail.

Mme de Montluçon l'écoutait, pâle, recueillie, les yeux ardents, un pli creusé dans son front si pur.

Et lorsqu'il se tut, Paule, tout à fait au courant maintenant de toute cette longue histoire, lui dit :

« Merci, Jean! c'est à vous que je dois ce bonheur inespéré de retrouver mon enfant. Je ne puis vous remercier, car je ne saurais trouver de mots capables de rendre mon sentiment. Vous êtes un noble cœur, et je suis fière d'être votre femme. Ne m'en veuillez pas de n'avoir pas songé plus tôt à ce merci que vous attendiez, tout au bonheur que j'étais de retrouver mon enfant. Songez que cette joie est si immense! Je retrouve tout à la fois Rose-Thé, l'enfant de ma chair, et Murillonne, l'enfant de mon cœur!...

— Oui; mais pour la revoir, cette enfant bien-aimée, il faut attendre; Mme de Vress ne nous la rendra pas ainsi. Elle se dit malade depuis ma visite, et Laura ne la quitte plus.

— Toujours attendre! répondit Paule, et voilà si longtemps que j'entends ce mot-là! Non, je n'ai plus ce courage; maintenant que le but est certain, je veux voir mon enfant, je parviendrai jusqu'à Mme de Vress. Je la supplierai d'avouer la vérité et de jurer sur la tête de Laura qu'elle est bien la fille du docteur; elle ne pourra mentir.

— Je ne le crois pas, dit Jean. Elle vous rendra votre fille, votre Rose-Thé bien-aimée; mais alors, elle, cette bonne et simple femme qui l'a élevée, soignée, chérie comme sa propre fille, que deviendra-t-elle? Vous voulez donc aussi la faire mourir de chagrin? »

Paule, au cœur si tendre, se dit vite que son mari avait raison et qu'elle, la mère, ne pouvait faire souffrir à une autre mère ces affreuses tortures qu'elle connaissait.

« Oui, je sais, dit-elle, j'ai trop souffert pour ne pas compatir à la douleur des autres. Non, je ne veux pas que ce bonheur que nous avons payé si cher fasse couler des larmes. Mais est-ce que Mme de Vress, elle, que vous me dépeignez comme une femme d'une intelligence, d'une droiture, d'une élévation d'esprit rares, ne peut pas sentir comme moi? Est-ce qu'elle, qui souffre depuis quelques jours seulement, ne peut pas avoir pitié des angoisses cruelles qu'a éprouvées mon cœur depuis de si longues années?

— Tu as raison, ma Paule, dit Jean. Je te comprends; mais que décides-tu?

— N'est-il pas un moyen de tout arranger? Harry épousant Rose-Thé, Laura, veux-je dire, cette enfant fait naturellement partie de notre famille. Ne pouvons-nous tous nous réunir et garder parmi nous cette chérie si aimée? Nous serons si heureux, serrés ainsi tous les uns contre les autres!

— Oui, ma chère femme, voilà ce qu'il faut faire comprendre à Mme de Vress. C'est toi que je charge de ce soin. Je m'en rapporte entièrement à ton jugement, à tes décisions. Dieu ne voudra pas que cette enfant, miraculeusement retrouvée, nous échappe à tout jamais.

— Croyez-vous que Laura soit instruite de quelque chose? Croyez-vous qu'elle ignore que Mme de Vress ne soit pas sa mère?

— De ceci je ne puis répondre. Laura me reconduisait l'autre jour jusqu'à la grille du jardin, comme je vous l'ai dit, où Georges m'attendait, et elle s'est tout à coup enfuie brusquement, sans nous parler. Avait-elle reconnu Georges? je ne sais. Depuis, nous ne l'avons plus revue.

— Oh! qu'il me tarde de la voir, cette enfant, mon enfant, que vous me dites si bonne et si belle!

— Oh! oui, Paule. Si vous saviez comme elle vous ressemble, et quelle joie de retrouver une enfant si merveilleusement douée, une créature si merveilleusement bonne et aimante, au lieu de retrouver une enfant mal élevée, de nature basse, avec des instincts qui nous eussent à chaque instant blessés ou froissés! »

Cette conversation avait duré très longtemps, et il se faisait tard, trop tard pour que Paule pût songer à rendre visite ce jour-là à Mme de Vress. Lorsque Harry, instruit de tout par les Roulier, se retrouva vis-à-vis de Paule, une grande émotion s'empara de lui; il se jeta dans les bras de Mme de Montluçon, sans pouvoir proférer une seule parole.

Paule, les larmes aux yeux, le regardait tendrement.

« Mon Harry, mon cher Harry, quelle joie pour nous tous!

— Oh! maman, maman, croyez que ma joie est plus grande à la pensée du bonheur que vous avez de retrouver votre fille, qu'à la pensée du bonheur que j'aurai à obtenir la main de Laura!

— C'est à moi, c'est à moi, que vous devez ce bonheur, chère marraine! criait Gastonne, baisant tendrement les mains de Paule. Si vous saviez combien je suis fière et heureuse à la pensée que, grâce à moi, vous retrouvez votre fille! Oui, c'est grâce à mon indiscrétion, à ma folle curiosité que j'ai découvert cette robe brune, la robe de la pensionnaire de Sainte-Élisabeth.

— Oui, Gastonne, tu es une bonne petite fille, dit Georges.

— Pas une petite fille, monsieur, une grande demoiselle qui aura bientôt dix-sept ans! Ah! je sais bien que je ne suis pas une grande personne sérieuse, raisonnable comme Laura! Je suis une pauvre petite blondinette tout insignifiante, tout effacée à côté de la belle et triomphante Laura. J'ai

un pauvre caractère capricieux et enfantin, et je suis bien étonnée et bien fière à la fois que Laura ait pu aimer, elle, la parfaite, la noble créature, une personne aussi folle que moi. »

Paule écoutait, ravie, l'éloge que Gastonne faisait naïvement de sa fille. Elle buvait ses paroles et elle l'aurait laissé parler ainsi longtemps, bien longtemps, si Jean ne l'eût interrompue en disant :

« Tu es une bonne enfant, Gastonne, et tu acquiers des droits sacrés à notre reconnaissance; mais va, tu seras bientôt récompensée. Prépare-toi à recevoir ton père d'ici à quelques jours.

— Papa! papa! fit l'enfant interdite. Papa! oh! quel bonheur! oh! que vous êtes bon, parrain! Comment se fait-il? comment se peut-il? Vous êtes donc une fée, parrain?

— Une fée, non, dit Jean riant; mais je savais depuis un an que Raoul de Périsoles, ton père, cherchait un homme capable de le seconder pendant quelques mois. De ceci je ne disais rien, craignant que, ton père ne pouvant se procurer ce remplaçant, ta déception ne fût trop cruelle; mais maintenant que c'est une affaire faite, je puis te dire que ton père est en route et que tu le verras sous peu.

— Oh! parrain, c'est trop de bonheur! Tous, tous, nous allons donc tous être pleinement heureux! »

Et Gastonne, ravie, allait des uns aux autres, chantant, riant, manifestant sa joie de toutes les manières.

« On dirait que tu n'es pas aussi content que nous, dit Gastonne, s'arrêtant tout à coup devant Georges.

— Si, si, dit Georges, sortant de sa rêverie. Qui peut te faire croire cela? »

La soirée et la matinée du lendemain semblèrent longues à Paule au gré de ses désirs. Elle regardait tourner l'aiguille de la pendule, balancée entre deux sentiments : la retenir ou la pousser.

Il lui tardait tant d'avoir une entrevue avec Mme de Vress; mais elle tremblait, d'un autre côté, que la femme du docteur ne lui dît non et refusât d'avouer que Rose-Thé n'était pas sa fille.

Elle partit seule vers le milieu de l'après-dîner, après s'être fait indiquer d'une façon très minutieuse l'endroit où se trouvait la villa Wilhelmine.

Absorbée dans ses réflexions, rien de ce qu'elle voyait autour d'elle ne la frappait, et elle ne se laissait pas distraire par la vue des brillants équipages qui la frôlaient à chaque instant.

Son cœur battait à tout rompre lorsqu'elle s'adressa au domestique, demandant :

« Mme de Vress peut-elle recevoir Mme de Montluçon?

— Madame ne reçoit personne; madame est souffrante et a fait condamner sa porte.

— Pourquoi dites-vous cela, Frans? dit une belle jeune fille au port de reine, s'avançant vers Paule. Mme de Montluçon, la sœur de notre chère amie, Mme Roulier, sera toujours la bienvenue ici. Veuillez entrer, madame, et si ma mère ne peut vous recevoir, mon père et moi serons enchantés de vous faire les honneurs de notre maison. »

Et elle introduisit Mme de Montluçon dans un salon.

Laura, en achevant ces mots, releva les yeux qu'elle tenait fixement à terre, et elle demeura interdite, suffoquée, reconnaissant Mme Grauville.

« Oh! madame! madame! fit-elle, se suspendant à son cou, toute blanche de saisissement, c'est vous! c'est vous! Vous ne m'aviez donc pas oubliée? vous m'aimiez donc toujours? Je ne pouvais pas m'imaginer que je ne vous verrais plus...

— Oui, oui, ma chérie, va, je ne t'avais point oubliée! Ah! maintenant que je t'ai retrouvée, je ne pourrai plus vivre sans toi, petite Murillonne! petite rose des bois et des chemins!

— C'est vrai, madame Paule? c'est donc vrai?

— Le croiras-tu, puisque je suis là?

— Alors vous n'allez plus nous quitter?... vous vivrez ici?

— Je ne sais pas, mon enfant.

— Ah! vous n'allez pas me quitter encore! Je suis pourtant si heureuse de vous revoir!

— Sais-tu ce que je viens faire ici, mon enfant chérie? Je viens demander à Mme de Vress ta main pour le fils de mon mari, Harry, tu sais bien, le petit Harry que nous attendions à Mondorf et qui devait revenir de Chine...

— Ah! oui, je me souviens, et même j'ai cru qu'en voyant ce beau petit garçon, si beau, si bien élevé, vous aviez renié la pauvre enfant des bois, la petite Murillonne, mal élevée, insupportable, désobéissante.

— Ah! peux-tu parler ainsi, ma chérie? Moi t'oublier, toi qui m'as sauvée de cette prison où je me mourais! Oh! non! et songe à ma joie en pensant que c'est toi qui seras la femme de mon fils d'adoption.

— Oh! oui, si maman le veut, je serai votre fille alors, presque votre vraie fille, » dit Laura câline, couvrant Paule de baisers.

Elle ne croyait pas si bien dire, la chère enfant; mais Mme de Montluçon ne voulait pas se trahir, elle ne jugeait pas honnête d'être la première à l'avertir du changement de sa destinée. C'était Mme de Vress qui devrait se

charger de cet aveu cruel. Mais Paule souffrait énormément lorsqu'elle entendait Laura dire *maman* en parlant d'une autre que d'elle. Laura poursuivit :

« J'aime bien Mme de Vress, qui m'a aimée, m'a élevée, m'a gâtée comme une vraie mère; mais voyez-vous, madame, malgré tout cela, c'est encore à vous, ma compagne de misère et d'infortune, qu'allait le meilleur de mon cœur. C'est bien vilain, n'est-ce pas? dit-elle tout bas; et je croyais pourtant que vous m'aviez oubliée.

— Oh! Murillonne! Murillonne! comme je t'aime! mais il ne faut pas que Mme de Vress souffre de cette affection.

— Oui, madame, dit Laura, une flamme illuminant ses yeux; je ne dirai rien de notre entrevue, je ne dirai rien de l'affection profonde que je vous ai vouée.

— Oui, ma chérie, et tu attendras que je te permette de parler, à moins que ta mère, instruite elle-même, ne t'interroge; mais, dis-moi, quels sont tes sentiments pour Harry? consentirais-tu volontiers à devenir sa femme?

— Oh! madame, fit-elle, maintenant plus que jamais, maintenant que je serai votre fille!

— Où est ta mère? » dit Paule brusquement.

Elle était trop émue pour vouloir continuer cet entretien, qui l'émotionnait horriblement.

« Je veux la voir.

— Mme de Vress est malade; mais, si vous voulez absolument la voir, je vais vous introduire auprès d'elle. »

Et doucement Laura, lui faisant gravir l'escalier de la villa, la conduisit dans sa chambre et, de là, soulevant la portière de la pièce où se tenait Mme de Vress, toute pâle, tout amaigrie, le regard perdu dans une vague rêverie :

« Maman, dit Laura, voilà Mme de Montluçon qui insiste pour vous parler. »

Et, discrète, elle se retira, laissant les deux mères en présence.

Mme de Vress se souleva, regardant Paule. Cette fois-ci, c'était sûr, on venait lui enlever Laura. Ah! mais non, elle ne le voulait pas, elle lutterait jusqu'au bout; pour rien au monde elle n'avouerait que cette enfant n'était pas sa fille, et, une fois que Mme de Montluçon serait sortie, ils fuiraient tous les trois, loin, loin, dans des pays perdus où on ne pourrait les poursuivre. Ah! elle avait pris de bonnes résolutions, elle était décidée à suivre les conseils de son mari, à accepter ce que les Montluçon exigeraient; mais cette

brusque entrée de Paule l'affolait, la bouleversait et faisait évanouir toutes ses résolutions.

« Je ne reçois pas, je suis malade, qu'on me laisse tranquille! fit-elle d'une voix désagréable, presque malhonnête, contrastant étrangement avec sa douceur et sa bonne éducation naturelles.

— Je désirais, chère madame, vous connaître depuis si longtemps, que j'ai été indiscrète. Excusez-moi, je vous en prie, et n'accusez que mon vif désir de vous être présentée.

— Je suis si fatiguée! dit la femme du docteur.

— Et pourtant, madame, il faut que je vous parle. J'ai des choses très importantes, très sérieuses à vous dire...

— Pas aujourd'hui; je n'en puis plus.

— Écoutez-moi seulement un instant, dit Paule, regardant tendrement Mme de Vress. Croyez-moi, vous n'aurez pas à vous en repentir. »

Et, se levant brusquement, allant à elle :

« Pourquoi vous cacher ainsi? pourquoi vous dérobez-vous?

— Que voulez-vous dire? Je ne me cache pas, je ne me dérobe pas; je suis malade et je désire être seule.

— Oh! que si! vous me comprenez bien. Vous savez bien ce que je viens faire ici. Je viens vous conjurer, chère madame, de me dire la vérité, de me dire si c'est vous qui avez retrouvé à Trèves cette petite fille perdue, volée, que nous pleurons depuis si longtemps! Est-ce vous, madame? est-ce vous? et est-ce parce que vous ne voulez point nous la rendre que vous la refusez à mon fils Harry?

— Comment pouvez-vous songer à me prendre ma fille, quand vous, madame, vous avez déjà un enfant?

— D'abord, chère madame, vous savez bien que ce fils n'est pas le mien, quoique je l'aime de toutes les forces de mon âme, et vous savez mieux que personne, chère madame, combien on peut s'attacher à un enfant qui n'est pas l'enfant de votre sang et de votre chair! Mais vous ne savez pas ce que c'est que l'affection d'une vraie mère, oh! non, madame, vous ne le savez pas; car sans cela vous ne vous tairiez pas, vous ne resteriez pas ainsi muette et insensible. »

Insensible! oh! non, elle ne l'était pas, Mme de Vress; elle souffrait énormément devant l'accent profond et la voix pleine de sanglots de Paule; mais elle ne voulait point qu'elle pût lire sur sa figure les impressions qu'elle ressentait, et elle restait immobile, sentant que la moindre parole la trahirait.

« Merci, chère madame, disait encore Paule, pour l'affection que vous avez vouée à cette pauvre enfant. Mais rendez-nous-la, je vous en supplie! Voyez, je pleure, je me mets à vos pieds. Dites oui, dites oui!

— Laissez-moi, fit Mme de Vress avec désespoir; je vous dis que je ne comprends rien à ce que vous racontez. Laura est mon enfant, mon enfant à moi, la fille du docteur de Vress. »

Paule savait parfaitement que Mme de Vress mentait; mais elle ne lui en voulait pas.

Elle comprenait maintenant mieux que jamais combien il devait lui en coûter de perdre l'adorable créature qu'était Laura. Celle-ci ne pouvait savoir quelles étaient les bonnes intentions de Mme de Montluçon à son égard. Et, quand Paule pleurait, elle pleurait à l'idée du chagrin qu'elle causait à Mme de Vress, qu'elle voyait ainsi pâle, malade, sur cette chaise longue, terrifiée à l'idée qu'on pouvait lui enlever sa Laura.

Mme de Vress, qui était l'honnêteté même, ne put supporter ce désespoir; et malgré elle, sa nature droite reprenant le dessus, elle s'écria d'une voix éclatante :

« Non! non! j'ai menti! Laura est votre fille! c'est vrai! j'ai menti!...

— Ah! madame, merci, merci du plus profond de mon cœur! Donnez-nous cette enfant que nous avons tant pleurée! rendez-nous-la enfin!

— Ah! pitié! fit Mme de Vress toute pâle, se contenant à peine, les paroles s'étranglant dans sa gorge. Elle est à vous! laissez-la-moi! Personne n'a entendu ce que je viens de vous dire, et je la garde, oui, je la garde à moi!

— Alors je vous laisserai, madame, seule avec vos remords.

— Ah! vous êtes impitoyable! » dit Mme de Vress, laissant retomber dans ses deux mains sa tête fatiguée.

. . . . . .

Paule s'en allait seule.

Mme de Vress, absorbée, ne semblait plus s'apercevoir de sa présence. Dans l'escalier, elle s'entendit appeler par le docteur.

« J'ai tout entendu, madame, et je vous admire. Je connais ma femme: c'est une créature droite et honnête; elle souffre, elle se révolte, mais soyez tranquille, elle cédera. Ne revenez plus ici, ne faites plus aucune démarche, et c'est elle qui ira à vous. Et alors soyez bonne, soyez indulgente et n'oubliez pas que, nous aussi, nous aimons follement votre fille. »

Et deux grosses larmes roulèrent sur les joues du docteur.

« Oh! monsieur, comment pourrait-il en être autrement? Ayez confiance

en moi, je vous en prie. Ceux qui ont servi de parents à ma fille sont sacrés, et ils ne souffriront jamais par moi! »

Le docteur ému prit la main de Paule, et la lui baisant religieusement : « Merci! » fit-il.

Dans le jardin, Murillonne attendait Paule et elle fit mine de se précipiter vers elle; mais Paule, du geste, l'arrêta.

Le docteur la suivait.

« Au revoir, mademoiselle Laura! cria Paule, et venez nous voir aussitôt que Mme de Vress pourra vous accompagner. »

Elle montrait ainsi, la pauvre Paule, dans la tendre bonté de son cœur, qu'elle n'avait point l'intention d'accaparer cette enfant et qu'elle attendrait, pour la voir, le bon plaisir de Mme de Vress.

. . . . . .

Les jours s'écoulaient lentement, dans l'attente de la visite de Mme de Vress. Le premier jour, personne ne vint; le second s'écoula de même; enfin le troisième, alors que tous, réunis dans le petit salon de Paule après le déjeuner, attendaient tristes et anxieux, on annonça M. et Mme de Vress. Le docteur marchait seul, droit et ferme, et, malgré sa taille exiguë, il semblait grandi d'une coudée, tant on sentait la mâle résolution, l'énergie empreintes sur toute sa personne.

Mme de Vress, pâle, les yeux cernés, les cheveux tout blancs aux tempes, s'avançait au bras de Laura.

Elle fit un effort surhumain, et, poussant doucement Laura dans les bras de Mme de Montluçon :

« Va embrasser ta mère, ta seule mère! » fit-elle d'une voix brisée.

Et Laura se précipita dans les bras de Paule, murmurant :

« Maman! ma chère maman! je sais tout, tout; mais je ne pourrai pas plus vous aimer maintenant que je ne le faisais lorsque j'étais la pauvre petite Murillonne, dit-elle tout bas.

— Oh! ma douce enfant, dit Paule sur le même ton, je t'aime, moi aussi, plus que tout au monde, et je suis payée de toutes mes souffrances par le bonheur que j'éprouve maintenant en te serrant dans mes bras. Mais, mon enfant chérie, laisse-moi, retourne près de Mme de Vress, vois comme elle souffre. N'augmentons pas encore par le spectacle, de nos joyeuses effusions, son profond chagrin.

— Oui, j'ai menti lorsque vous êtes venue me voir, madame, reprit Mme de Vress, et pardonnez-le-moi; mais je souffrais tant à l'idée de me séparer de cette enfant, de cette fille que nous chérissons tant, mon mari et moi! »

Elle ne pouvait continuer; sa voix se brisait dans un sanglot.

« Pauvre femme! dit Paule tristement.

— Madame, puisque vous me plaignez, vous aurez pitié de moi, vous nous laisserez encore de temps en temps voir Laura; vous nous la rendrez encore quelquefois.

— Mais, comment! dit Paule toujours bonne, je n'ai point l'intention de vous en séparer. Je vous la demande aujourd'hui seulement tout à moi, puis elle reprendra ce soir le chemin de la villa Wilhelmine. Il n'est point convenable qu'une jeune fille habite sous le même toit que son fiancé. »

Et elle se tourna vers Harry, l'appelant vers elle d'un geste. Elle lui prit la main et dit à Mme de Vress :

« C'est à vous, madame, à mettre la main de Laura dans celle de mon fils Harry. Il est bien juste que vous, qui l'avez élevée, qui l'avez faite belle et bonne, vous couronniez votre œuvre en lui donnant de votre main le compagnon du reste de sa vie.

— Ah! vous êtes bonne, madame, vous êtes bonne! » disait Mme de Vress, les yeux pleins de larmes.

Mme de Montluçon tira de son doigt couvert de bagues deux anneaux semblables, avec chacun une grosse perle encadrée dans deux petits diamants.

« Tiens, Harry, passe celle-là, toi-même, au doigt de ta fiancée.

— Et pour qui sera l'autre? fit Gastonne mutine, les yeux brillants.

— Pas pour toi sûrement, dit Georges, tu n'es encore qu'une toute petite fille!

— Et pourtant, dit Paule, si je te la donnais, Georges, cette bague, en te disant d'en faire ce qu'il te plaira?

— Je la prendrais, » dit Georges.

La saisissant et se tournant vers Gastonne, il lui dit, ployant le genou :

« Tenez, Gastonne, c'est pour vous récompenser de ce que vous avez fait pour Harry et pour Laura, et aussi pour vous apprendre à être la femme sérieuse que je compte trouver en vous.

— Oh! non, dit Gastonne rieuse, si vous y mettez cette dernière condition, je refuse. »

Et elle fit mine de retirer l'anneau.

« Allons! voyons, gardez-le quand même. Au fait, c'est comme cela que je vous aime.

— Qu'est-ce que va dire papa, parrain, lorsqu'il apprendra que sa petite fille va se marier sans sa permission?

— Croyez-vous que votre parrain ne l'avait pas déjà un peu prévu, Gastonne? » fit Jean, riant de tout son cœur.

VI

JUGEMENT DE DIEU

Lorsque Lucien Grauville avait arraché Murillonne à la tendresse de Paule, il n'avait espéré qu'une seule chose : écarter pour un temps la terrible vengeance de sa belle-sœur. Mais son crime lui avait réussi au delà de ses espérances; il avait suspendu depuis de longues années déjà le châtiment qui le menaçait, et de plus en plus il se croyait assuré de l'impunité.

Lorsque la petite sauvage qu'il fit enlever était parvenue à s'échapper de ses mains à Trèves, il avait fait tout au monde pour la retrouver. Il n'avait négligé aucune démarche pour la ressaisir. Il s'était mis en campagne lui-même, et il avait excité par de généreuses promesses ceux qui le secondaient. Tout avait été inutile.

Lorsqu'il était rentré à Paris, il avait fait part à son ami Maurepas de toutes ses tentatives. Le vicomte applaudit fort à cette idée de l'enlèvement de Murillonne, au succès de l'entreprise; mais quand il apprit que son complice avait maladroitement laissé échapper le plus bel atout, l'unique atout de leur jeu, il s'écria, fou de rage :

« Malheureux! imbécile! tu la tenais et tu l'as laissée glisser de tes doigts! Mais il aurait mieux valu cent fois la noyer, la faire disparaître à jamais!

— Non, c'eût été folie de la supprimer. Ce que je voulais, c'était arrêter pour toujours le bras de la vengeance en menaçant de faire disparaître l'enfant à la première attaque lancée contre moi.

— Certes, le plan était bon; mais tu n'étais pas capable de le suivre, tu n'as jamais été capable de faire rien qui t'ait profité. Tu as semé les crimes et les infamies; montre-moi donc ta récolte! Ah! si j'avais eu tes

moyens d'action! si j'avais eu entre mes mains de telles armes, avec quelle habileté j'aurais su en profiter! Mais pour toi, maladroit et inhabile entre tous, tu n'avais qu'une seule chose à faire : la tuer et laisser croire à tes amis, Montluçon et autres, que tu la dérobais à leurs yeux. On nous aurait peut-être ménagés alors, mais maintenant nous sommes perdus! »

Chaque jour ils tremblaient que Murillonne ne fût retrouvée et que M. de Montluçon, après avoir assuré le bonheur de l'enfant et de Paule, ne songeât enfin à venger sa cousine et son frère!

Aussi, lorsque Lucien se vit abordé par Jean dans l'escalier de son cercle, il fut glacé d'effroi. Son premier mouvement fut un mouvement de recul, presque de fuite. Mais ne se trahissait-il pas ainsi lui-même?

Dès les premières paroles de Jean, il se rassura. Son adversaire, son ennemi, l'abordait en lui offrant de l'argent; il avait donc quelque chose à acheter de lui. Ce ne pouvait être que le secret de la retraite de Murillonne. Et vite, changeant d'attitude, il prit un air hautain, ferme, vis-à-vis de M. de Montluçon. La chance inespérée qui s'offrait à lui était vraiment faite pour le rassurer. On le croyait en possession de Murillonne; on le ménagerait. Aussi Maurepas, comme Lucien Grauville, sûrs de l'impunité, relevèrent-ils la tête. Leur audace fut extrême. A mesure que les années s'écoulaient, leur sécurité devenait plus complète. Cette enfant disparue devait être oubliée, pensaient-ils.

L'union de Jean et de Paule, leur installation avec Harry dans l'hôtel des Champs-Élysées, leur bonheur de famille, tout semblait indiquer que la résignation était venue peu à peu dans le cœur de Paule, et les deux complices s'endormaient confiants dans le sort qui les avait jusqu'ici épargnés. Alors ils vivaient d'expédients; après avoir épuisé la somme versée par le notaire de Jean entre les mains de Lucien pour l'achat de l'hôtel des Champs-Élysées, ils s'adonnèrent au jeu. Il fallait vivre, il fallait satisfaire leurs goûts de luxe et d'oisiveté, et pour se procurer les ressources qui leur manquaient ils apportèrent au jeu cette mauvaise foi, cette ruse méchante, qui les animaient toujours.

Lucien se demandait parfois s'il ne pourrait pas tenter une démarche près de Paule; il la menacerait de faire souffrir Murillonne, si elle refusait de lui faire des avances de fonds. Il se rapprocha, dans cette pensée, de l'hôtel des Champs-Élysées, se proposant de chercher à voir Mme de Montluçon pendant une assez longue absence de son mari. Il prit des renseignements; il s'informa de différents côtés. Il apprit alors qu'un événement heureux avait appelé toute la famille en Hollande. Le concierge, un nouveau,

et qui ne connaissait point le traître Lucien, à qui il confiait toutes ces choses, lui dit même que la femme de chambre, revenue en avance de la Haye, croyait que Mme Paule avait retrouvé l'enfant chérie qu'elle avait perdue à Mondorf.

C'était l'écroulement de cette sécurité qu'un passé de six ans semblait assurer. Lucien courut chez Maurepas. Cette fois, l'hésitation n'était plus permise : il fallait fuir, fuir loin, sans laisser derrière soi la moindre trace. Les deux complices vivaient d'expédients ; ils n'avaient pas devant eux la somme nécessaire pour s'éloigner. Et pourtant le danger était écrasant! Murillonne retrouvée, on songerait à les punir, et d'autant plus complètement qu'ils s'étaient assuré une plus longue impunité par un mensonge.

Maurepas trouva le premier le moyen de se procurer de l'argent.

« Tu connais, dit-il, l'hôtel de Montluçon ; tu l'as habité assez longtemps pour profiter de tous les passages de la maison. Nous allons, mon cher, prendre à Jean de Montluçon tout l'argent qui nous est nécessaire pour nous dérober à son courroux.

— C'est impossible. Comment pénétrer dans cet hôtel si bien gardé?

— Cherche ; il faut trouver sans retard. La femme de chambre ne doit précéder ses maîtres que d'un jour ; nous partirons cette nuit. Cherche ! »

Lucien se promena une heure entière devant cet hôtel, dont il rêvait de franchir les portes.

Une grande agitation y régnait ; les domestiques préparaient tout pour la venue des maîtres. On les voyait agitant leurs plumeaux, transportant des meubles, tandis que des ouvriers ornaient l'hôtel de faisceaux de drapeaux, d'écussons aux armes russes et françaises, disposaient sur les balcons des draperies de velours rouge frangées d'or. On attendait aussi à Paris la venue du tsar.

« Ah ! pensait Lucien, si j'étais seulement un de ces menuisiers qui entrent et sortent librement en ce jour ! »

En même temps qu'il formulait ce vœu, l'idée lui vint, nette, du moyen à employer. Il courut rejoindre Maurepas, qui brûlait des papiers et se préparait au départ. Il lui expliqua son plan, et tous deux partirent faire l'emplette de pantalons de velours, de blouses blanches, de chapeaux de feutre verdis par l'usage ; un mètre sortant de la poche devait compléter le costume.

Ils ne pouvaient sortir ainsi habillés ni de chez Maurepas, ni de chez Lucien. Il fallait que personne ne fût témoin de la substitution.

Ils prirent un fiacre et se firent conduire jusqu'au lac du bois de Bou-

logne. Là, se dérobant dans les arbres, à la brune, avec mille précautions, ils changèrent leurs habits élégants contre les habits ouvriers dont ils avaient fait l'emplette. Et mal à l'aise dans ces vêtements grossiers, essayant de

« C'est là. »

rendre leurs démarches pesantes et leur langage trivial, ils se dirigèrent, tremblants, vers l'hôtel de Montluçon. Ils attendirent quelques instants que le concierge fût rentré dans sa loge, et, payant d'audace, Maurepas passant le premier, ils franchirent la grille et se dirigèrent vers le perron.

Le concierge, toujours en éveil, sortit.

Lucien blême, ne pouvant articuler un son, esquissa un geste vague. Le concierge, trompé par les costumes, crut comprendre qu'on lui désignait le balcon du premier, dont la décoration était justement en retard, et il cria :

« Dépêchez-vous, mes braves; il faut que ce soit fini ce soir. Mes maîtres rentrent demain matin à huit heures, et le tsar passe à dix heures. »

Mais ils n'entendaient déjà plus. Profitant de cette méprise, ils s'étaient élancés et montaient quatre à quatre les degrés du large escalier de pierre.

Lucien, fiévreux, guidait son ami au milieu des appartements. Il alla, droit devant lui, rapide, vers son but, comme un hypnotisé.

Rien de plus étrange, de plus effrayant, que de voir ces deux êtres, frêles, nerveux, vêtus de vêtements grossiers, passer rapidement comme des ombres, les mains crispées, les dents serrées, l'œil brillant de convoitise, le cou tendu vers le monceau d'or qu'ils rêvaient d'atteindre. Ils traversaient des salons, des boudoirs, des cabinets de toilette; mais rien de ce qui s'offrait à leurs yeux n'attirait leurs regards : ils allaient, ils allaient toujours, comme magnétisés par le prestige des richesses qu'ils convoitaient.

Ils étaient dans la chambre à coucher de M. de Montluçon, quand Lucien, levant solennellement, respectueusement la main vers une petite porte dérobée, dit à voix basse, comme dans une église :

« C'est là! »

Maurepas blémit; ils étaient donc enfin assurés du succès. Son cœur ne battait plus, ses jambes se dérobaient sous lui. Mais l'émotion qui l'étreignait en cet instant n'était pas le remords puissant qui retient le bras du malfaiteur, c'était le trouble délicieux de l'être qui atteint le but de ses désirs.

Lucien ouvrit la porte dérobée; ils pénètrèrent tous deux dans la chambre du coffre-fort, ainsi qu'on l'appelait à l'hôtel, et, pendant que Maurepas examinait cette pièce, son complice refermait avec mille précautions la porte par laquelle ils avaient pénétré. C'était un cabinet assez étroit, comprenant une table, deux chaises et un immense coffre-fort scellé à la paroi du fond. Il s'ouvrait par une porte à deux battants, sur lesquels étaient placés des ressorts à boutons de cuivre, brillants, étincelants, fascinants. Maurepas s'approcha, et, posant les deux mains sur tous les ressorts, il les fit jouer tous à la fois.

Les deux portes d'acier s'écartèrent brusquement.

Les deux complices restèrent un instant terrifiés; ils furent une minute inertes, puis tout à coup ils se ruèrent sur les tiroirs, les ouvrant tous et en tirant pêle-mêle des billets de banque, des rouleaux d'or, des bijoux, des titres au porteur, des titres nominatifs. Ils prenaient avec une rage folle, entassant dans les vastes poches de leurs pantalons d'ouvrier, dans les poches de leurs blouses. Et, sans se lasser, ils prenaient, prenaient sans cesse. Lorsque leurs poches furent pleines, ils introduisirent entre leurs chemises et leurs gilets de flanelle des titres et des billets.

Tout à coup Lucien s'arrêta brusquement; sans oser parler, il fit signe à Maurepas de se taire. Un bruit de pas légers s'approchait... Haletants, ils écoutèrent. Le bruit s'affaiblit, puis cessa : c'était une femme de chambre, sans doute, qui préparait la chambre à coucher pour le retour du maître.

Ils attendirent quelques instants. Un silence profond régnait de nouveau dans la maison. Alors, avec plus d'ardeur que jamais, parce qu'ils venaient de mieux comprendre combien les minutes étaient comptées, ils se précipitèrent vers les tiroirs encore pleins, et sans choix, sans discernement, ils prenaient, pour prendre, des bijoux, des papiers de famille.

Subitement un bruit de pas, non plus légers, mais pesants et résolus, se fit entendre. Les deux complices, appuyés fébrilement contre les tiroirs à demi ouverts, écoutèrent, l'oreille tendue... Les pas s'approchaient. Alors, fous de terreur, ils attirèrent brusquement sur eux, pour se dissimuler, les deux battants d'acier,... qui se rencontrèrent!... Et net, irrémissible, le bruit de la serrure secrète qui se fermait se fit entendre, tranchant comme le couperet qui tombe sur la guillotine... Ils étaient enfermés vivants dans cette armoire d'acier!

Ce mouvement instinctif avait été si rapide, si irréfléchi, qu'ils ne comprirent pas immédiatement ce qui s'était produit.

Mais quand ils furent plongés dans ces ténèbres épaisses, pressés par ces portes d'airain, contre le coffre inébranlable, ils se sentirent perdus.

Alors, sans raisonner, ils se ruèrent sur les portes, les frappant de leurs poings, de leurs pieds, de leurs têtes, s'arrachant les ongles aux traverses de fer, insensibles et inexorables! Ils comprirent vite que leurs efforts étaient insensés, inutiles, et, ne comptant plus sur eux-mêmes, d'un commun accord, sans s'être concertés, tant la frayeur instinctive de la fin est commune et semblable chez tous, ils se mirent à crier. Ils hurlaient de tous leurs poumons :

« Au secours! à l'aide! »

Et avec une intensité de désir plus grande que celle qu'ils avaient tout

à l'heure de n'être point entendus, ils souhaitaient maintenant que leurs cris révélassent leur présence.

« A l'aide! au secours! » répétaient-ils.

Mais leurs appels devenaient plus sourds. Bientôt ils ne firent plus entendre que quelques cris inintelligibles. Le désir de vivre était-il moins violent tout à coup en leur âme? Non; mais l'asphyxie lente, inflexible, paralysait leur cerveau; leurs tempes battaient, leurs oreilles bourdonnaient, et une langueur étrange les envahit.

« Nous allons donc mourir ici, murmura faiblement Maurepas.

— Et nous n'avons fait que le mal! murmura plus faiblement encore Lucien.

— Hélas! » soupira Maurepas.

. . . . . .

Les fanfares joyeuses se faisaient entendre depuis l'aurore.

Paris, le beau Paris, celui des jours de fête, se préparait gai et cordial à recevoir l'empereur qui venait le voir en ami.

Déjà les gardes à cheval parcouraient la ville en tous sens; les agents s'efforçaient de se composer un visage rébarbatif, pendant que les gamins visaient déjà l'arbre dans lequel ils se nicheraient pour voir tout le cortège.

Un omnibus de famille de la gare du Nord s'arrêta, vers huit heures du matin, devant l'hôtel des Champs-Élysées. Successivement on en vit descendre Gastonne, Laura, leurs deux fiancés, M. et Mme de Montluçon, les Roulier et les de Vress.

Les enfants avaient absolument voulu que tout le monde s'entassât dans le même omnibus.

« Nous ne faisons qu'une famille, n'est-ce pas? disait Gastonne; un omnibus nous suffit. »

Pendant le trajet de la gare du Nord aux Champs-Élysées, quel enchantement pour leurs yeux! Ils étaient tous joyeux et bien disposés à prendre part à la fête générale. Mais à Scheveningen ils étaient trop loin pour se mettre à l'unisson des Parisiens. Et peu à peu, à la vue de ces arcs de triomphe, de ces drapeaux, de ces oriflammes, la « fièvre franco-russe » les avait gagnés.

« Mais, s'écria Harry, Gastonne, ma petite, vous n'êtes pas une femme de parole. En conscience, je dois le dire devant Georges et prouver ce que j'avance.

— Surtout le prouver, répliqua Gastonne.

— J'ai, quelque part chez moi, une lettre signée de votre main, où vous parlez de mettre des drapeaux jusqu'aux mansardes de notre hôtel et des lampions à toutes les branches des arbres. Qu'avez-vous fait de tout cela? Si nos amis les Russes n'avaient que vous pour orner la capitale, ils auraient bonne opinion de nous!

— C'est juste, répondait Gastonne; mais j'ai vraiment une bonne excuse pour n'être pas revenue, n'est-ce pas? Si j'avais parlé d'avancer mon départ, je ne sais trop si j'en aurais obtenu la permission, ajouta-t-elle malicieusement. Mais je promettais aussi dans cette lettre de les acclamer à cœur joie, nos amis russes. Eh bien, vous verrez si je manque à ce serment-là!

— Nous nous fions à toi, » dit Jean avec un sourire.

En arrivant à l'hôtel, chacun se rendit à sa chambre, afin de se débarrasser de la poussière du voyage et de revêtir une toilette fraîche et élégante, pour faire honneur aux amis, comme disait Gastonne.

Jean eut rapidement terminé sa toilette. Il avait différentes choses à régler, et, pensant qu'il pouvait disposer encore d'une demi-heure, il se dirigea vers son coffre-fort, afin d'y prendre quelques rouleaux d'or.

Les deux battants cédèrent brusquement, et il vit s'abattre à ses pieds deux corps, deux cadavres!

L'âme de Jean de Montluçon était une âme forte; cependant il recula d'un mouvement d'effroi, se croyant presque le jouet d'un rêve tragique. Puis, se ressaisissant aussitôt, il se pencha vers ces deux corps inertes. Le doute n'était pas possible : deux ouvriers s'étaient introduits dans le coffre qui, refermé sur eux, les avait condamnés à une mort affreuse. Comment avaient-ils pu ouvrir le secret? comment avaient-ils pu laisser les deux lourdes portes se refermer sur eux? C'était inexplicable, et pourtant c'était vrai. Ces deux cadavres en étaient la preuve effrayante et parlante. Il se pencha vers eux, et l'effroi qu'il avait éprouvé auparavant à leur vue le saisit, plus angoissant encore. Sous le masque des contorsions dernières, sous le rictus hideux de la terreur folle qui avait dû présider à leur fin, il reconnut Lucien Grauville et le vicomte de Maurepas!

. . . . . .

Affaissé, replié sur lui-même, Jean de Montluçon rêvait. Là, devant lui, gisaient les deux infâmes bourreaux qui avaient tué Gaston, qui avaient empoisonné la fin de Raymond, qui avaient torturé Paule, qui avaient égaré Murillonne, la chère Rose-Thé, la Rose-des-Chemins.

Et pendant qu'il revoyait en son cœur les souffrances innombrables que

ces deux créatures avaient infligées aux êtres qui lui étaient le plus chers, une rage folle le saisissait.

« Ils sont morts, et ce n'est pas moi qui, vengeur, les ai tués! J'aurais voulu venger les miens! »

Mais, la noblesse de son âme reprenant le dessus, il s'écria :

« Non! je me réjouis de cette mort à laquelle je suis étranger. S'ils vivaient, je n'aurais jamais pu résister à la tentation de les punir et de substituer la justice humaine à la justice divine. »

Et, fuyant ces deux cadavres qui lui faisaient horreur, il s'élança hors de la chambre du coffre-fort.

. . . . . .

Au dehors, tout respirait la joie et le bonheur. Sur le balcon de l'hôtel, tout le monde était réuni. On se penchait, anxieux, pour voir le défilé impérial.

Au loin, sous le soleil, casques et cuirasses étincelaient, les manteaux des spahis flottaient, et, rapide, la voiture impériale s'avançait. La foule était en délire, des millions de poitrines criaient :

« Vive le tsar! vive la tsarine!

— Vive la Russie! vive la France! »

Jean chassait avec peine l'émotion qui l'étreignait; mais quand il vit, à son tour, le visiteur illustre saluer avec grâce tous ceux qui l'acclamaient, il cria alors, de toute la force de son patriotisme, oubliant tout, hors cela :

« Vive le tsar! vive la tsarine!

— Vive la Russie! vive la France! »

FIN

35682. — Tours, impr. Mame.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 003419669b

CE PQ 2473
.V534R62
COO VIGNERON, LU ROSE-DES-CHE
ACC# 1228361

ALFRED MAME & FILS
TOURS